

GERTRUDE DORDOR

Louis XIV

LES PRINCES REBELLES

Tome II

DIGI **Belin:**
thèque

The logo for Belin Jeunesse features a stylized crown above the letter 'i' in 'Jeunesse'. The word 'Belin:' is in a bold, sans-serif font, and 'Jeunesse' is in a cursive script font.

DISPONIBLES SUR LA DIGITHÈQUE

{ AVANT DE DEVENIR... }

Une collection dirigée par Gertrude Dordor

GERTRUDE DORDOR

Louis XIV. Les Diamants du cardinal (Tome I)

Louis XIV. Un jeune roi dans la tourmente (Tome III)

L'impératrice Joséphine, un destin extraordinaire

VIVIANE KOENIG

Cléopâtre, l'indomptable princesse

Alexandre, le prince conquérant

SYLVIE BAGES

Du Guesclin, les aventures d'un chevalier

CATHERINE DE LASA

Aliénor d'Aquitaine, la duchesse des troubadours

JEAN-PAUL GOURÉVITCH

Jules César, l'ascension d'un chef

CATHERINE LOIZEAU

Mozart, le musicien enchanteur

CHRISTINE FÉRET-FLEURY

Marie Stuart, une reine entre deux royaumes

SYLVIE BAUSSIER

Gandhi, les aventures d'un sage

BRIGITTE COPPIN

La reine Margot, une princesse audacieuse

DOMINIQUE JOLY

Marie-Antoinette, une princesse à la cour de Vienne

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE TOME I *LES DIAMANTS DU CARDINAL*

En janvier 1648, le jeune Louis XIV a neuf ans. Sa mère Anne d'Autriche assure la régence, conseillée par son ministre, le cardinal Mazarin. La situation est préoccupante : l'interminable guerre contre l'Espagne coûte cher et les hausses d'impôts provoquent le mécontentement du Parlement et de la population. C'est le début de la Fronde parlementaire.

Pour renflouer les caisses de l'État, Mazarin envoie l'un de ses espions, son filleul Lorenzo, et un jeune garde de la reine, Jacquet, en mission à Venise pour lui rapporter ses pierres précieuses. Mais sur le chemin du retour, Lorenzo et Jacquet se font détrousser. Une périlleuse quête contre de redoutables ennemis, dont un mystérieux homme à la balafre, commence. Au terme de duels sans merci et au prix d'un terrible assassinat, celui de Paola, jeune comédienne italienne d'abord complice des malfrats, Lorenzo et Jacquet

réussissent à récupérer les diamants du cardinal. Mais ils n'ont pas encore tiré toutes les ficelles de ce machiavélique complot...

À Paris, un autre drame s'est noué. La haine jalouse d'Adélaïde de Brèze, cousine de la duchesse de Longueville, s'est portée sur Aurore d'Erquy, la jeune suivante de la reine, qui a su attirer les grâces du beau Lorenzo. Elle l'a fait accuser de vol et enfermer dans un couvent, où seule sa petite servante Margot peut lui rendre visite.

Pendant ce temps, le mécontentement contre Mazarin est si grand qu'Anne d'Autriche décide de quitter Paris. Le jeune Louis XIV connaît alors l'une des plus grandes humiliations de sa vie : il doit fuir en pleine nuit, dans un désordre indescriptible. Pour ramener le calme dans la capitale, la reine n'a qu'un seul recours : Condé, le cousin du roi et l'un de ses plus vaillants généraux. Il va infliger un terrible siège aux Parisiens, qui avaient pris les armes. La fin de la Fronde parlementaire marque le retour de la reine, du roi et de la cour à Paris. Les onze ans du roi sont alors célébrés en grande pompe. Mais très vite, d'autres périls menacent à nouveau...

SOMMAIRE

1^{ER} ÉPISODE

Un drame inévitable

I.	De jeunes nièces turbulentes	8
II.	Le premier coup de sang de Condé	13
III.	L'affaire du contrat	19
IV.	Une absence inquiétante	26
V.	Un complot qui resurgit	35
VI.	Une explication orageuse et une preuve capitale	38
VII.	L'affaire de Jarzé	43

2^E ÉPISODE

La guerre civile

I.	Une arrestation incroyable	52
II.	Une mystérieuse disparition et une contrariante dispute	57
III.	Petit roi et chef de guerre	62
IV.	Quand la guerre semble loin !	67
V.	L'expédition de Dieppe	71
VI.	Sur les routes	77
VII.	Le baptême du feu	84

3^e ÉPISE

La fortune tourne

I.	La menace se précise	90
II.	Dans les bras d'une puissance ennemie	96
III.	La stupéfiante équipée	101
IV.	En sillonnant le royaume	107
V.	Inquiétude au sujet de la santé de la reine	112
VI.	Un rendez-vous très discret	117
VII.	La fuite honteuse	123
VIII.	Une humiliation inoubliable	129

4^e ÉPISE

Tout peut arriver

I.	Une libération rocambolesque et un exil pathétique	135
II.	Impuissance de la reine et de son fils	140
III.	Un retour insolite	144
IV.	Des positions irréconciliables	149
V.	Une situation de plus en plus tendue	154
VI.	L'inévitable rupture	159
VII.	Ultime provocation	164
VIII.	Une journée euphorique	169

Cahier documentaire	175
----------------------------	-----

1^{ER} ÉPISODE



Un drame inévitable

Chapitre I

De jeunes nièces turbulentes



Palais-Royal, Paris, septembre 1649

– Où sont-elles encore passées? Laure-Vittoria! Olympe! Répondez-moi!

Aurore d’Erquy ne savait plus où donner de la tête : les deux nièces du cardinal Mazarin avaient encore disparu ! Elles la rendaient folle ! A priori, la mission de la jeune suivante de la reine Anne d’Autriche n’avait rien de compliqué : avoir un œil sur les deux fillettes et leur frère Paul. En réalité, ce n’était pas si simple, car la jeune Olympe était fantasque et indomptable ! Depuis leur arrivée à Paris quelques mois auparavant, les petites Italiennes rivalisaient de fantaisie, d’entrain, voire d’effronterie.

Et depuis l’anniversaire du jeune Louis XIV, huit jours auparavant, c’était pire que tout. L’excitation des deux sœurs était à son comble ! Elles jacassaient à longueur de journée sur le fameux bal où le roi de onze ans s’était montré si gracieux.

– Tu as remarqué la folie des Parisiens pour le vin ! Il a coulé à flots pendant trois jours !

– Trinquer à la santé du roi, ils n’ont que ça à la bouche !

– Moi, ce que j’ai préféré, c’étaient les banquets à l’Hôtel-de-Ville avec leurs montagnes de confiseries !

– Ou les collations au Palais-Royal... J’ai cru y mourir d’indigestion.

Leur babillage permit à Aurore de les retrouver dans la longue galerie où se trouvaient les bureaux du cardinal.

– Eh bien, que d’enthousiasme, mesdemoiselles. Mais ne vous réjouissez pas trop tôt. La Fronde¹ n’est pas terminée !

– Mais si ! Notre oncle a dit que les parlementaires et les Grands du royaume sont redevenus dociles, affirma Olympe sûre d’elle.

– Pour mieux relever la tête dès que le cardinal aura le dos tourné ! répliqua Aurore que la guerre civile² avait rendue prudente.

– Tsssss ! Tsssss ! La reine Anne d’Autriche n’est pas comode, ils fileront doux.

Aurore aurait bien aimé y croire. Et profiter de cet après-midi de septembre ensoleillé. Mais non, il n’était pas question de laisser les nièces de Mazarin s’amuser tout le temps. Il fallait les initier aux usages de la cour et leur apprendre un français correct. Les progrès avaient été fulgurants avec Laure-Vittoria. Hélas, Olympe, du haut de ses onze ans, donnait du fil à retordre.

1. La Fronde est une période de troubles qui éclatent en France pendant la régence d’Anne d’Autriche et du cardinal Mazarin.

2. Lorsque des combats opposent l’armée d’un État avec des groupes armés, on parle de guerre civile.

La fillette, un véritable diable, multipliait bêtises et farces. Rien ne l'arrêtait : les appartements de la reine au Palais-Royal ne l'impressionnaient même pas ! D'autant que ses facéties semblaient réjouir Anne d'Autriche. Soudain, la gamine gloussa.

– *Fate rumore, gli farete paura*³ !

En disant cela pour se moquer de son oncle et de sa prudence proverbiale, Olympe éclata de rire. Le tout-puissant ministre ne l'intimidait vraiment pas. Au contraire !

– Vous n'avez rien à faire ici ! les réprimanda Aurore.

Mais Olympe, tout à sa facétie, se tourna vers sa sœur et, soulevant le bas de sa jupe, mima une révérence ridicule. Décidément, elle n'en était pas à une insolence près !

– Arrête tes bêtises, Olympe, la réprimanda Laure-Vittoria que sa position d'aînée rendait plus sérieuse. N'oublie pas que notre oncle Mazarin t'a ordonné de parler en français.

Une agitation inhabituelle venue d'en bas interrompit Laure-Vittoria. On entendit les sabots d'une troupe de cavaliers marteler les pavés disjoints de la cour d'honneur, et le fracas métallique des roues de plusieurs carrosses résonner. Quelques chevaux hennirent. Cela créa une diversion. Aussitôt, les deux fillettes, suivies d'Aurore, se précipitèrent à la fenêtre pour guetter l'arrivée des invités de la reine.

Une imperceptible crispation figea alors le visage de Laure-Vittoria. Aurore s'en aperçut et s'approcha d'elle.

3. Faites du bruit, vous lui ferez peur !

– Ne t’inquiète pas. Tu verras, tout se passera bien!

Pour dissimuler son trouble, Laure-Vittoria se pencha pour mieux voir les arrivants qui descendaient de carrosse.

– Je ne peux m’empêcher d’avoir peur, murmura-t-elle.

Aurore posa sa main sur son épaule pour la tranquilliser. Comme les deux sœurs étaient différentes! Autant Olympe, la peau mate comme un pruneau, attifée n’importe comment, possédait toutes les audaces, autant Laure-Vittoria, toute potelée et rose, était timide et douce. Elle n’était pas particulièrement jolie, mais son regard profond, caressant, attirait la sympathie, et sa gentillesse spontanée avait conquis de nombreux courtisans. Elles n’avaient qu’un trait commun : tout le monde à la cour ne les appelait plus que les petites « Mazarines » ou les « Mazarinettes »!

Aurore finit par trouver les mots réconfortants qui rassureraient la petite Italienne.

– On dit que le duc de Mercœur à qui tu es promise est un homme bon et pieux. C’est aussi un excellent parti. N’est-il pas l’un des petits-fils du roi Henri IV ?

– On dit ! On dit ! Il n’empêche que je ne comprends pas pourquoi mon oncle le cardinal veut me marier si vite. Car enfin, je n’ai que treize ans...

– Ton oncle veut empêcher à tout prix les grandes familles de se rebiffer et d’imposer leur loi. En te mariant à un grand seigneur, il sait que celui-ci n’ira pas soulever une province contre le roi.

– Je comprends. Mais moi, vais-je réussir à l’aimer ce mari que je ne connais pas ?

– L’amour viendra peut-être, mais ce n’est pas le plus important. Pour l’instant, il faut te réjouir. Ton oncle va richement te doter⁴ : tu auras de beaux châteaux, des rentes⁵ importantes, de la magnifique vaisselle d’argent et, ce qui n’est pas toujours le cas, un gentil mari. Le voici justement ton futur ! Ce Louis de Mercœur, quelle prestance ! Plus très jeune, il est vrai, mais quel bel homme !

Aurore prit Laure-Vittoria par le bras et voulut saisir la main d’Olympe. Trop tard ! La petite fille s’était esquivée et dévalait l’escalier en hurlant.

– *Il gatto è andato*⁶ !

– Elle ne se calmera donc jamais ?

Ce fut en traversant la salle des gardes encombrée d’hommes en armes qu’elles retrouvèrent Olympe en grande conversation avec un mousquetaire. La gamine délurée se faisait expliquer le maniement d’un fusil. À ses côtés, son frère Paul écoutait, attentif.

– Puisque vous êtes sages, restez ici tous les deux et n’en bougez pas ; je conduis Laure-Vittoria auprès de la reine et je reviens, dit Aurore à Paul et Olympe.

4. Une dot est l’ensemble des biens qu’une femme apportait à son mariage.

5. Une rente est un revenu régulier qui ne résulte pas d’un travail.

6. Le chat est parti !

Chapitre II

Le premier coup de sang de Condé



Palais-Royal, Paris, octobre 1649

Aurore et sa petite protégée empruntèrent le corridor qui menait à l'appartement de la reine. Il y avait du monde partout. Tiens ? Lorenzo, le filleul du cardinal, arrivait au-devant d'elles. Le séduisant jeune homme paraissait préoccupé. Pourtant, dès qu'il aperçut Aurore, un sourire illumina son visage, comme si ses soucis s'étaient évaporés. Ces derniers mois, ils avaient eu l'occasion de mieux se connaître au cour d'une périlleuse mission. La jeune fille y pensait avec nostalgie. Les talents musicaux du chanteur l'avaient conquise, mais son courage devant les dangers l'avait subjuguée. Si seulement la reine pouvait les rapprocher de nouveau...

« Que je suis sotte de m'emballer ainsi », pensa-t-elle avec amertume.

Aurore n'était ni une ingénue, ni une imprudente ; elle avait très bien compris que l'ambiance de la cour offrait de multiples tentations et qu'ici à Paris, beaucoup plus que dans sa Normandie natale, les réputations se pulvérisaient à la vitesse de l'éclair !

«Surtout ne pas prêter le flanc à des racontars», se répéta-t-elle.

Malgré toutes ses résolutions, quand Lorenzo arriva à sa hauteur, elle sentit son cœur battre à folle allure et son teint s'empourprer. Pourvu que le sol ne se dérobe pas sous ses pieds!

«Allons! Il faut que j'apprenne à me dominer, sinon mon bel Italien s'imaginera que je suis une proie facile.»

Le jeune homme parut troublé lui aussi. Il baissa les yeux pour dissimuler son émotion. Puis s'étant ressaisi, il annonça :
– Viens avec moi! Il se passe un événement incroyable.

Il prit la main de la jeune suivante et l'entraîna, ainsi que la petite Italienne, dans l'embrasure d'une fenêtre. Avec délicatesse, il souleva l'épaisse masse de boucles blondes qui tombait sur les épaules de la jeune fille et murmura à son oreille :

– Condé⁷ vient encore de faire un esclandre! Tout cela va mal finir. Il joue les importants, veut faire croire qu'il est indispensable et se montre odieux.

Des éclats de voix leur parvenaient. Ils entrèrent dans l'antichambre de la reine. Anne d'Autriche était assise dans son fauteuil. Quelques-unes de ses suivantes, installées sur des tabourets, formaient un demi-cercle presque parfait. En face d'elles, Condé, très droit, le menton relevé, toisait le groupe. La reine tirait machinalement et nerveusement

7. Le prince de Condé, Louis de Bourbon, est le cousin de Louis XIV.

sur les dentelles empesées de son col. Sa moue pincée, son visage d'une pâleur extrême trahissaient une très violente contrariété. Quant au petit roi, il était debout à côté d'elle, stupéfait. D'un naturel encore timide et peu assuré, il ne savait quelle posture adopter devant ce grand cousin qui osait tenir tête à sa mère, la reine.

Condé ne parlait pas, il éructait. Depuis les magistrales victoires de Rocroi et de Lens⁸, il se croyait tout permis. Ses insolences vis-à-vis de la reine se multipliaient jusqu'à devenir intolérables ! À l'instant, la fureur déforma son visage anguleux et la rage accentua le rictus de sa trop grande bouche. Il n'était vraiment pas beau à voir !

Il arpenta la pièce d'un pas saccadé en faisant claquer ses talons.

– Madame ! Je ne puis supporter ni l'affront que vous me faites, ni les vexations du maudit Italien qui vous sert de ministre. La charge⁹ promise à mon beau-frère, le duc de Longueville, je vous somme de la lui donner ! Et je n'honorerai la cour de ma présence que lorsque vous vous serez acquittée de cette promesse.

À peine sa tirade achevée, il esquissa un salut bâclé, d'une insolence inouïe, puis il pivota et quitta la pièce, escorté des

8. La bataille de Rocroi, qui a eu lieu le 19 mai 1643 dans les Ardennes, opposa les armées du roi de France à celles du roi d'Espagne. La bataille de Lens, la dernière de la guerre de Trente Ans, est une victoire française sur les troupes espagnoles. Toutes deux ont démontré le génie militaire de Condé, que l'on appelle désormais le Grand Condé.

9. La charge est une fonction ou un office. Elle s'obtient par héritage ou s'achète, souvent fort cher.

deux gardes qui ne le quittaient plus d'une semelle depuis le siège de Paris¹⁰.

La reine rougit violemment et personne ne pipa mot.

Quelle ne fut pas la surprise d'Aurore lorsqu'elle réalisa qu'un grattement de gorge répété provenait... du cardinal embusqué près de l'immense cheminée sans feu ! Ainsi, il était dans la pièce quand l'altercation avait eu lieu, et il y avait assisté sans mot dire. Comme à son habitude, le ministre savait se faire discret, voire invisible, dès qu'il sentait l'orage tourner autour de lui !

Il surgit de sa cachette tout en lissant sa moustache, signe mesuré mais évident de sa nervosité.

– Madame, dois-je vous rappeler que je ne lui avais rien promis, réussit-il à prononcer d'un ton suave. Condé prend ses désirs pour des réalités. Je vous exhorte à ne pas céder. Vous ne pouvez pas donner la ville et la forteresse de Pont-de-l'Arche à son beau-frère Longueville. Cette famille se croit tout permis.

Condé parti, il retrouvait son assurance. Sa voix prit de l'ampleur et il finit par tonner :

– Pour lui ouvrir la clef d'accès à la Normandie ? Permettre à ces nobles arrogants de remettre en cause votre autorité ? Ce serait folie inconsciente.

10. De janvier à mars 1649, sur ordre de la reine, Condé a organisé le siège de Paris pour faire céder les Parisiens, qui soutenaient les parlementaires, hostiles à Mazarin. Ces deux mois de violences et de privations avaient rendu Condé si impopulaire qu'il redoutait un attentat.

Une fois encore, Lorenzo fut épaté par le talent de son oncle. Mazarin était capable de tout promettre et de tout nier l'instant suivant. Et il était si persuasif que la reine croyait prendre elle-même les décisions !

Évidemment, il y avait parfois des anicroches... Par exemple, les colères de Condé. Tout le monde y était habitué, mais depuis qu'il avait mené le siège de Paris de main de maître, le prince du sang¹¹ auréolé de gloire était devenu odieux.

Lorenzo chuchota à l'oreille d'Aurore :

– D'accord, Condé a sauvé le royaume, mais ce n'est pas une raison pour être tyrannique. Sauf s'il veut le pouvoir et... la place de mon parrain le cardinal.

Le menton d'Anne d'Autriche tremblait comme si elle allait pleurer. Humiliée devant tant de monde ! Elle n'allait pas lui pardonner de sitôt. Il avait été trop loin, ce fut sa première grossière erreur.

Pendant toute la pluie d'insultes, Laure-Vittoria était restée blottie contre Aurore. Après le départ de Condé, Lorenzo tapota la joue de la petite fille, espérant lui tirer un sourire, puis se penchant vers la suivante de la reine, il lui murmura à l'oreille :

– L'enquête avance... Un indicateur de Mazarin a collecté des informations au sujet de qui tu sais. Il semblerait que l'on ait découvert sa piste !

11. C'est un prince de sang royal, descendant de Saint Louis.

Qui tu sais... Aurore frémit. L'ombre de l'homme à la balafre venait de surgir brutalement, tandis que se superposait aussitôt le fantôme de Paola. Les jeunes gens avaient juré de venger la mort de la jeune fille, et comptaient bien découvrir qui était à l'origine du complot qu'ils avaient déjoué. Voilà pourquoi Lorenzo devait agir vite. Avant que le nouvel opéra qu'il devait chanter pour Noël ne l'accapare de nouveau.

Chapitre III

L'affaire du contrat



Palais-Royal, Paris, octobre 1649

– Voici un bien joli visage dont le teint de lys présage une grande fraîcheur d'âme...

Louis de Mercœur, bien qu'il fût petit-fils du roi Henri IV, était d'une discrétion maladive. Ce grand timide avait rassemblé tout son courage pour prononcer ce compliment, qui n'était pourtant qu'une petite phrase anodine destinée à celle qu'il désirait épouser.

Laure-Vittoria fut touchée et réconfortée par ces mots d'accueil. Une telle gentillesse était si rare à la cour! Cela ne l'empêcha pas de rosir de confusion, mais aussi de plaisir.

Depuis qu'il lui avait été présenté, quelques jours auparavant, son futur mari avait été d'une extrême prévenance et son attitude venait fortifier les paroles rassurantes d'Aurore.

La jeune fille saisit les deux pans de sa robe de taffetas lilas et exécuta une gracieuse révérence, avant de poser sa main sur celle que lui tendait son futur mari. Ils se dirigèrent d'un pas mesuré vers la petite salle de théâtre. Mazarin offrait un concert pour célébrer l'heureux projet de leurs épousailles. Louis de Mercœur affichait presque quarante ans, mais la

différence d'âge entre les fiancés n'affolait personne. En revanche, comme il était de bon ton de se moquer de tout, les courtisans avaient trouvé un motif de railleries: le duc de Mercœur et son frère François de Beaufort n'étaient-ils pas les fruits d'un adultère¹²?

Il n'empêche ! Aujourd'hui, les persiflages se faisaient discrets. On ne pensait plus qu'à la fête. Les invités de Mazarin s'installèrent, ravis d'assister à cet opéra que le cardinal voulait grandiose.

Lorenzo s'était débrouillé pour retrouver Aurore avant la représentation.

– Tu vas voir, tout est superbe ! Ce sera magique ! La machinerie de scène est magnifique. Le public va être émerveillé ! Connais-tu la pièce qu'a choisie le cardinal ?

– Absolument pas.

– C'est Callisto, une histoire inspirée des *Métamorphoses* d'Ovide¹³.

– Je confesse tout ignorer de ce drame...

– C'est le récit des péripéties de la belle nymphe Callisto, séduite par Jupiter. Bien sûr, elle affronte la terrifiante colère de la déesse Diane, folle de jalousie comme d'habitude ! Moi, j'interprète Endymion, le berger amant de Diane... C'est un rôle assez lourd à porter. Il en a fallu des

12. Leur père César de Vendôme était l'enfant illégitime d'Henri IV et de sa maîtresse Gabrielle d'Estrées.

13. Ovide est un poète latin né au 1^{er} siècle avant J.-C. Ses *Métamorphoses* forment un long poème épique de près de douze mille vers. Au XVII^e siècle, ce poème est une inépuisable source d'inspiration pour de nombreux opéras.

répétitions! L'été entier n'a pas été de trop, mais je suis content, car je me sens prêt.

Tout le monde prit place et le rideau se leva. Lorenzo n'avait pas exagéré. Les spectateurs restèrent ébahis devant les effets spéciaux. Dès les premières minutes, ce fut un véritable enchantement. La grâce de Lorenzo, sa voix chaude et vibrante qui savait si bien monter dans les aigus, déclenchèrent des tonnerres d'applaudissements. Le petit roi n'était pas en reste et manifestait avec véhémence son admiration. Il adorait l'opéra. Il avait même assisté deux soirs de suite à un spectacle de cinq heures d'affilée!

Aurore était sur un petit nuage. Placée juste derrière le roi et son frère Philippe d'Anjou¹⁴, elle avait l'impression que Lorenzo chantait pour elle. Ce fut une parenthèse heureuse. Elle continuait de s'émerveiller devant sa chance. Quel chemin parcouru depuis son arrivée auprès de la reine! La vie tranquille et sage, dans le vieux château de son enfance lui manquait parfois, mais à présent elle lui semblait monotone et banale.

À la fin du dernier acte, un grincement intrigua les spectateurs des premiers rangs. D'abord imperceptible, le bruit se répéta jusqu'à devenir gênant. Les violonistes, en apparence impassibles, se regardèrent, jetant des coups d'œil étonnés à droite et à gauche. Puis un craquement sinistre fit lever quelques têtes. Mais avant que quiconque n'ait eu

14. Philippe d'Anjou, jeune frère de Louis XIV, est appelé « petit Monsieur » ou « Anjou ».

le réflexe de réagir, une planche de quatre pieds¹⁵ de long se brisa, comme si elle avait été en cristal, et entraîna dans sa chute un énorme panneau.

– Ahhhh! Attention! Écartez-vous!

Aurore leva les yeux et poussa un cri horrifié en voyant le décor s’effondrer. Quelqu’un lui donna une chiquenaude vigoureuse qui la fit tituber. Elle ne conserva son équilibre qu’en s’agrippant au fauteuil du petit Philippe. Juste à temps! Le morceau de ciel se fracassa sur la place qu’elle venait de quitter. Elle se releva aussitôt. Par bonheur, sans une égratignure. En revanche, la peur lui coupa les jambes : elle flageolait comme un rameau de saule!

Les spectateurs stupéfaits se perdirent en conjectures contradictoires.

– Quelle imprudence d’installer des décors aussi complexes!

– Je suis sûr qu’il s’agit d’un sabotage.

– Il aurait fallu vérifier les fixations avant la représentation...

– Qui peut en vouloir à une suivante de la reine?

– À moins que ce ne soit un attentat contre le roi?

La musique avait cessé. Le cardinal, qui ne tenait pas à ce que l’on s’attarde sur ce contretemps, frappa dans ses mains. Des laquais portant de lourds flambeaux ouvrirent les portes. Les invités du cardinal se dirigèrent vers la

15. Un pied est une unité de mesure qui équivaut à 30 cm environ.

grande antichambre, où des girandoles¹⁶ à multiples bras de lumière illuminaient des buffets magnifiquement dressés. De quoi faire oublier l'incident qui venait de se produire. Lorenzo, revenu parmi les invités, s'approcha d'Aurore.

– J'ai vraiment eu peur ! Et je suis très inquiet. Je suis sûr que tout le décor avait été vérifié. Son maniement n'était pas aisé, mais sa solidité ne faisait aucun doute. Je suis persuadé qu'il s'agit d'un attentat tourné contre toi. Je te conjure de faire attention.

Aurore fut touchée par la sollicitude de Lorenzo, mais elle était loin de partager ses craintes.

– Mais non ! L'opéra a été parfait, mais les décors étaient sûrement trop complexes. Admire plutôt ce que nous réserve ton parrain ! ajouta-t-elle en riant. Quel luxe ! C'est somptueux ! Il a vraiment vu grand. Hmmm ! Regarde ces fontaines à boire ruisselantes. Voilà un vin de Loire très frais qui me tente bien...

Des montagnes de pâtés en croûte, des cailles en gelée mais aussi des fruits confits, des frangipanes rivalisaient de couleurs pour exciter l'appétit. Mazarin avait déjà oublié l'incident et savourait son succès. Comme d'habitude, il appréciait les belles choses. Il prit une coupe remplie de petits pâtés de grives pour en offrir à la reine qu'il savait gourmande.

– Monsieur, cet opéra était très réussi ! susurra-t-elle en plongeant sa jolie main vers la coupe appétissante.

16. Ce sont des chandeliers à plusieurs branches.

Il lui sourit de son air le plus caressant. Oui ! C'était un beau succès. Et toute la cour allait le complimenter pour l'alliance de sa nièce avec un membre de la famille royale. Toute ? Pas si sûr. Mazarin redoutait certaines réactions, même s'il ignorait que son appréhension allait très vite se vérifier.

Il était temps d'aller ratifier l'accord par des paraphes au bas du contrat de mariage. Le cardinal emboîta le pas à Anne d'Autriche. Ils furent aussitôt suivis par Gaston d'Orléans¹⁷, frère du défunt roi Louis XIII, dont la signature¹⁸ était indispensable. La porte de la salle du Conseil se referma sur eux. Ils n'attendaient plus que Condé, premier prince du sang. Lui aussi devait ratifier le contrat.

Une demi-heure s'écoula. Soudain, un claquement de bottes martela le parquet du corridor. Les invités se retournèrent. Condé arrivait. Comme d'habitude, il fit une entrée spectaculaire. L'air impérieux et le regard farouche, c'était une manie ! Son allure altière n'inspirait aucune sympathie. Du respect, sûrement. Sa cape virevolta pendant qu'il traversait la grande antichambre, et le laquais en faction devant la porte du Conseil eut à peine le temps de l'ouvrir. Elle fut refermée dès qu'il l'eut franchie.

17. Gaston d'Orléans est le frère du roi défunt Louis XIII et l'oncle de Louis XIV. Toute sa vie, on l'appellera « Monsieur », nom donné à chaque frère cadet d'un roi.

18. La régence étant placée sous le contrôle de Gaston d'Orléans et de Condé, membres du Conseil de Régence (mis en place par Louis XIII avant sa mort), leurs signatures sont requises pour valider le contrat de mariage.

Les conversations reprirent. Soudain, à travers les doubles portes fermées, des éclats de voix explosèrent, entrecoupés de silences annonciateurs de drame ! Dans la grande antichambre, plus personne n'osait parler. De l'autre côté, dans la salle du Conseil, chacun retenait son souffle. Le cheveu en bataille, un rictus plus grimaçant que jamais aux lèvres, Condé ressemblait à un dogue enragé. Près de lui, la reine était frappée de stupeur ; le cardinal, blême, regardait le bout de ses chaussures à boucles. Quant à Gaston, poltron par nature, il cherchait à se fondre dans l'air !

Cette fois-ci, Condé concentrait sa hargne contre le cardinal, l'invectivant avec violence :

– Ce mariage est une mascarade et une insulte à notre sang ! Vous n'êtes qu'un malappris, doublé d'un menteur et d'un intrigant ! Je ne vous parlerai plus, Monsieur le Cardinal. Je vous avais assuré ma protection, c'en est fini. Désormais, considérez-vous comme mon ennemi ! Sachez que je refuse d'apporter ma signature à ce mariage insensé. Un prince de la famille royale, épouser une petite Italienne de médiocre extraction, vous n'y pensez pas ?

Cela fit l'effet d'une bombe. L'insulte était énorme, et il était évident qu'au-delà du cardinal, cela visait la reine. Quant au plan de Mazarin, il était réduit à néant : ce mariage qu'il avait mis tant de soin à organiser était impossible sans l'accord de Condé.

Chapitre IV

Une absence inquiétante



Palais-Royal, Paris, octobre 1649

Des voix étouffées, des faïences heurtées, ces bruits, insolites en pleine nuit, qui provenaient de la pièce voisine éveillèrent Aurore. Elle ouvrit les yeux et devina tout de suite qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle se leva d'un bond et frissonna en posant les pieds sur le parquet glacé. Depuis quelques semaines, la reine lui avait demandé de veiller tout spécialement sur le jeune frère du roi, fragile et impressionnable. C'est pourquoi sa chambre jouxtait celle de Philippe d'Anjou. En grelottant, elle prit sa robe de chambre, enfila ses mules et entra chez le petit prince. Il y faisait presque noir, sauf près du lit de l'enfant, où trois ou quatre lanternes trouaient avec peine l'obscurité. L'agitation laissait présager une situation grave.

Des servantes s'affairaient : l'une présentait un bassin d'eau, une autre portait une pile de serviettes propres, la troisième tenait une chandelle. Les yeux mi-clos, Philippe d'Anjou, qui allait sur ses neuf ans, haletait, le souffle rauque, la respiration courte. Aurore se réprimanda. Alors que le petit garçon était malade depuis trois jours,

n'avait-elle pas manqué de vigilance ? La reine, le visage griffé par des cernes profonds, se penchait vers son fils. Le mal s'était sans doute aggravé pendant la nuit, ce qui expliquait la présence du médecin du roi. Vallot tenait la main d'Anjou et lui tâtait le pouls. Son air soucieux n'était pas rassurant. Le valet qui dormait au pied du lit du prince, le regardait, navré. Anne d'Autriche aperçut Aurore et lui fit signe d'approcher.

– L'état de Philippe a empiré. Il a été saisi d'une fièvre qui le fait délirer, on lui a fait prendre un émétique¹⁹ pour extirper le mal. Je ne sais si la fièvre est moindre, mais il est épuisé. Notre médecin préconise une saignée²⁰. Voilà qui m'inquiète, car je trouve mon fils bien faible. Ne pourrait-on pas attendre un peu ? termina-t-elle à l'adresse du médecin.

Aurore prit une serviette sur laquelle elle versa quelques gouttes d'eau de rose et s'approcha de l'enfant. Avec un soin infini, elle tapota son front brûlant pour tenter de le rafraîchir. Le petit garçon geignait. Il faisait peine à voir et Aurore fut bouleversée de le voir si abattu. Elle repensa au souhait du médecin. Il avait encore prescrit une saignée ? C'était la nouvelle manie du corps médical, une saignée par-ci, une saignée par-là. La réticence

19. Un émétique est un médicament qui provoque des vomissements.

20. C'est une opération qui consistait à entailler une veine pour faire couler le sang et évacuer ainsi les maux du patient.

de la reine se justifiait, il ne fallait pas le laisser faire. Aurore osa suggérer :

– Majesté, je pense comme vous qu’il vaut mieux remettre à plus tard cette médication, votre fils est trop faible. La saignée va l’épuiser encore plus.

Vallot lui jeta un regard furieux.

– Mademoiselle, ici, c’est moi le médecin et j’aimerais exercer mon ministère sans entrave.

Aurore se mordit la lèvre. Elle se rendit compte de sa maladresse. Il ne fallait surtout pas attaquer ce médecin de front. Il était imbu de sa personne et tellement obstiné qu’il allait se buter encore plus. Depuis qu’elle le connaissait, elle ne l’avait jamais vu se remettre en cause une seule fois !

Toutefois, ce qu’elle venait de dire fit son chemin dans l’esprit d’Anne d’Autriche. D’un geste, elle arrêta le médecin qui s’approchait déjà avec son bassin et sa lancette. Il fut visiblement contrarié, mais n’osa pas discuter l’ordre de la reine et tenta de faire bonne figure. C’est qu’elle savait être impérieuse et déterminée, lorsqu’il s’agissait de la santé de ses deux fils ! Soudain, la reine eut une idée qui illumina son regard et demanda à la jeune suivante :

– Dis-moi, Aurore, où se trouve Margot ? Je sais qu’elle a étudié les vertus des plantes auprès des religieuses du couvent de la rue Saint-Jacques. L’autre semaine, elle a même guéri ma bonne Motteville, qui était bien mal en point. Cours vite me la chercher.

Aurore se maudit de ne pas avoir pensé à Margot. La jeune servante avait un véritable don. Les religieuses l'avaient, pendant son enfance, initiée à l'herboristerie et elle avait un talent incontestable. Elle dénichait les herbes médicinales les plus rares et les accommodait à bon escient. Mixtures, décoctions et infusions n'avaient aucun secret pour elle.

– Je me dépêche de vous la ramener !

Aurore s'inclina prestement devant la reine, prit une lanterne et fila dans le couloir qui menait aux combles où logeaient les servantes.

À peine la porte de la chambre du petit prince refermée, Aurore regretta de ne pas avoir un laquais à ses côtés. Elle frissonna, sans savoir si c'était de peur ou de froid. Sa maigre lanterne n'allait pas réussir à percer les ténèbres. Il faisait noir comme dans un conduit de cheminée. Et voilà qu'un courant d'air, provenant sans doute du carreau cassé d'une lucarne, fit vaciller sa chandelle qui s'éteignit ! Aurore écarquilla les yeux pour tenter de repérer le premier degré de l'escalier de bois, qui montait au dernier étage du palais, et tâtonna du pied à chaque marche pour ne pas rater la suivante. Lorsqu'elle arriva en haut, elle comprit qu'elle n'était pas au bout de sa peine. Comment repérer la mansarde de Margot ? Par bonheur, elle se souvint que la servante lui avait raconté avoir accroché un bouquet d'aubépines à la poignée de sa porte ! Elle entreprit alors de longer le couloir en posant sa main le long du mur pour

ne pas trop s'en éloigner. À chaque porte, elle s'arrêtait, tâtaït chaque poignée... puis repartait.

Ouf ! À la septième porte, elle sentit le petit bouquet. Elle donna trois coups. Silence ! Elle recommença. Toujours rien. Après un troisième essai, elle se décida à ouvrir. – Margot ! C'est moi, Aurore ! chuchota-t-elle.

Rien, pas de réponse. Le silence l'étonna. Inquiète, elle s'approcha et découvrit la paillasse vide. Le lit n'avait même pas été défait. Margot n'avait donc pas dormi ici.

Comment Aurore réussit-elle à rebrousser chemin ? Elle n'aurait pu le dire. Elle avait tant d'interrogations en tête, qu'elle en oublia les embûches qui jalonnaient son retour. En arrivant devant la chambre du petit prince, le découragement et l'incompréhension l'envahirent. Un jeune garde dont elle n'avait jamais vu la tête lui barrait la porte et affirma :

– Sa Majesté ne veut pas qu'on la dérange. Elle vous demande d'aller vous recoucher.

Aurore était interloquée. Comment croire de pareilles sornettes ? À coup sûr, c'était une invention de Vallot. Il était tellement mécontent d'avoir été critiqué qu'il préférait l'éloigner du petit malade. Le personnage était odieux sur toute la ligne !

La jeune fille regagna sa chambre glacée et se blottit sous son édredon de plumes. Mais le sommeil tarda, tant la vague d'angoisse lui serrait le cœur.

Qu'avait-il pu arriver à Margot ? Que dire à la reine ? Le mal de l'enfant avait-il empiré ?

Aurore sombra enfin dans un sommeil ponctué d'affreux cauchemars. Finalement, lorsque le jour pointa, elle fut soulagée de se lever.

Aurore décida de ne pas se rendre auprès de la reine comme elle le faisait tous les matins. C'était commettre une faute grave, mais elle préféra prendre ce risque. Affronter les questions de la reine sans lui apporter de réponses ? C'était impensable. Partir à la recherche de Margot était la première urgence. Et pour ce faire, elle avait besoin des conseils de Jacquet ou de Lorenzo.

Après quelques ablutions²¹, Aurore s'habilla en toute hâte et descendit dans la salle des gardes. Les soldats étonnés se retournaient sur son passage. Que faisait donc ici, à pareille heure, une jeune suivante de la reine ? Elle avisa Guitaut, capitaine du régiment des gardes, dont l'autorité placide lui inspirait confiance.

– Mademoiselle, lui répondit-il, Jacquet n'est pas de service ce matin. Mais vous trouverez Lorenzo dans le jardin. Monsieur le Cardinal lui donne ses instructions. Mais... j'y pense maintenant... Jacquet est peut-être encore dans les cuisines ?

Aurore traversa la salle des gardes et se précipita à l'entresol par le petit escalier à vis. Brrr ! Il y faisait humide et froid. En revanche, dès l'entrée des cuisines, la chaleur de la cheminée la réconforta. On s'affairait déjà pour le dîner²². Plusieurs

21. Action de se laver.

22. Le dîner de cette époque correspond à notre déjeuner.

servantes débitaient des montagnes de légumes, pendant que de jeunes cuistots plumaient et vidaient des volailles bien dodues. Aurore s'approcha de la grande table d'office et s'arrêta stupéfaite. Installée à l'autre extrémité, Margot, le nez dans un pot de grès, malaxait une étrange mixture!

– Margot! Où étais-tu? Tu aurais pu me prévenir tout de même!

La jeune servante, les traits tirés, n'était pas au mieux de sa forme.

– Aurore, pardonne-moi. Je suis partie très vite hier soir, sitôt mon service terminé. Voilà plus de trois jours que le petit prince est malade et Vallot semble avoir tout essayé pour le guérir... en vain. Alors j'ai pensé que seules les bonnes sœurs pourraient lui venir en aide. Tu sais que la mère herboriste connaît les remèdes les plus efficaces pour soigner les fluxions de poitrine. Je comptais donc atteindre avant la nuit tombée le couvent de la rue Saint-Jacques...

Aurore l'arrêta net.

– Te rends-tu compte de ta folie? Traverser Paris à la nuit tombante? Tu es vraiment inconsciente! Il aurait pu t'arriver n'importe quoi et personne ne savait où tu étais...

– Avant de t'en parler, je voulais vérifier la composition d'un remède. Approche-toi plutôt. Regarde... Ce cataplasme à base de moutarde et de bouillon-blanc, mélangé à une décoction de bourgeons de sapin, a des vertus apaisantes et devrait faire tomber la fièvre. La toux du petit prince n'y résistera pas, je te l'assure. Maintenant, il faut

que tu m'aides. Vallot déteste les remèdes des religieuses, il m'interdira l'entrée de la chambre du petit prince.

– Il sera bien obligé de s'absenter à un moment ou à un autre, on en profitera !

– Encore quelques minutes et mon emplâtre sera prêt.

Que de ruses les deux jeunes filles durent développer pour tromper la vigilance du médecin ! Dès qu'il eut tourné les talons (il fallait bien qu'il prenne quelque repos), elles se faulxèrent dans la chambre de Philippe d'Anjou. La reine n'eut pas le temps de réprimander Aurore. Margot se précipita vers elle, lui raconta les péripéties de la nuit et lui présenta son cataplasme enveloppé d'une batiste²³ fine.

– Majesté, voici un remède souverain conseillé par sœur Hortense du couvent de la rue Saint-Jacques. C'est sûr, nous allons guérir votre fils.

La reine eut un sourire las. Elle s'était résignée devant la progression du mal qui risquait d'emporter son fils. Elle céda devant l'insistance de Margot qui posa, quelques minutes seulement, le cataplasme sur la poitrine de l'enfant. Il se mit à tousser beaucoup et à cracher d'épaisses glaires. Quelques heures plus tard, la fièvre tomba. En deux jours, son état s'améliora.

Cependant, l'inquiétude ne quitta pas Margot tant que l'enfant ne fut pas complètement rétabli.

23. C'est une toile de lin très fine.

– Ouf ! J’ai eu bien peur ! confia-t-elle à son amie. Parfois, Vallot me regarde comme si j’étais une sorcière...

– Et tu sais ce qu’on leur fait aux sorcières²⁴ ? lui répondit Aurore en éclatant de rire. Mais ne t’inquiète pas, la reine se méfie autant que toi des médecins. En revanche, tu peux être certaine qu’elle réserve son entière confiance aux religieuses de la rue Saint-Jacques et à leurs médications.

24. Depuis le Moyen Âge, les sorcières étaient sujets de méfiance et elles étaient brûlées vives !

Chapitre v

Un complot qui resurgit



Paris, 20 novembre 1649

Mazarin discuta toute la matinée avec Lorenzo. Le cardinal rabâchait ses préoccupations. Il y avait d'abord le cas de Condé, qui multipliait les provocations, les insolences, les rebuffades. En fait, Lorenzo soupçonnait son parrain de pousser à bout l'irascible prince pour le conduire à la faute.

Ensuite, ce qui tracassait beaucoup Mazarin, c'était d'être devenu la cible de tous les complots. Pour les déjouer, il demanda à Lorenzo d'endosser de nouveau son rôle d'espion. Il fallait découvrir ce que les ennemis du cardinal mijotaient contre lui. Jacquet, garde de la reine, fut choisi pour seconder Lorenzo dans sa nouvelle mission.

Vers midi, le jeune Italien, vêtu très simplement, quitta le Palais-Royal par la petite porte de la rue Vivienne avec sa jument pommelée, sobrement harnachée. Il devait passer inaperçu. Sans encombre, il gagna la rue de l'Échaudé sur la rive gauche. Il avait rendez-vous avec Jacquet chez son oncle Jean Terray, qui détenait, semblait-il, des informations essentielles. Il confia sa monture à un laquais qui l'accrocha à l'anneau réservé à cet effet, et frappa au heur-

toir de la porte. Une petite servante accourut et le conduisit au premier étage où l'attendaient l'oncle et le neveu.

Lorenzo les rejoignit près de la cheminée et s'installa en face de Jean Terray. Mon Dieu, qu'il avait changé ! Ce n'était plus le même homme ! Il avait complètement perdu son air jovial et son embonpoint. L'interminable siège de Paris avec son lot de violences et d'horreurs, puis l'assassinat de la jeune Paola dans le couloir de sa maison l'avaient bouleversé. Et voilà que tous ses anciens démons venaient de se réveiller : il y a quelques jours, il avait aperçu un individu au visage dévoré par une boursoufflure repoussante. À n'en pas douter, c'était l'homme à la balafre, cette brute épaisse qui avait blessé son neveu, un an auparavant.

– J'étais attablé *À la bonne treille* avec mon commis et un négociant, raconta-t-il. Quand j'ai aperçu ce bonhomme, mon sang n'a fait qu'un tour, j'ai tout de suite pensé au brigand dont vous m'aviez parlé. Celui qui gardait la cassette de diamants du cardinal. Il conversait avec un couple... Ce drôle de trio n'avait rien à faire dans le cabaret du père Lucas. La jolie dame bien vêtue portait un masque²⁵ et le godelureau qui l'accompagnait faisait des manières. Ces deux-là se montraient discrets. Pour sûr, ce n'était pas un endroit pour eux. Cela ne les a pas empêchés de s'attarder. Ça discutait sec en haussant le coude. Je n'ai pas compris

25. Les dames de qualité sortaient dans la rue, dissimulées derrière un masque de soie noire, censé protéger leur « incognito » et la blancheur de leur teint.

grand-chose, mais je sais que la logeuse du bonhomme est une dénommée Cathau. Elle tiendrait son gourbi rue de la Grande-Truanderie. Et lui, l'horrible bonhomme, s'appellerait Ragu ou Dragu...

Lorenzo et Jacquet n'en revenaient pas de ce hasard formidable, qui les mettait directement sur la trace du bandit. Ainsi, la disparition de la cassette semblait bien être le résultat d'un crime organisé, non d'un cambriolage fortuit.

Lorenzo complimenta l'oncle de Jacquet.

– Merci ! Ce renseignement est essentiel. Nous allons filer à la Grande-Truanderie pour tirer tout ça au clair. En revanche, poursuivit-il en regardant Terray dans les yeux, je vous conjure d'être prudent.

– Oh, il ne me connaît pas !

– Peut-être, mais il sait où vous habitez.

L'oncle de Jacquet frémit. Saisi par la peur, il se tut. Se tournant alors vers son ami, le jeune Italien lui lança :

– Dénichons un habit de livreur, c'est le seul moyen de traverser sans encombre le quartier des Halles. Il n'est pas question de se faire repérer. Attendons demain. Nous partons dès le lever du jour. Il nous reste donc une paire d'heures pour trouver de quoi nous déguiser.

Chapitre VI

Une explication orageuse et une preuve capitale



Paris, fin novembre 1649

Le duo formé par Lorenzo et Jacquet était particulièrement efficace. Lorenzo savait anticiper les dangers, prévoir les objectifs, mesurer les risques. Il avait appris au contact de son oncle la prudence et savait modérer son enthousiasme. Tout le contraire de Jacquet qui bouillait d'impatience ! Il rêvait d'en découdre et Lorenzo calmait sans cesse ses impulsions. De temps à autre, leur entente n'était pas sans anicroche, et la discussion qui les avait opposés ce matin-là avait été particulièrement virulente.

Elle avait démarré en fanfare, quand Lorenzo avait énuméré les griefs qu'il ne supportait plus chez Condé ! Jacquet avait pris la mouche et rétorqué avec vivacité :

- Ton parrain aussi est insupportable ! Il exaspère Monsieur le Prince. Il oublie un peu vite les formidables victoires de Rocroi, de Lens... Sans le courage de Condé, les Espagnols nous auraient massacrés en Flandres et dans le Bordelais.
- Sans doute, sans doute... le culpa Lorenzo. Mais son comportement vis-à-vis de la reine est inacceptable. Il

oublie qu'il n'est pas le maître et tu vois bien qu'il tyrannise tout le monde ! Ce n'est pas parce qu'il est un grand capitaine que Mazarin doit tout lui céder...

– N'empêche que moi, je l'admire, et cela me plairait de servir un chef aussi fougueux et courageux que lui...

Médusé, Lorenzo préféra ne pas envenimer la discussion. Néanmoins, il avait été ébranlé par les propos de Jacquet. Quoi ? Son propre ami trouvait normal de s'opposer à la reine et au roi ! C'était comme trahir. Lorenzo avait une confiance absolue dans le jugement de son parrain. Il savait que, quoi qu'il arrive, il fallait suivre ses décisions et tout faire pour empêcher les grandes familles du royaume de se rebeller contre l'autorité royale.

Leur échange avait été vif, mais il fut bref. D'un accord tacite, ils réussirent à taire leur différend, car une tâche urgente les attendait.

Déguisés en manœuvres, barbouillés d'un peu de suif pour faire illusion, ils quittèrent la maison de l'oncle Ter-ray, au moment où la cloche de Saint-Germain-des-Prés annonçait neuf heures. Heureusement que Jacquet était là. Sans lui, Lorenzo était comme un aveugle dans Paris ! Incapable de se repérer dans le dédale des rues. Le jeune garde, qui avait passé son enfance à courir derrière son oncle, connaissait la ville comme sa poche.

Dès qu'ils eurent traversé la Seine au Pont-Neuf, la foule devint dense et braillarde. Ils partirent dans la direction de l'église Saint-Eustache. Quelle cohue ! Arti-

sans, porteurs d'eau, marchandes de quatre saisons, mais aussi paysans en sabots et mendiants en guenilles, chiens errants et volailles grouillaient. Cela caquetait, cela piaillait. Une véritable cacophonie ! À mesure qu'ils pénétraient dans le quartier des Halles, Jacquet et Lorenzo se fondirent dans le flot besogneux. En approchant de leur but, ils longèrent le cimetière des Saints-Innocents. Les échoppes devenaient crasseuses, la population misérable, les odeurs nauséabondes. La réputation de la rue de la Grande-Truanderie n'était pas usurpée. Un coupe-gorge ! Ils se risquèrent à l'enseigne du *Mouton noir*, le taudis de la dénommée Cathau.

Dans la salle voûtée et sombre qui ouvrait directement sur la rue, une gamine d'une dizaine d'années, pieds nus sur un sol noirâtre qu'elle tentait de dégrasser, leva vers eux un visage que la tristesse vieillissait.

À la première question de Jacquet, elle grommela :

– Y'a pas de Ragu ni de Dragu ici. Le seul locataire est parti tôt c'matin et r'vient pas avant tantôt.

– On doit juste lui donner ça ! Où demeure-t-il ?

– La dernière soupente au bout du couloir, leur répondit-elle sans méfiance. Puis d'un mouvement du menton, elle leur indiqua l'escalier.

Ils grimpèrent en feignant d'avoir tout leur temps. Il ne fallait pas que la gamine se pose de questions. Bien qu'il soit dix heures tout au plus, tout était sombre, l'escalier, le corridor. Comme c'était prévisible, la soupente du fond était

fermée. L'ingénieux Jacquet sortit de sa besace un crochet en forme de *T*. Avec minutie, il l'introduisit sous le loquet et d'un léger mouvement de bascule, réussit à faire pivoter la clenche. Ils se sourirent en silence.

– Quel bouge ! murmura Lorenzo.

Un désordre effroyable encombra la soupente minuscule. Une lucarne couverte d'un papier huilé dispensait une lueur grise. La paillese éventrée, la chaise bancale, un cruchon ébréché, des hardes malodorantes, un bagage miteux, tout respirait la misère et le manque de soin. Mais ils n'étaient pas là pour commenter le désordre. Il fallait faire vite et essayer de trouver une piste ou des indices.

Ils soulevèrent les effets épars, retournèrent les objets, poussèrent les quelques meubles. Rien. Ils recommencèrent en malaxant la paillese, en cherchant un éventuel double-fond à une pauvre mallette fermée par un lien de chanvre.

Toujours rien. C'était désespérant.

Soudain, en se relevant, Jacquet se heurta violemment la tête contre une poutre du plafond. Il jura, se frotta le front et de rage donna un coup sur le madrier²⁶. Lorenzo le vit changer de couleur, sa colère tomba d'un coup. Il venait d'apercevoir quelques feuillets dissimulés entre le soutènement et le châssis. Lorenzo s'approcha et déroula une feuille. Une écriture tout en courbes, une signature complexe...

26. Planche de bois très épaisse.

– Tudeiu, je reconnais le paraphe de l'émissaire de l'archiduc²⁷!

– Cela veut dire...

Jacquet comprit en même temps que Lorenzo, qui poursuivit :

– Cela veut dire que ce maudit Espagnol complotte avec les Frondeurs ennemis de la reine ! Maintenant, nous tenons une preuve de leur trahison et je parierais que la jolie dame masquée aperçue par ton oncle chez le père Lucas n'est autre que...

– Adélaïde de Brèze !

– Ah, ça, je ne suis pas étonné de voir la perfide amie de la duchesse de Longueville mêlée à ce complot ! ricana Jacquet.

Quel guêpier ! Il fallait jouer serré et surtout rester prudent. D'un geste vif, Lorenzo prit les feuillets et les glissa dans le sac de Jacquet. Toujours en silence, ils redescendirent. Ouf ! L'innocente gamine n'était plus là. Le cœur battant, ils filèrent sans demander leur reste.

Rendre compte au cardinal était la première urgence. Ces papiers permettraient-ils de démasquer les traîtres qui complotaient avec le royaume espagnol, ennemi juré du cardinal... et de la France ?

27. L'archiduc Léopold est le gouverneur des Pays-Bas espagnol.

Chapitre VII

L'affaire de Jarzé



Palais-Royal, Paris, 23 novembre 1649

Le mois de novembre tirait à sa fin. Dans la capitale, l'agitation couvait toujours.

Chaque clan mesurait ses influences, embrouillait les cartes. Si Gaston d'Orléans restait indécis, soutenant tantôt Condé, tantôt le parti de la Fronde parlementaire, tantôt Mazarin dont il appréciait les joyeuses tables de jeu et les soupers fins, tous les autres (parlementaires, magistrats et surtout grands seigneurs), tous ne rêvaient que de bouter l'Italien hors de France. Même le coadjuteur de l'archevêque de Paris, Paul de Gondi²⁸, tentait de soulever les bourgeois contre Mazarin ! Cependant, les Parisiens ne bronchaient plus. Le peuple et les bourgeois aspiraient à la paix, estimant avec justesse que les troubles, c'était bon pour les nobles qui tiraient l'épée pour un oui ou pour un non. En réalité, ils s'agitaient pour leur gloire et pas vraiment pour le bien de tous.

28. Paul de Gondi (le futur cardinal de Retz) est alors le coadjuteur, c'est-à-dire l'adjoint de l'archevêque de Paris, qu'il ambitionne de remplacer. Il a été l'un des chefs de file de la Fronde parlementaire.

Ce jour-là, la reine avait décidé d'aller se recueillir dans son cher couvent du Val-de-Grâce²⁹, loin de l'agitation du Palais-Royal.

– Aurore, je te confie mes fils. Distrains-les avec la vie édifiante de leurs ancêtres. Ta façon plaisante de conter l'histoire du royaume les enchante, alors qu'ils ne supportent plus les leçons de leurs précepteurs. Il serait bon que Laure-Vittoria, Olympe et Paul se joignent à vous. Cela sera profitable à leur connaissance de notre pays et de la langue française.

La reine monta dans un petit carrosse. Seule sa chère confidente, madame de Motteville, l'accompagnait. Au moment où la voiture amorçait un demi-tour dans la cour, un bel officier aux cheveux longs et bouclés arriva à sa hauteur. Sur un ordre de la reine, le carrosse s'immobilisa.

– Que me voulez-vous, Monsieur ?

Le baron de Jarzé, qui venait de se camper devant le carrosse, était entré au service de la reine depuis plusieurs mois. Par ses fonctions d'officier des gardes du corps du roi, il vivait parmi les familiers d'Anne d'Autriche et il s'imaginait être amoureux de la reine. Son tempérament écervelé le poussait à lancer des compliments de plus en plus audacieux. Jusqu'à présent, ce badinage avait amusé la reine...

– Je viens saluer la plus belle femme du royaume et la dame de toutes mes pensées, affirma-t-il avec une courbette, tout

29. Le Val-de-Grâce est un couvent que la reine Anne d'Autriche fit construire. Il est aujourd'hui un hôpital militaire.

en faisant tourner trois fois son chapeau aux plumes rouges et blanches.

Puis il donna un coup d'éperon sur les flancs de sa monture et disparut.

La scène n'avait échappé à personne, ce qui déplut à la reine. En outre, n'avait-il pas outrepassé son devoir de retenue ? Et puis quoi ! N'était-ce pas franchement ridicule de voir ce jeune freluquet oser faire des déclarations à la reine de France, qui plus est, âgée de quarante-neuf ans ! Cela frisait l'impertinence et elle se promit de le sermonner à son retour.

Lorsqu'elle revint en fin d'après-midi, une étrange agitation animait ses appartements. Il s'était sûrement passé quelque chose d'inhabituel. Ses suivantes et dames d'honneur jacassaient comme dans une volière. Aurore, en général si calme, ne maîtrisait pas son émotion et le rouge de la honte, à moins que ce ne soit de la colère, empourprait ses joues. Une lettre à la main, elle s'avança vers la reine avec précipitation.

– Majesté, je dois vous remettre cette lettre qui vous est destinée. Elle a été trouvée sur le miroir de votre chambre.

Anne d'Autriche ne cacha pas sa surprise. Qui avait pu oser ?

Les premières lignes déchiffrées furtivement lui firent mesurer l'audace de la missive. C'était ce fou de Jarzé, *cette cervelle d'oiseau*³⁰, qui avait l'audace de lui déclarer sa flamme !

30. Les expressions ou phrases en italique sont des propos qui ont été réellement tenus.

Mais pour qui se prenait-il donc ? La reine était hors d'elle, et elle planta tout le monde pour aller se réfugier dans sa petite antichambre où personne n'osa l'accompagner. Personne ? Si ! Comme d'habitude arrivé discrètement, Mazarin n'hésita pas à l'y suivre.

– Madame, cette cour compromettante que cet incontrôlable Jarzé entreprend à votre égard lui a certainement été dictée par Condé, dont il est un fidèle. Ne claironne-t-il pas partout qu'une Espagnole, pieuse et sage comme vous, peut laisser tomber ses défenses si l'on s'y risque... Le sous-entendu est particulièrement grossier.

– C'est insultant ! Je ne peux tolérer cette insolence. Mais... comment punir cet impudent ?

– En vous moquant, Madame. En le ridiculisant devant toute la cour, vous mettrez les rieurs de votre côté...

La reine mijota sa vengeance et attendit le surlendemain, jour de jeux au Palais-Royal. Au moment où elle entrait dans la grande antichambre, entourée de ses dames d'honneur, elle fit un petit signe au baron de Jarzé. Le torse bombé, l'air avantageux, les boucles de ses cheveux bien mises, il s'approcha confiant. Quelle naïveté ! Il comprit très vite que sa bonne fortune l'avait quitté en remarquant les traits sévères d'Anne d'Autriche.

Elle prit sa voix aiguë des mauvais jours et l'interpella de façon que nul n'ignore ce qui se passait. Il s'était cru tout permis, il allait le regretter.

– Vraiment, monsieur de Jarzé, vous êtes bien ridicule. On m’a dit que vous faites l’amoureux. Voyez un peu le joli galant ! Vous me faites pitié : il faudrait vous envoyer aux Petites-Maisons³¹.

– M... mais, m... madame.

Jarzé blêmit, tandis que les courtisans qui les entouraient pouffaient. Les rires se firent amusés, puis moqueurs et enfin cruels. Rien ne paraissait plus réjouissant à cet instant, que de voir ce petit baron vantard bégayer sous l’humiliation.

Incapable de se justifier ou de s’excuser, il se contenta de saluer la souveraine. Il ne lui restait plus qu’à décamper comme un malpropre. Il claqua les talons avant de se retirer. Son calvaire ne prit pas fin pour autant. Patatras ! Un pied moqueur, tendu devant son mollet, le surprit et le déséquilibra, au moment où il espérait quitter la pièce. Il tenta en vain de se redresser et ne fit que perdre ses moyens. Et vlan ! Il s’étala de tout son long, le cheveu en bataille, les rubans de sa veste dénoués, la culotte déchirée ! Rouge comme une écrevisse, les yeux humides de honte, Jarzé se releva et frotta ses genoux douloureux. Il y eut comme une vague humaine qui s’écartait pour lui ouvrir le passage. Il pouvait à cet instant se croire pestiféré. Oublié le galant joli cœur, le bellâtre n’était plus en cour... et il se sentit plus misérable qu’un ver de terre.

31. Les Petites-Maisons étaient un asile de fous.

Aurore n'était pas mécontente du départ du baron de Jarzé. Le jeune homme lui déplaisait avec ses manières insolentes. Sa séduction n'était qu'artifice. En revanche, elle n'appréciait pas ceux et celles qui l'avaient trop ouvertement moqué. Hurler avec les loups, ce n'était pas du tout son genre. Une fois encore, elle admira la maîtrise avec laquelle la reine avait classé cette affaire. Dans deux jours, plus personne ne parlerait de Jarzé. C'est du moins ce que tous crurent.

Le lundi suivant, vers les quatre heures, Condé se fit annoncer. Dans la grande antichambre de la reine, ce fut comme si le temps venait de s'arrêter. Toutes les personnes présentes retinrent leur souffle. Depuis l'anniversaire du roi, il ne se passait pas une semaine sans qu'éclata un esclandre de Condé. Qu'allait-il inventer cette fois-ci ?

Le cœur battant, Aurore arrêta sa lecture à voix haute et leva les yeux vers Anne d'Autriche.

– Nous reprendrons tout à l'heure après la visite de Monsieur le Prince, fut le seul commentaire de la reine.

L'instant d'après, il était là. L'œil mauvais et sa grande bouche de travers. Dire que certaines femmes le trouvaient irrésistible ! À l'instant, il était terrifiant et Aurore remarqua qu'Anne d'Autriche avait peur de lui, une peur physique. La jeune suivante esquissa une petite révérence et sortit à reculons.

Elle n'était pas encore sortie que déjà Condé aboyait :

– Madame ! Qu’est-ce que j’apprends ? Vous avez ridiculisé et chassé de la cour, comme un pestiféré, un gentilhomme de mes amis. Le baron de Jarzé fait partie de ma clientèle³² et, à ce titre, a le droit d’entrer au Palais-Royal. Si vous avez quoi que ce soit à lui reprocher, c’est à moi d’abord que vous devez en référer. Il s’est comporté comme un enfant, c’est tout. Je m’oppose à cette punition et j’exige la réintégration de mon protégé.

Condé croisa les bras, releva le menton, les jambes légèrement écartées pour bien montrer qu’il restait ferme sur sa position.

Le silence qui suivit sembla durer une éternité. Soudain, la reine se leva et dit sèchement :

– Qu’il revienne donc !

Puis elle tourna les talons pour se diriger vers son oratoire. Avant d’y pénétrer, elle eut le temps d’entendre un ultime persiflage de l’incorrigible gentilhomme. Il ne la vit pas rougir, car il partit d’un grand éclat de rire.

Le petit roi avait assisté à toute la scène. Il devint rouge comme une pivoine et se mordit la lèvre de fureur rentrée. Que pouvait-il faire ? Rien.

Du haut de ses onze ans, il était tellement insignifiant et impuissant devant ce cousin de vingt-sept ans aurolé de tant de gloire.

32. La clientèle d’un noble se compose de personnes qui, en échange de services, attendent assistance. Cette habitude remonte à l’époque de la chevalerie.

Aurore était stupéfaite. Condé venait de gagner une nouvelle manche contre Anne d'Autriche. En revanche, il ne se rendait pas compte, qu'injustement humiliée, elle allait tout faire pour se venger. Il suffirait alors que Mazarin souffle un peu sur le feu pour qu'il se transforme en brasier. Et ce serait terrible.

2^E ÉPISE



La guerre civile

Chapitre I

Une arrestation incroyable



Palais-Royal, Paris, 18 janvier 1650

Le mois de décembre fut sinistre et janvier démarrait bien mal. La reine, nerveuse et inquiète, n'arrivait pas à fixer son attention et invoquait n'importe quel prétexte pour interrompre une séance de lecture ou une récitation du rosaire. Elle piquait de terribles colères contre ses suivantes et contre ses enfants. Sans explication, ni raison.

Le petit roi essayait de la distraire. En vain. De son côté, Aurore était morose : Lorenzo parti en mission depuis plus d'une semaine tardait à rentrer. L'ambiance au Palais-Royal était bizarre. Les nombreux gardes de la reine s'agitaient sans motif apparent. Quelque chose allait se passer. Mais quoi ? Comme tant d'autres, la jeune suivante pensait que Mazarin manigançait un piège. Contre qui ? N'avait-elle pas aperçu au palais Paul de Gondi, le fameux coadjuteur, l'autre soir à minuit ? On l'avait fait pénétrer par un escalier dérobé jusqu'à l'oratoire d'Anne d'Autriche. Que cachait la visite secrète de celui qui avait été le chef de file de la Fronde parlementaire ? L'on murmurait que l'ambitieux convoitait de devenir cardinal, et pour ce faire, il avait besoin du soutien de Mazarin...

Cette nuit-là, son subit ralliement au ministre de la reine avait dû se monnayer en écus bien sonnants ! Le cardinal Mazarin était vraiment passé maître dans l'art d'acheter ses ennemis. Pour mieux les diviser ! Des promesses de richesses ou d'honneurs pour avoir la paix... C'était bien dans ses habitudes !

Aurore n'allait pas oublier de sitôt ce terrible 18 janvier.

Elle descendait chez la reine en fin de matinée, lorsqu'elle entendit un cheval pénétrer au galop dans la cour d'honneur. Elle aperçut Lorenzo sauter de sa monture et la confier à un palefrenier. Sans même prévoir de se changer, il se dirigea vers le bureau de Mazarin. Aurore, rapide comme l'éclair, emprunta le petit escalier à vis qui servait de raccourci et tomba nez à nez avec lui. Comme le jeune chanteur semblait préoccupé ! Pourquoi ne réussit-il à ébaucher qu'un sourire contraint ? Pourtant, il lui prit la main, la serra très fort et y déposa un baiser furtif.

– Je suis tellement désolé de ne pas rester avec toi, ma chère Aurore ! Je suis pressé, mon oncle m'attend. Viens me retrouver après dîner dans le jardin, près du bassin des quatre saisons.

Aurore n'eut pas l'occasion de recroiser Lorenzo cet après-midi-là. Entre-temps, un coup de théâtre était survenu.

La reine, souffrante, avait sollicité la présence de sa jeune suivante. Lorsqu'Aurore entra dans sa chambre, Anne d'Autriche conversait avec sa vieille et fidèle amie Charlotte

de Montmorency³³. La mère de Condé conservait de beaux vestiges de sa jeunesse passée. Ses cheveux d'un blond cendré s'étaient seulement éclaircis de quelques fils blancs. Quant aux rides qui chiffonnaient le coin de ses yeux, elles n'avaient pas fané son teint de lis et de rose. Hormis une raideur provoquée par des rhumatismes articulaires qui la faisaient terriblement souffrir, sa silhouette conservait une allure juvénile.

Aurore esquissa une révérence. La reine, le visage fermé, lui demanda d'aller chercher un livre de prières resté dans son oratoire. Pourquoi cette nervosité qui crispait son visage ? Que signifiait cette inquiétude qui assombrissait son regard ? Cela n'augurait rien de bon et la jeune fille comprit que la princesse douairière tentait de la tranquilliser.

On annonça Condé. Il entra d'un pas assuré et, après quelques formules de politesse vite débitées, il déclara :

– Mesdames, je ne puis m'attarder plus longtemps.

Puis, se tournant vers la reine, il ajouta en ricanant :

– Ma présence au Conseil est d'autant plus indispensable que Monsieur, votre beau-frère Gaston d'Orléans, s'est fait porter malade. « Une violente colique le plie en deux », m'a-t-on dit !

Pour gagner l'oratoire de la reine et rapporter le livre demandé, Aurore suivit Condé. C'est alors qu'elle aperçut le

33. Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, est la mère de Condé, du prince de Conti et de la duchesse de Longueville. Depuis la mort de son mari en 1646, on l'appelle la princesse douairière.

prince de Conti et le duc de Longueville, qui entraient dans le grand vestibule. Ils tapaient bruyamment leurs bottes sur le sol pour en faire tomber la boue. Puis traversant la galerie où devait se tenir le Conseil, elle s'arrêta soudain, interdite.

Guitaut, le capitaine des gardes, était là, droit comme un *i*, entouré de soldats. Parmi eux, Jacquet, d'une gravité inhabituelle, la main droite posée sur la crosse de son pistolet. Le prince de Condé comprit lui aussi qu'il se passait quelque chose d'exceptionnel et s'approcha de Guitaut qui n'en menait pas large.

– Que voulez-vous ?

– Ce que je veux, c'est que j'ai reçu l'ordre de vous arrêter, vous, Monsieur le Prince de Condé, votre frère Armand de Conti et monsieur de Longueville, votre beau-frère, ici présents.

Les gardes s'étaient avancés et entouraient les trois hommes. Quelques soldats ne cachaient pas leur satisfaction de participer à l'arrestation du prince du sang le plus arrogant. D'autres éprouvaient un plaisir trouble, qui mêlait frustration et rancœur ! Jacquet, lui, était mal à l'aise et obéit à contrecœur. Cet ordre était impensable et fou !

Monsieur le Prince exprima d'abord sa stupéfaction.

– Moi, Guitaut, vous m'arrêtez ? Vous raillez...

Malgré l'air peu assuré de Guitaut, Condé comprit qu'il était bel et bien en état d'arrestation avec son frère et son beau-frère, ce qui ne l'empêcha pas de lancer à la cantonade :

– Eh bien, obéissons ! Mais où allez-vous nous mener ? Je vous prie que ce soit dans un lieu chaud.

La suite fut extrêmement rapide. Le visage fermé, Jacquet exécuta les directives qui lui avaient été indiquées. Il s’approcha du mur ouest de la galerie et souleva une tapisserie. La porte qu’il ouvrit conduisait à un escalier dérobé. Une douzaine de gardes rejoignit le petit groupe et descendit vers le jardin, où un carrosse gardé par de nombreux cavaliers les attendait.

Tout avait été minutieusement préparé. Jacquet n’eut pas le loisir de s’entretenir avec Aurore. En revanche, le regard qu’il échangea avec elle trahissait son désarroi, mais aussi de la révolte.

Aurore, elle, pensait avec compassion à la princesse douairière. Elle venait forcément d’apprendre que ses deux fils et son gendre avaient été arrêtés à deux pas de la chambre où elle discutait avec la reine... Quant à Lorenzo, personne ne le vit de tout l’après-midi.

Chapitre II

Une mystérieuse disparition et une contrariante dispute



Paris, 20 janvier 1650

Un vent glacial soufflait sous la colonnade du Palais-Royal et personne n'avait vraiment envie de s'y promener. Voilà pourquoi Aurore y avait donné rendez-vous à Lorenzo ; ils seraient tranquilles. Margot, minuscule silhouette ratatinée et secouée de sanglots, accompagnait la jeune fille. Protégée par une épaisse huppelande, la petite ne retenait pas ses larmes et reniflait bruyamment. Aurore ne savait quels arguments utiliser pour apaiser le chagrin de sa servante d'ordinaire si joyeuse.

– Ce ne sera peut-être pas très long, argumentait-elle sans grande conviction.

– Mais vous le répétez chaque jour, c'est la guerre civile. La reine va quitter Paris avec la cour et moi, je serai loin de vous tous et sans nouvelles. Je connais à peine la princesse douairière, mais je vois bien qu'elle n'a pas l'air commode.

– Détrompe-toi. Elle est seulement accablée de chagrin. Imagine un peu. La reine, sa grande amie, vient d'arrêter

et de faire enfermer au donjon de Vincennes ses deux fils, ainsi que son gendre, le duc de Longueville. Elle a de quoi être bouleversée. Quant à sa fille Anne-Geneviève, elle s'est sauvée de Paris pour échapper aux soldats qui venaient l'arrêter. Console-toi ! Partir pour le château de Chantilly avec la princesse douairière n'est pas si dramatique.

Aurore trouvait ses arguments un peu fallacieux, mais il fallait bien tenter de rassurer cette pauvre Margot.

Ouf ! Lorenzo arrivait. Hélas, sa mine sombre présageait d'autres mauvaises nouvelles. Elle ne fut pas déçue. Sans prendre le temps de demander pourquoi Margot pleurait, il leur annonça brutalement :

– Jacquet a disparu ! Il semblerait qu'on ne l'ait plus aperçu depuis le retour de la troupe qui conduisait les prisonniers à Vincennes. Je crains le pire.

– Le pire ?

– Depuis quelques semaines, il ne cessait de critiquer les décisions du cardinal, et vantait les prétendus mérites de Condé.

– Tu exagères quand même. On ne peut contester les faits glorieux de Monsieur le Prince...

Lorenzo l'interrompt :

– Il n'empêche que, depuis quelques mois, Condé se comporte en rebelle. En plus, il déteste mon oncle et veut occuper sa place. La décision de la reine devenait inévitable. Je crois qu'elle a agi avec sagesse.

– Mais alors tu penses que...

– J’en suis sûr ! Jacquet a dû rejoindre les révoltés. On raconte que la duchesse de Longueville fonce sur la Normandie qu’elle compte soulever. Déguisée en écuyer, elle galope avec son amant le prince de Marillac. On dit aussi que Turenne³⁴ a gagné la forteresse de Stenay sur la frontière des Ardennes. Tenue par la famille Condé, elle dispose d’une situation stratégique sur la frontière nord-est. Bref, la liste des rebelles favorables aux princes incarcérés augmente chaque jour. Il y a aussi rébellion en Guyenne³⁵, en Bourgogne... On dit même qu’un enlèvement de mes petites cousines a été préparé. Par bonheur, mon oncle a mis nos chères « Mazarines » à l’abri.

– Alors, sur quels appuis la reine peut-elle compter ?

La question d’Aurore plongea Lorenzo dans de sombres pressentiments. Mazarin aurait-il commis une erreur de jugement ? Désormais, une grande partie de la noblesse se ralliait à la cause des princes enfermés. L’autorité royale était bafouée et le royaume ressemblait à un vaisseau qui prend l’eau de toutes parts.

Autant pour éclairer Aurore que pour se convaincre, le jeune Italien reprit :

– La reine s’appuie désormais sur les acteurs de la Fronde parlementaire, le coadjuteur Paul de Gondi en tête. Il a

34. Turenne est l’une des grandes figures de l’armée. Bien que nommé maréchal de France par Anne d’Autriche, il passe un temps du côté des Frondeurs.

35. La Guyenne était à l’époque le nom de la province située dans le sud-ouest de la France (Elle correspond aujourd’hui à l’Aquitaine).

toujours l'espoir d'obtenir son chapeau de cardinal. Quelle farce ! Il y a aussi Gaston d'Orléans, son beau-frère. Le problème avec Monsieur, c'est que le dernier qui parle a toujours raison. Tu ne devineras jamais ce qu'il a dit, quand il a appris l'arrestation des princes.

– ...

– On vient de prendre un lion, un singe et un renard !

En d'autres temps, cette réplique assez juste aurait fait sourire Aurore. Mais l'avenir était bien sombre. Jacques volatilisé, Lorenzo intraitable, Margot au château de Chantilly et la guerre civile partout. Soudain, une pensée terrible la submergea.

– La duchesse de Longueville veut soulever la Normandie ? Mon Dieu... mes frères ! François ! Henri ! À quel parti vont-ils se rallier ?

Margot avait cessé de pleurer. Elle reniflait et essayait son nez sur sa manche. Lorenzo se contenta de rétorquer :
– Mon oncle veut me voir de toute urgence. Il m'envoie demain en mission. Au moins deux semaines. Je te donnerai de mes nouvelles dès que je le pourrai. Courage ! Tu verras, tout cela va s'arranger.

La jeune fille était médusée. Quoi ? Elle s'inquiétait sur le sort de ceux qu'elle aimait et lui ne pensait qu'à sa mission, son devoir, son oncle ! Elle se raidit et serra les lèvres. Elle en aurait pleuré. Le jeune Italien devina que sa froideur l'avait blessée, et il lui prit la main pour y déposer un baiser. En revanche, dans ses yeux, aucune trace de gentillesse, de



compassion ou de tendresse. Rien. Rien que la certitude d'avoir raison. La jeune fille le regarda partir. Il avait l'air pressé. Elle en fut consternée et surtout déçue.

Chapitre III

Petit roi et chef de guerre



Palais-Royal, Paris, 31 janvier 1650

– Madame, regardez comme votre fils se comporte déjà en chef de guerre...

Anne d'Autriche jeta un coup d'œil interrogateur vers Mazarin en se levant pesamment de son fauteuil. Elle lissa sa jupe de brocart et s'approcha de l'une des portes-fenêtres de sa grande antichambre. Du premier étage, le balcon offrait une vue dégagée sur le jardin du Palais-Royal. Sous les ormes dénudés, ses deux fils, armés d'épées de bois, jouaient à guerroyer. Louis y mettait une ardeur joyeuse et utilisait des feintes habiles pour neutraliser son frère. La reine s'inquiétait, dès qu'ils jouaient à se battre.

– Ne peut-on craindre qu'ils se blessent ?

– Mais non, voyons ! Leurs armes ne sont pas très solides et se briseront s'ils frappent trop fort.

C'était la dernière idée du cardinal ! Éduquer les jeunes princes à l'art de la guerre par des exercices physiques.

– Regardez, madame, comme mes théories pédagogiques ont du bon. Le fortin miniature que j'ai fait construire dans

le jardin démontre aux enfants les subtilités des fortifications. C'est bien plus parlant qu'un livre !

La reine répliqua :

– Il n'empêche ! Le sort de mes enfants m'inquiète, même si l'arrestation des princes m'a rassurée. Je n'en pouvais plus de la tyrannie et des rebuffades de Condé. Il m'a vraiment terrorisée... Désormais, les ennuis sont derrière nous, les autres Frondeurs n'ont plus qu'à bien se tenir.

– Hmm... On l'espère...

Dans son coin, à l'autre bout de la pièce, Aurore s'appliquait à son ouvrage, sans pourtant réussir à se concentrer. Dès qu'elle pensait à Lorenzo, elle était rongée d'inquiétude, même si son brutal départ l'avait laissée amère. Sans nouvelles de lui, elle écoutait tout ce qui se disait. Au risque d'être indiscreète.

Un garde entra. Il salua la souveraine et s'approcha du ministre. Mazarin se saisit de l'étui de cuir cylindrique qu'il lui tendait et l'ouvrit. D'un geste bref, il congédia le porteur de message et s'approcha de la reine qui s'était rassise. Les nouvelles n'avaient pas l'air satisfaisantes et une profonde ride verticale barrait le front de Mazarin. Il lissa sa moustache, se gratta la gorge et relut la missive.

– Quelque chose de grave est-il arrivé ? s'inquiéta la reine.

– Ce que je redoutais sans trop y croire arrive... Madame, la guerre civile a pris de l'ampleur. Et cette fois-ci, la Fronde est princière. Un à un, les princes soulèvent leurs provinces contre le roi. La Normandie a été la première. Depuis ce

sont la Provence, la Bourgogne et aussi la Guyenne qui menacent de se joindre aux fauteurs de trouble. Mon neveu Lorenzo m'envoie un rapport assez précis de la situation. Son message est alarmiste. Il semblerait que la cousine de la duchesse de Longueville ait été en contact...

– Adélaïde de Brèze ?

– Elle-même !

Aurore tendit un peu plus l'oreille. Lorenzo sillonnait donc le royaume en quête d'informations et son chemin avait croisé celui de l'horrible intrigante.

La reine suffoquait d'indignation.

– Ne l'a-t-on pas exilée sur ses terres à la suite du complot destiné à compromettre Aurore ? Il n'y a plus une minute à perdre. Lancez une armée ! Il faut l'empêcher de nuire.

– Mais madame, comment paierons-nous les soldats ? Les caisses de l'État sont vides et je répugne à utiliser la force.

– Alors, qu'allez-vous faire ?

– Il faut prendre les devants.

Le cardinal contourna le fauteuil de la reine et reprit sa place. Ils restèrent un instant silencieux. Anxieuse, la reine se demandait ce que mijotait son ministre.

Une galopade attira leur attention. Qui montait en courant ? Des rires juvéniles mêlés à des invectives annonçaient l'arrivée du petit roi et de son frère. Louis arriva le premier. Le ruban de son rabat de dentelle déchiré, sa veste chiffonnée et sa culotte maculée de terre attestaient une bagarre

en règle. Ses joues rebondies, rougies par l'excitation, il claironna :

– Maman ! Maman ! C'est moi le plus fort ! J'ai réussi à bouter les ennemis que Philippe lançait contre moi !

Philippe arriva. Le contraste était saisissant. Le petit prince frêle boudait et ses yeux débordaient de larmes. Sa mère stoppa net ces jérémiades.

– Calmez-vous et cessez cette dispute. Louis, écoutez votre parrain. Il a quelque chose d'important à vous dire.

Mazarin se leva et posa une main sur l'épaule du petit roi. De sa voix chaude et persuasive, il lui murmura avec son accent impossible :

– Nous allons nous-mêmes remettre de l'ordre dans votre royaume. Dès demain, nous partons dans les provinces. La vue de Votre Majesté va entretenir la ferveur monarchique et encourager vos sujets dans la voie de l'obéissance.

Se tournant alors vers la reine, il poursuivit :

– Commençons par la Normandie. Le péril est imminent avec cette diablesse de Longueville qui a pris de l'avance sur nous.

– Partir maintenant ? Avec ce temps horrible ? Alors qu'une épidémie de peste sévit à Rouen ?

– Qu'importe ! Ce n'est pas le moment de tergiverser, il y a une réelle urgence. De plus, ce sera pour votre fils un moyen privilégié de connaître son royaume et de s'initier de près à la vie militaire. Dès demain, nous partons donc

pour Rouen. Il faut à tout prix empêcher la duchesse de Longueville de soulever la Normandie.

Puis il ajouta d'une voix si faible qu'elle en était imperceptible :

– En vérité, je ne suis pas mécontent de m'éloigner des turbulences de la capitale et de ce Palais-Royal indéfendable.

Chapitre IV

Quand la guerre semble loïn!



Château de Chantilly, fin février 1650

Au moment de l'arrestation des princes, la reine avait ordonné à la princesse douairière et à sa belle-fille, Claire-Clémence, la jeune épouse de Condé, de gagner leur château de Chantilly à douze lieues³⁶ de Paris et de n'en plus sortir. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Margot avait dû les suivre.

Pour la première fois depuis leur arrivée, un mois auparavant, Claire-Clémence souhaita que son fils prenne l'air dans le parc. Margot s'était précipitée. Elle adorait le petit duc d'Enghien, Henri-Jules, un enfant de six ans affectueux, et se réjouissait d'aller jouer avec lui.

– Ne tirez pas trop fort, Monsieur! Vous risquez de blesser l'animal.

Margot veillait à ce que le carrosse miniature dans lequel l'enfant avait pris place ne se renverse pas. La chèvre qui le tirait bêla, ce qui fit rire l'enfant.

36. Une lieue est une unité de mesure de distance qui équivaut à 3,2 km environ.

Finalement, l'exil épouvantable que redoutait la petite servante s'était transformé en une retraite plutôt calme, presque trop calme. La demeure bordée par une majestueuse forêt offrait un cadre idéal, loin des turbulences parisiennes. Hormis le froid glacial des premières semaines qui obligeait sans cesse à monter des bûches dans les chambres, les travaux n'étaient pas trop pénibles.

Au premier regard, la princesse douairière avait terrorisé Margot. Mais, peu à peu, l'efficacité des remèdes de la petite servante herboriste l'avait adoucie. Les herbes médicinales qu'elle avait transformées en emplâtres et en baumes avaient fait merveille : ils avaient si bien soulagé les rhumatismes de la vieille dame, que celle-ci en avait oublié ses aigres réflexions. Et puis, elle semblait tellement affligée par l'emprisonnement de ses fils que Margot prenait à cœur de calmer ses maux. Elle la plaignait presque !

Quant à sa belle-fille, son manque d'assurance était tel qu'on ne pouvait qu'avoir pitié d'elle. Condé et elle formaient un drôle de couple... Leur mariage avait été ordonné comme gage de réconciliation entre l'arrogante famille de Condé et le précédent cardinal ministre, le tout-puissant Richelieu, oncle de la petite fiancée. Les jeunes époux n'avaient pas eu leur mot à dire. La jeune Claire-Clémence de Maillé-Brézé, treize ans au moment des noces, avait tout de suite adoré et vénéré son héros de mari, le vainqueur de Rocroi que toute l'Europe admirait ! Lui, en revanche, ne ressentait à son égard que mépris ou indifférence et ne se gênait pas pour l'afficher méchamment.

La jeune princesse, petite de taille, n'avait pas réussi à se débarrasser de sa gaucherie. Elle détonnait au milieu des jolies femmes et des beaux messieurs spirituels et arrogants, qui les avaient suivies dans leur exil. Madame la douairière n'était pas en reste et ne manquait jamais une occasion d'humilier sa belle-fille. Ce mariage imposé la révoltait encore³⁷... Claire-Clémence sentait tout cela, elle redoublait de bonne volonté, essayait de tenir son rang. En vain. Elle paraissait ridicule aux yeux de cette petite cour qui jouait, dansait ou déclamait des bouts rimés avec tant d'aisance. Laisée de côté, moquée, elle s'était alors rapprochée de Margot, qui s'était attachée à elle.

– Voici votre maman... annonça Margot à Henri-Jules.

L'enfant se précipita dans les bras de sa mère.

– Allons mon fils, nous devons rentrer.

Puis s'adressant à Margot, la princesse poursuivit :

– On attend d'une minute à l'autre des dames qu'accompagne le conseiller de Monsieur le Prince.

Claire-Clémence prit son fils d'une main et de l'autre souleva sa jupe de brocart, pour éviter qu'elle ne traîne dans la boue du chemin. D'un pas de souris, mère et fils rejoignirent le château, tandis que Margot se dirigeait vers les écuries pour remettre la chèvre et son attelage au palefrenier. Lorsqu'elle s'approcha du château, quelques carrosses venaient de s'arrêter au pied du perron. Les laquais

37. En 1632, pour ne pas avoir respecté l'interdiction de se battre en duel, le frère de la princesse douairière fut décapité sur ordre du cardinal de Richelieu.

s'empressaient de déplier les marchepieds et quelques élégantes commencèrent à descendre.

Margot se précipita pour aider les dames. Il y avait fort à faire quand des invités arrivaient et elle aimait cette excitation qui annonçait des fêtes. La première jeune femme était une rousse flamboyante, au teint laiteux. Elle s'exclama en gloussant :

– *Marvellous!*

Margot apprit plus tard que ce rire en cascade appartenait à une jeune Anglaise. Puis ce fut au tour de Pierre Lenet, le conseiller et confident de Condé, de s'extraire du carrosse. Il déroula sa grande stature et se retourna pour proposer sa main à la dernière passagère. Margot s'arrêta, médusée. Non ! Elle n'en croyait pas ses yeux, c'était impossible...

La princesse douairière s'était approchée à son tour et ouvrait largement les bras à la nouvelle venue.

– Ma chère Adélaïde, quelle bonne idée avez-vous eue d'accompagner ce cher Lenet !

C'était incroyable ! La superbe brune qui venait d'apparaître n'était autre qu'Adélaïde de Brèze, la nièce de la princesse douairière et cousine d'Anne-Genève de Longueville. Que faisait ici cette diabolique intrigante ? Pourquoi l'ennemie implacable d'Aurore désobéissait-elle à la reine ? Quelle méchante raison la poussait à sortir de son exil ? Margot frémit, mais elle réussit à dissimuler son trouble. Si elle pouvait être utile à ses amis, il fallait observer, se taire et surtout ne pas se faire remarquer.

Chapitre v

L'expédition de Dieppe



Dieppe, 8 et 9 février 1650

Jacquet grimpa quatre à quatre l'escalier à vis du donjon. Là-haut, le brouhaha des conversations était assourdissant et dominait le vacarme des bourrasques qui soufflaient dehors en tempête. Il s'arrêta net à l'entrée de la pièce. La grande salle de la citadelle de Dieppe³⁸ était noire de monde : nobles prêts à guerroyer, jolies femmes apprêtées, soldats bottés, laquais affairés.

Une flambée crépitait dans l'énorme cheminée. Des serviteurs servaient à boire. Peu à peu, les esprits s'étaient échauffés, et pourtant le calme s'imposa lorsque la voix d'Anne-Geneviève de Longueville s'éleva ferme et claire.

– S'il vous plaît...

En écho menaçant, quelques slogans scandés avec fureur montèrent de la ville en contrebas.

« Vive le roi ! Vive le roi ! »

Les soldats qui composaient l'escorte d'Anne-Geneviève de Longueville s'approchèrent d'elle. Parmi eux se trou-

38. Dieppe est un port de Normandie.

vait Jacquet. Il avait rejoint la garde rapprochée de la duchesse rebelle depuis la fin de janvier et manifestait un zèle empressé.

La jeune femme s'était assise à l'extrémité d'une lourde table aux pieds tournés, à côté de Philippe de Montigny, le gouverneur de la citadelle. Elle pianotait machinalement et nerveusement sur les accoudoirs de son fauteuil. La colère avait rosi son visage. Montigny se racla la gorge et parla d'une voix forte. Sans doute pour qu'on l'entende, mais aussi pour que l'assistance tout entière comprenne les raisons de son revirement.

– Madame, vous avez, comme moi, entendu les grondements de colère des Dieppois. Il m'est désormais impossible de vous offrir l'hospitalité plus longtemps dans ces murs...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. La duchesse pivota vers lui. Ses yeux turquoise devenus noirs de rage lançaient des éclairs. D'un ton sec, elle lui coupa la parole :

– Monsieur, je croyais vous avoir entendu jurer fidélité à monsieur de Longueville, mon époux, gouverneur de Normandie. J'imaginai que l'honneur de l'avoir servi nous aurait assuré votre reconnaissance... N'avez-vous pas affirmé ici même, il y a quelques heures, que j'étais sous votre protection ?

Au milieu des jeunes gardes attentifs, Jacquet bouillait de colère rentrée. Il était outré de cette lâcheté et aurait aimé gifler Montigny, un pleutre... Depuis qu'il avait réussi à

rejoindre les partisans de la duchesse de Longueville, Jacques éprouvait pour la jeune femme une fervente admiration. Voilà enfin quelqu'un qu'on avait envie de suivre ! Elle était intrépide, une véritable lionne, et si belle. Ses audaces galvanisaient ses partisans. N'avait-elle pas décidé de soulever la Normandie, pour contraindre la reine à libérer ses frères et son mari de la geôle de Vincennes où Mazarin les faisait croupir ?

Le courage de la jeune femme n'était jamais pris en défaut. Seules les larmes versées en quittant la ville de Rouen avaient trahi un instant de désarroi. Rouen, qui, au passage de la caravane royale quelques jours plus tôt, avait finalement renouvelé sa fidélité au roi.

À présent, elle avait retrouvé sa morgue et elle secoua la tête comme pour chasser une pensée désagréable. Puis d'un geste gracieux, elle repoussa en arrière ses cheveux qui tombaient en cascades de boucles sur ses épaules. Son charme opérait et l'on se bousculait autour d'elle.

Dès son arrivée à Dieppe, les jeunes nobles des environs s'étaient précipités pour proposer armes et soldats. Entièrement dévoués au duc de Longueville, son mari, tous rêvaient de servir cette si jolie duchesse. Ils étaient prêts à donner leur vie pour elle. Avec enthousiasme.

Des cris fusèrent.

« Chassons le Mazarin, cet Italien misérable, ce voleur ! »

La haine contre Mazarin leur servait de programme et les rassemblait.

«Qu'il aille au diable!»

Comment allait-on s'y prendre? Jacquet n'eut pas le temps de poser la question à son voisin; un violent coup de poing sur la table de chêne fit chavirer une chope. Montigny se leva en se frottant la main. Il était furieux et vexé. Quoi! On mettait en doute sa fidélité? Mais lui, c'était au roi qu'il voulait rester fidèle! Et sa ville avait choisi le roi. Dieppe se soulevait au bas des murs de la citadelle. Contre les Frondeurs.

Sa stature en imposait et son visage buriné exprimait une froide colère. Tous se turent, lorsque sa voix rauque tonna dans la grande salle :

– Je vous le demande solennellement. Que ferez-vous, lorsque les troupes royales auront rejoint la population? Vous leur tirerez dessus? Pas moi! Je ne suis pas rebelle contre mon roi!

Il rugit pour dominer les murmures qui avaient repris autour d'eux.

– N'oubliez pas qu'au pied de la citadelle campe le lieutenant général de la marine. Il est à la tête de la milice de la ville. Dieppe, dont il est l'un des fils, le suivra jusqu'à la mort s'il le faut. La population tout entière lui est acquise.

Puis se tournant vers Anne-Genève de Longueville, Montigny adopta un ton plus mesuré.

– Madame, je vous en conjure, partez. Les renforts appelés par la ville pour nous démettre ne vont pas tarder. Hâtez-vous de partir.

Ce fut un beau charivari de protestations. Montigny, soulagé d'avoir osé s'opposer à la duchesse, restait impassible sous les insultes. Il jouait sa place et peut-être même sa vie. À quoi bon suivre cette aventure ? Elle était perdue d'avance. Voir sa ville à feu et à sang ? Non merci... D'autant que les rebelles s'empresseraient d'aller solliciter le secours des Espagnols. Qu'ils aillent au diable tous ces nobles qui n'aspiraient qu'à conserver leurs privilèges... Se penchant vers la jeune femme, il baissa la voix :

– J'aimerais maintenant, Madame, vous entretenir en aparté...

Montigny entraîna la jeune femme dans l'embrasement d'une fenêtre, au bout de la salle.

– Une frégate³⁹ vous attend à Pourville, à une lieue d'ici. Vous devez profiter de la tempête : les garde-côtes sont moins vigilants par mauvais temps... Vous embarquerez pour la Hollande où vous serez en sûreté.

Le visage dur et fermé de la jeune femme n'exprima rien. Anne-Geneviève de Longueville se sentait désormais prise au piège. Il fallait fuir. Au plus vite. Elle fit volte-face et, sans un regard pour son hôte, se dirigea vers le groupe de jeunes gardes qui ne la quittait pas d'une semelle depuis Rouen.

Les heures qui suivirent furent d'une confusion extrême. La menace des représailles royales, la peur de l'hostilité des habitants de Dieppe avaient refroidi quelques enthousiasmes.

39. Une frégate est un navire de guerre de taille moyenne.

siasmes, et ce fut dans une débandade peu glorieuse que se vida la citadelle.

L'optimisme de Jacquet fut ébranlé. Cependant, ce contretemps ne fit que renforcer sa détermination. Il s'était engagé à soutenir la belle duchesse, il se jurait de ne pas faiblir.

Chapitre VI

Sur les routes



Dijon, 5 avril 1650

– Demain, madame, mon filleul m’accompagnera à la tête de ses armées. C’est au combat qu’il fera face aux rebelles ! La pacification des provinces doit passer par la Bourgogne, où la maison de Condé est si fortement implantée.

Le cardinal parlait sans élever la voix. Cherchait-il à atténuer la brutalité de sa décision ? Il comprenait la lassitude de la reine. Après la Normandie, ils avaient donc gagné Dijon. Certes, ils avaient fait un bref séjour à Paris, mais voilà plus de deux mois qu’ils étaient sur les routes pour tenter de rétablir la paix.

Anne d’Autriche leva les yeux de sa lecture et posa son livre de prières sur ses genoux. Son visage se figea et elle murmura :

– Cet instant que je redoute arrive hélas. Je m’y prépare depuis quelque temps, en tremblant, je l’avoue, même si je sais que Louis va être content. Il est impatient d’en découdre et de faire ses preuves.

Depuis deux semaines, la cour avait pris ses quartiers dans l’archevêché de Dijon, transformé en quartier

général provisoire. Les courtisans piaffaient et chacun discourait :

- Les opérations militaires vont-elles enfin démarrer ?
- La pluie qui inonde tout sans discontinuer depuis trois semaines a rendu les chemins impraticables...
- Sans oublier la Saône en crue qui empêche toute tentative d'assaut !
- J'ai vraiment hâte qu'il se passe quelque chose !
- Vous verrez... quand nos soldats auront écrasé ce bastion d'opposition qu'est la citadelle de Bellegarde⁴⁰, la Bourgogne entière se ralliera au roi.

Chaque courtisan y allait de sa certitude...

Mazarin, quant à lui, affûta ses arguments auprès de la reine :

- Oui, madame, Bellegarde ne devrait pas résister longtemps. Il est grand temps de mâter les partisans de Condé qui s'y sont retranchés.

Puis il poursuivit :

- Soyez sans craintes, je veillerai sur votre fils et resterai à ses côtés. La présence du jeune roi suffira à rallier les indécis. Nous ne nous sommes pas arrêtés en vain trois semaines en Normandie. Ce qui nous a réussi à Rouen pourrait bien se répéter ici. La noblesse ne forme pas un front uni. Certains vous sont fidèles, d'autres n'ont aucune envie d'affronter

40. Bellegarde (aujourd'hui Seurre en Bourgogne) est alors une citadelle, proche de la frontière avec la Franche-Comté espagnole, aux mains du comte de Tavannes qui soutient les princes...

le roi sur un champ de bataille et se rallie dès qu'ils apprennent sa venue !

– Il est vrai ! Tous ces vivats, cette allégresse de la ville de Rouen m'ont réchauffé le cœur. Et quelle grâce, quelle dignité chez mon fils pour accepter les compliments ! J'étais très émue devant sa maturité. Cependant, j'aurais préféré humilier ces insolents.

– Non... modérez-vous ! Je vous en conjure. Il est préférable de les convaincre, plutôt que de les contraindre. Leur choix entre leur roi et le parti de Condé n'en sera que plus facile. En outre, rappelez-vous... les parlementaires de Rouen nous ont octroyé 300 000 livres pour renflouer le trésor royal, ils étaient tellement contents d'avoir échappé aux ravages de la guerre !

Et il ajouta en ricanant :

– Nous aurions pu, en insistant, en obtenir davantage, j'en suis certain !

Le cardinal se tut. Un garde entra dans la grande salle. Il s'approcha de Mazarin et lui présenta un étui de cuir cylindrique. Aucune marque visible n'indiquait sa provenance.

Les suivantes de la reine poursuivirent leur lecture ou leur ouvrage. Personne ne soufflait mot. Seule Angélique de Châteaueux, une amie d'Aurore assise à ses côtés, osa lui glisser dans l'oreille en gloussant :

– Tu as remarqué ? Le cardinal s'arrange toujours pour faire croire à la reine que c'est elle qui décide...

Aurore leva son nez de sa tapisserie. La remarque était juste, quoiqu'un peu insolente !

Angélique, suivante d'Anne d'Autriche depuis quelques années, n'avait peur de personne et s'amusait de tout. Elle répondit au sourire d'Aurore en ajoutant :

– Enfin... il va se passer quelque chose. Je n'en peux plus de ces journées interminables et ennuyeuses. Voilà trois semaines que la cour stationne à Dijon, sans rien faire, c'est insupportable.

– Moi, c'est ce climat de guerre et de trahisons que je ne supporte plus. Et puis, je suis morte d'inquiétude. Tu te souviens de mes frères Henri et François ? Cela fait deux mois que je suis sans nouvelles d'eux. Lorsque nous étions en Normandie, je n'ai pas réussi à obtenir le moindre renseignement. À croire qu'ils se sont volatilisés.

Aurore n'ajouta plus rien. Tant de préoccupations la rongeaient : elle ne savait pas ce qu'était devenue Margot, Lorenzo avait disparu depuis près de deux mois, quant à Jacquet, elle craignait le pire...

Du coup, impatience et angoisse l'étreignaient. Malgré cet avenir menaçant, elle souhaitait un dénouement. Or il ne se passait rien, hormis les courriers et les indicateurs qui sillonnaient le royaume et venaient rendre compte au cardinal. Aussi, l'arrivée inattendue de ce messager était-elle la bienvenue.

– Faites-le entrer sans attendre dans le cabinet gris ! annonce ça Mazarin.

– Vous m’excuserez, je reçois un messenger de la plus haute importance, se justifia-t-il auprès de la reine.

Au même instant, un homme de belle stature s’immobilisa dans l’embrasure de la porte, à l’extrémité de la pièce. Il demeura indécis, comme s’il ne savait quelle attitude adopter dans cette atmosphère feutrée.

Sa culotte sombre, sa veste de drap marron couverte d’une cape brune et ses bottes crottées par la boue des chemins attestaient un cavalier solitaire. Son large feutre aux tons indéfinissables, qu’il n’avait pas pris la peine d’enlever, lui mangeait la moitié du visage. À n’en pas douter, encore un espion de Mazarin. Son regard fit le tour de la grande pièce et s’arrêta un instant sur Aurore. La jeune fille ressentit comme un coup de poing à l’estomac. Le parquet grinça, lorsque la silhouette gagna en quelques enjambées le cabinet gris que Mazarin réservait à ses entretiens secrets. Ce pas souple et décidé ! Se pourrait-il que ce soit...

Au moment où il quitta la pièce, l’homme se retourna et planta de nouveau son regard noir dans celui d’Aurore. Elle en eut le souffle coupé, son instinct ne l’avait pas trompé. Malgré les traits tirés, la barbe naissante et la fatigue qu’elle avait cru deviner sur le visage émacié, elle en était sûre, c’était Lorenzo.

La porte du cabinet gris se referma sur les deux hommes. L’entrevue que le ministre accorda à son visiteur dura une éternité.

Anne d’Autriche n’avait pas bougé. Elle marqua une hésitation. Allait-elle se replonger dans son livre de prières ?

Pensive et mélancolique, elle regardait les flammes dévorer les bûches dans la cheminée. Des rires rompirent le silence pesant.

– Maman ! Maman ! J’ai réussi les passes d’armes, je suis prêt à guerroyer, annonça joyeusement le jeune roi.

La reine sourit à ses deux fils et leur rendit leurs baisers.

– En attendant que vous puissiez me montrer vos prouesses, faisons une partie de cartes avec nos rois, proposa-t-elle.

D’un geste décidé, elle attrapa sur la table une boîte rectangulaire. Une gravure coloriée représentant un personnage couronné ornait son couvercle.

Se tournant vers Aurore assise non loin d’elle, Anne d’Autriche lança :

– Viens donc jouer avec nous !

Puis, s’adressant à son fils, elle ajouta :

– Louis, bientôt vous serez le roi. Il est bon que vous ne perdiez point de vue l’exemple des rois valeureux qui vous ont précédé. Qu’ils restent des modèles pour vous.

– Aurore, peux-tu nous montrer la carte de Charlemagne ?

Les deux enfants s’amusèrent comme deux petits fous à répondre aux devinettes que leur lançait Aurore. Ils adoraient ce jeu et l’après-midi passa très vite. Déjà la nuit tombait et des serviteurs apportèrent girandoles et flambeaux. L’un deux s’approcha de la cheminée et replaça quelques bûches sur les braises. En apparence, Aurore était attentive au jeu, mais en réalité tous ses sens étaient tendus vers la pièce voisine. Que se décidait-il ? Pourquoi Lorenzo ne lui

avait-il pas fait un petit signe, ni même adressé un sourire ? Leur dernière entrevue avait été si froide... Ses pensées l'absorbaient tant et si bien qu'elle sursauta lorsque la porte du cabinet gris s'ouvrit. Le cardinal en sortit... seul. Il s'approcha du petit groupe des joueurs. Avec quelque cérémonie, il se plaça en face du jeune roi et posa sa main droite sur son épaule.

– Majesté, la décision que je viens de prendre est lourde de conséquences. On vient de m'apprendre que votre armée est aux portes de Bellegarde.

Le petit roi lui coupa la parole :

– N'est-ce pas la dernière citadelle de Bourgogne encore fidèle à Condé ?

– Oui, bien sûr.

– Qu'attendons-nous ?

– Jusque-là le mauvais temps rendait toute action impossible, mais nous allons profiter de l'accalmie pour agir vite et rattraper le temps perdu. Votre présence à la tête des soldats nous le permettra. Vous commanderez en armes, comme un chef de guerre. Demain matin, nous quitterons Dijon tous deux en carrosse. Après avoir atteint le château d'Épagny, c'est à cheval que nous rejoindrons le camp royal à deux lieues de là. Mon neveu Lorenzo vient d'y partir, il y a quelques minutes. Il doit vérifier les moindres préparatifs de cette opération capitale.

Chapitre VII

Le baptême du feu



Citadelle de Bellegarde, 9, 10 et 11 avril 1650

– Holà ! Tout doux !

Comme le petit roi avait fière allure dans son armure ! Lorenzo, qui suivait le jeune cavalier de onze ans et demi tout juste, admirait sa maîtrise. Le petit cheval blanc, vif et nerveux, donnait des signes d’impatience, mais Louis restait calme, très à son aise.

À son côté chevauchait Mazarin. Étonnant cardinal ! Impeccable et élégant, même à la guerre... Des éperons d’or ciselé ornaient ses hautes bottes de peau couleur de fumée, tandis qu’apparaissait au-dessous de son armure une culotte de drap de Hollande gris souris. Et son chapeau ! Agrémenté de deux magnifiques plumes d’autruche, l’une blanche et l’autre noire. Un bien bel effet !

Depuis leur départ du château d’Épagny, quelques heures auparavant, le jeune Italien était anxieux. Il ne quittait pas des yeux l’enfant-roi et surtout sa monture. Nerveuse, beaucoup trop nerveuse. Le trio dépassa une cohorte de fantasins, mousquet à l’épaule ou pieu à la main, puis doubla une compagnie de cavaliers.

L'imposante citadelle de Bellegarde, sur la Saône, apparut au détour d'un vallon encaissé. Lorsqu'elle fut à portée de canon, un ordre fusa et l'armée royale s'immobilisa en ordre de bataille. Louis XIV s'approcha des soldats et s'arrêta. Il attendit que le silence soit complet pour que le passage en revue soit empreint de dignité. Mais une rumeur sourde intriguait Lorenzo. Il la percevait sans arriver à déceler sa provenance. D'abord imperceptible, elle enfla comme une vague, prit de l'ampleur et éclata jusqu'à devenir une clameur.

« Vive le roi ! Vive notre petit roi ! »

Voilà ce que les soldats criaient avec enthousiasme ! Et comme si les vivats ne suffisaient pas, les chapeaux partirent comme des fusées ! C'était à qui lancerait le sien le plus haut possible. Louis rosit de fierté. Il partit d'un rire gai et juvénile, qui déclencha l'hilarité des régiments dont les cris redoublèrent. Les vieux soldats étaient tout attendris devant ce jeune chef de guerre qui affichait déjà tant de bravoure.

Au même instant, des tirs de canon provenant de la citadelle les firent sursauter. Le vent souffla un nuage de poudre qui piqua les yeux et irrita les gorges. Quelques chevaux hennirent.

– Courage, mes braves ! Bellegarde va capituler ! lança l'enfant grisé.

Les vivats redoublèrent, tandis que, sur les remparts, on devinait une animation soudaine. Préoccupé, Lorenzo se pencha vers son parrain.

– Vous ne craignez pas que le roi ne constitue une cible tentante ?

Mazarin ne répondit pas et se contenta de sourire. Il avait pressenti avant tout le monde que son plan fonctionnerait. Là-haut, en effet, les assiégés⁴¹ affluaient de chaque côté de la poterne et, en écho aux acclamations répétées de l’armée royale, hurlèrent à leur tour :

« Vive le roi ! »

Louis XIV ôta son chapeau et l’agita en formant de larges moulinets. La rumeur continua d’enfler et redoubla encore, lorsque le commandant en poste vint à la rencontre du roi. En quelques galops, il fut aux pieds du monarque.

– Sire, depuis que nous avons appris votre présence ici, nous avons décidé de ne plus tirer aujourd’hui aucun coup de canon.

– Je vous en saurais gré. Laissez-moi maintenant inspecter les quartiers de la citadelle.

Joignant le geste à la parole, Louis XIV donna des éperons sur les flancs de sa monture qui fila à toute allure. L’animal partait trop vite... Lorenzo flaira le drame. Il bondit à son tour pour rattraper le roi et ne comprit le danger qu’au moment où il arrivait à sa hauteur. Un bouquet de bouleaux envahis de ronciers dissimulait un fossé rempli d’eau. La jument du roi prit peur et se cabra. L’enfant tira trop violemment sur les rênes et déchira la

41. Les partisans de Condé qui tenaient la citadelle.

joue de sa monture qui rua puis se cabra une nouvelle fois. Surpris, le petit roi lâcha les rênes. Pour rester en selle, il se cramponna alors à l'encolure et à la crinière de la bête devenue furieuse. Il n'y avait pas une minute à perdre ! Lorenzo sauta à terre et, malgré sa crainte de prendre un coup de sabot, ôta le mors. En un instant, l'animal se calma. Sa bouche n'étant plus entravée, il s'immobilisa. Louis était blême et fut saisi de tremblements. Les yeux emplis de larmes, il se tourna vers Lorenzo et, d'une voix cassante, lui asséna :

– Je n'avais besoin de personne et j'aurais pu me débrouiller tout seul. Vous m'avez humilié devant mes soldats et je m'en souviendrai.

Interloqué, le jeune Italien ne répondit rien. Le roi lui tourna le dos, fit une volte, flatta l'encolure de sa monture et rejoignit Mazarin.

Ils regagnèrent le camp royal. Deux jours plus tard, le commandant de la citadelle de Bellegarde capitula. Le ministre l'apprit lui-même à Louis XIV :

– Vous venez de remporter une victoire magnifique. Votre mère sera fière de vous.

– Je crois que la guerre me plaît beaucoup. C'était vraiment très excitant.

En revanche, pas un mot ne fut adressé à Lorenzo que le roi ne regardait plus. Mazarin, lui non plus, n'avait pas cru utile de remercier son filleul. Le jeune Italien ulcéré reçut le coup de grâce lorsque son parrain lui déclara :

– Tu dois très vite regagner Paris. Les agissements de la duchesse de Brèze m’inquiètent. Il faut que tu découvres ce qu’elle manigance. Tu files par Châtillon, Montereau et Melun, sans passer par Dijon. L’un de mes indicateurs m’exhorte à faire vite. Il n’y a pas un moment à perdre.

Cette nouvelle accabla Lorenzo. *Quoi ! Ne pas s’arrêter à Dijon ? Ne pas retrouver Aurore, ni lui expliquer la raison de ses silences ? L’incompréhension, puis le doute n’allaient-ils pas gagner la jeune suivante ? Il en avait le cœur lourd, mais il n’avait pas le choix. Il devait obéir. Ah ! Comme ce rôle d’espion qu’il endossait de nouveau lui semblait désormais inconfortable.*

3^E ÉPISE



La fortune tourne

Chapitre I

La menace se précise



Château de Chantilly, 13 avril 1650

- Margot ! Va me chercher une bassinoire⁴². J’ai trop froid.
- À cette heure-ci, Madame ? Il fait complètement nuit ! Il n’y a plus personne en cuisine...
- Qu’importe ! Vas-y. Tu trouveras bien encore quelques braises à mettre dedans.

La fièvre qui terrassait la jeune princesse de Condé depuis huit jours n’avait pas faibli ; elle grelottait. Pauvre Claire-Clémence ! Si chétive que le moindre courant d’air déclenchait chez elle des étternuements à répétition et des toux déchirantes.

Depuis l’arrestation des princes, tout ce que la capitale comptait comme esprit frondeur venait ici, au château de Chantilly, jurer fidélité à la princesse douairière. Qu’il était plaisant de manifester ses griefs contre la régente Anne d’Autriche, en grossissant la horde des ennemis jurés de Mazarin !

42. Récipient en métal ajouré sur le dessus, dans lequel on plaçait des braises destinées à chauffer le lit.

Ces conciliabules apportaient un divertissement bienvenu à Chantilly. Il fallait bien tuer le temps ! Alors on chassait, on jouait aux cartes mais surtout on persiflait... N'importe quel prétexte était bon pour se moquer et surtout humilier plus faible que soit ! Les filles d'honneur, de véritables pestes, avaient trouvé en la jeune princesse une cible parfaite.

- Elle a encore le nez rouge ce matin !
- On croit entendre un poêle qui ronfle...
- Et cette écharpe si ridiculement mise !
- Elle est commune, ne trouvez-vous pas ?

Margot était ulcérée et révoltée. Alors elle multipliait les gentilles attentions auprès de la malheureuse Claire-Clémence. Ce soir-là, elle sentit que ce n'était pas le moment de refuser son aide et glissa d'un ton enjoué :

- Bien sûr ! J'y cours et je vais vous concocter une infusion de millepertuis avec du miel. Après, je suis sûre que ça ira mieux.

La petite servante, qui ne portait qu'une longue chemise de lin bistre, saisit une houppelande et empoigna un bras de lumière. Le couloir était glacé. Depuis deux mois que les princesses de Condé étaient consignées à Chantilly, le temps ne s'était guère amélioré. Avec ses immenses pièces glacées, ses corridors gelés, ses escaliers ventés, le château humide suintait toujours l'inhospitalité.

Pour aller plus vite aux cuisines, Margot emprunta le petit escalier au fond du couloir. Ooouuuuh ! Ça soufflait de partout ! La chandelle qui vacillait comme une luciole manqua

de s'éteindre à plusieurs reprises. Après la traversée des salons qui menaient à l'escalier des offices, elle s'immobilisa. *Quoi? On dirait... Non, ce n'était pas possible!* Son oreille attentive reconnut le galop assourdi d'un cheval, qui se mit au trot avant de s'arrêter près du perron de la cour d'honneur. *Qui arrivait à pareille heure? Personne n'avait été annoncé. Soudain elle pensa à sa tenue. Qu'allait-on dire en la voyant ainsi?*

Elle n'eut pas le temps de s'interroger longtemps : quelques coups discrets furent frappés contre un carreau du grand vestibule. Aussitôt, des pas dans le salon se dirigèrent vers la porte d'entrée. Tout cela était vraiment étrange. *Quelqu'un avait fait le guet dans la pièce voisine! Qui pouvait attendre un visiteur nocturne en silence et dans le noir?*

Tout à coup, Margot prit peur. Elle n'hésita plus : il ne fallait pas attirer l'attention! Par chance, à côté d'elle, la table de trictrac offrait une cachette idéale. Ni une, ni deux, elle souffla sur sa bougie et, sa houppelande serrée contre elle, se glissa sous le plateau en soulevant le lourd tapis de jeux. À côté, la porte s'était ouverte et quelqu'un entra. Une démarche lourde crissa sur le parquet. Probablement le cavalier... Ce fut pourtant une parole féminine qu'elle perçut en premier.

– Entrez! Venez par ici. Nous serons tranquilles dans le salon de jeux!

Margot fut saisie de panique. Ils allaient venir ici! Les pas se rapprochèrent. La porte fut refermée doucement.

Margot en eut le cœur serré. Qu'allait-elle devenir ? Elle s'était jetée dans un piège dont elle ne pouvait sortir.

Dès la première phrase prononcée, Margot reconnut la voix d'Adélaïde de Brèze, la diabolique comploteuse.

– Quelles nouvelles m'apportez-vous de ma cousine, la duchesse de Longueville ?

Margot retenait son souffle et tendait l'oreille. En vain. L'interlocuteur d'Adélaïde de Brèze, sûrement trop éloigné de la table où elle s'était cachée, grommela une réponse assourdie dont elle ne comprit un traître mot :

– Les... gran... arm... pillage...

Puis le mystérieux visiteur remit sans doute une missive à son interlocutrice, puisque celle-ci lui répondit :

– Merci, je la lirai plus tard...

Et elle poursuivit de cette voix impérieuse et cassante qui la rendait tellement antipathique :

– Maintenez la pression contre les armées royales. Les provinces se rebellent les unes après les autres... La Guyenne a commencé, le Poitou ne devrait pas tarder. Poussez l'avantage au nord, depuis les Flandres ! Menacez la frontière picarde ! Ah ! Ah ! C'en sera fini du maudit Italien. On va l'expédier à Rome... à moins qu'on ne le pende avant !

Margot était médusée. C'était donc cela le complot contre Mazarin, dont avaient parlé Lorenzo et Jacquet. Avec un aplomb incroyable, la duchesse donna des détails accablants :

– Voici une cassette de pierres précieuses. Je les ai rassemblées pour que vous les apportiez à l'émissaire du roi

d'Espagne⁴³. Ce butin doit lui permettre d'armer plusieurs milliers de mercenaires. Ils épauleront les troupes espagnoles. Ensemble, ils tailleront en pièces les armées du roi.

Elle ricana méchamment.

– Mazarin ne connaîtra plus de répit. Coincé sur les frontières au nord du royaume, dominé au sud, il devra capituler et partir. Je le sens, la libération des princes est à portée de main.

Et dans un souffle que Margot comprit avec difficulté, elle murmura :

– Condé va enfin me revenir. Être à moi seule. D'autant qu'il me devra sa liberté...

Les visiteurs échangèrent d'autres propos dont Margot ne saisit rien, puis ils se levèrent. La petite servante entendit leurs pas s'éloigner, la porte du grand vestibule se refermer. Le cheval hennit avant de partir au galop. Le château retomba dans le silence et l'obscurité.

Margot attendit encore un peu. La duchesse de Brèze avait regagné ses appartements dans l'aile est. Ouf ! Elle ne risquait pas de tomber dessus. En revanche, ce fut à tâtons et frissonnante qu'elle retrouva sa paillasse. Il était bien trop tard pour rejoindre la jeune princesse de Condé qui devait s'être rendormie. La petite servante n'aspirait qu'à se reposer elle aussi, mais ça se bousculait dans sa tête !

43. Le roi d'Espagne Philippe IV a accepté d'aider les Frondeurs pour affaiblir son ennemi le roi de France.



Que faire pour apporter à Lorenzo et au cardinal Mazarin la preuve de la trahison de l'abominable duchesse ? Comment ? Aucune solution n'était évidente. En revanche, aider le petit roi à triompher de ses ennemis rendit à Margot sa détermination. Épuisée, elle s'endormit enfin comme une souche.

Chapitre II

Dans les bras d'une puissance ennemie



Forteresse de Stenay, dans les Ardennes, 30 avril 1650

- Holà ! Pousse-toi gamin !
- Pas question ! C'est ma place...
- Tu l'auras voulu, petit morveux !

Jacquet ne vit pas le coup venir et prit en pleine figure un poing qui le fit tituber. Il releva la tête mais, avant de comprendre ce qui arrivait, un deuxième coup, sur la mâchoire cette fois-ci, l'envoya à terre. Des soldats s'étaient agglutinés autour d'eux dans l'espoir d'une rixe.

- On va s'amuser !
- Je ne donne pas cher du p'tit jeune, Grosjean va le démolir en moins de deux !

Jacquet sentit que son nez pissait le sang et s'essuya machinalement sur le revers de son poignet : une traînée rouge vif s'étala sur trois pouces au moins. Sa vue se brouilla et il se protégea d'un troisième coup, en cachant son visage derrière son bras endolori. Le colosse à la silhouette de bûcheron qui venait de le malmener se frotta les phalanges et l'apostropha rudement :

– T'apprendras le respect qu'on doit aux vétérans. Dégage...

Jacquet renonça à discuter, se releva et partit à reculons, l'estomac retourné. Les soldats furent déçus de voir Jacquet battre en retraite si vite. Depuis deux mois, rien ne se passait ici et ça leur usait les nerfs. Alors une bonne bagarre, c'était de la distraction.

Le jeune homme s'affala sur un banc de l'autre côté de la salle des gardes et épongea son nez enflé qu'une méchante coupure faisait souffrir. Il reprit son souffle. Que l'apprentissage de la guerre était rude ! Depuis que la petite compagnie qui escortait la duchesse de Longueville était arrivée à la forteresse de Stenay, les brimades infligées aux jeunes recrues étaient monnaie courante.

Jacquet finissait par regretter les dangers du voyage qui les avait conduits ici. Ils avaient quitté la Normandie par la mer et leur bateau ballotté par des flots déchaînés avait échoué sur une grève hollandaise. Plus tard, ils avaient cru périr sous les fourches et les pieux de paysans qui protégeaient leur bétail. Ils avaient aussi erré, affamés, assoiffés, épuisés, trouvant refuge dans d'improbables auberges qui ressemblaient à des coupe-gorges. À leurs côtés, Anne-Geneviève de Longueville, toujours battante, forçait leur admiration : elle n'avait peur de rien !

Infatigable avec ça, des journées entières à chevaucher à travers des forêts hostiles, à passer le gué de ruisseaux capricieux. Elle ne rechignait devant aucun effort. Tout cela pour quoi ? Gagner des alliés et obliger la reine à céder.

La jeune femme s'obstinait pour obtenir la libération des princes et le renvoi de Mazarin.

– À n'importe quel prix ! rabâchait-elle.

N'empêche, c'était cher payé ! Leur périple avait duré plus d'un mois et cela faisait plus de temps encore qu'ils étaient parvenus à Stenay. Cette forteresse sinistre, bâtie sur les bords de la Meuse, était aux mains des Frondeurs. À leur tête, le maréchal Turenne, qui, dès l'arrestation des princes, avait apporté son soutien aux partisans de Condé et invité la duchesse de Longueville à y trouver refuge. Comment s'habituer à cette guerre qui ne disait pas son nom ? Jacquet n'en pouvait plus. D'épuisement et de découragement. Tout était horrible.

– Ça va mieux ?

Un grand type efflanqué était venu s'asseoir à ses côtés, compatissant.

– Tu vas t'habituer. C'est dur en ce moment parce qu'on tourne en rond. Y'a qu'des escarmouches. Ça énerve les ombrageux. Tu verras quand ce s'ra la vraie guerre, ça va cogner et la poudre parlera... Tout s'ra plus clair.

Pour une fois qu'un individu montrait un peu de sollicitude à son égard, Jacquet se hasarda :

– Toi, tu es là depuis quand ?

– J'suis arrivé avec le régiment de Turenne. Deux mois déjà. C'est dur parce que la paye tarde et le printemps aussi...

Il y eut du remue-ménage à l'entrée de la grande salle. Un groupe de soldats s'écarta pour laisser passer un officier.

Quoique de petite taille, malgré son air un peu ordinaire et son visage couperosé par la vie au grand air, il avança avec assurance. Arrivé au milieu de la pièce, il inspecta avec bonhomie les hommes présents. C'est au voisin de Jacquet qu'il s'adressa :

– Toi, Grandpré ! Tu prends cinq hommes avec toi et tu me retrouves à l'arsenal⁴⁴ !

Le dit Grandpré sourit largement dévoilant une dentition ébréchée. Dès que le commandant eut le dos tourné, il se pencha vers Jacquet.

– Je sens que ça va chauffer. Tu vas m'accompagner... Quand Turenne décide une offensive, tu peux être tranquille, c'est du costaud.

Ainsi, c'était Turenne, ce bonhomme un peu gauche ? Celui dont on vantait partout le sang-froid et la volonté de fer ? Comment ce rustaud pouvait-il appartenir au camp de Condé ? Comment osait-il être amoureux de la belle Anne-Geneviève ? Eh oui, c'était ce qui se racontait partout...

Allons, il ne fallait pas se poser trop de questions. L'enthousiasme de Grandpré était contagieux et Jacquet regonflé lui répondit :

– Je vais soigner ma coupure et je te rattrape !

Quelques minutes plus tard, le jeune homme traversa de nouveau la grande salle et gagna un petit escalier à vis plongé dans l'obscurité. Grâce à ce raccourci qu'il emprun-

44. Local où armes et munitions sont entreposées.

tait souvent, il n'allait pas faire attendre Grandpré à l'arsenal. À mi-étage, il laissa sur sa droite l'étroit corridor qui conduisait à la bibliothèque. Soudain, il s'arrêta interdit. Il venait de reconnaître la grosse voix bourrue de Turenne. Il s'exprimait comme un tonnerre, par à-coups, en scandant chaque syllabe :

– DEUX CENT MILLE écus!

Une voix féminine lui coupa la parole :

– Oui! C'est ce que j'ai obtenu... pour l'équipement et la solde des troupes! D'autre part, le roi d'Espagne met à notre disposition trois mille fantassins et deux mille cavaliers. Oui! Vous avez bien entendu! Deux mille cavaliers! Ce diable de Mazarin ne pourra jamais nous déloger d'ici et nous allons le harceler. Jusqu'en enfer s'il le faut!

Jacquet n'hésita pas longtemps. Il avait aussitôt reconnu la voix impérieuse et déterminée de la duchesse de Longueville. Elle avait donc réussi à négocier un traité avec le porte-parole du roi d'Espagne. Elle avait des armes et des soldats. La guerre allait vraiment commencer. Elle promettait d'être terrible.

Chapitre III

La stupéfiante équipée



Chantilly, début mai 1650

– Attention, Princesse ! Le pont est vermoulu et envahi de mousse. Prenez garde de ne pas glisser dans le fossé.

Offusquée, la princesse de Condé s’arrêta net et se retourna vers l’homme qui venait de la prévenir.

– Rappelez-vous, monsieur, que désormais je ne suis plus Claire-Clémence, épouse du Grand Condé. Je suis Madeleine, dame de compagnie de madame de Montausier. Aussi, appelez-moi Madeleine !

Claire-Clémence avait-elle soudain perdu la tête ? Mais non ! Il s’agissait d’une ruse pour que la jeune princesse de Condé puisse s’enfuir incognito de Chantilly ! Margot se retint de rire.

– Finalement, la vie à Chantilly devient amusante. Dommage qu’il faille partir !

Le regard amusé de la jeune princesse contredisait son affirmation péremptoire : on allait bien rire, semblait-elle penser ! Pierre Lenet, le conseiller et confident de Condé, sourit à son tour. Madame la Princesse avait très vite pris son rôle très à cœur !

– Vous avez raison, il faut jouer la comédie même entre nous. Toutefois, il me semble indispensable de veiller à votre sécurité.

La nuit était tombée depuis quelques heures. Le petit groupe venait de quitter le château de Chantilly par une porte dérobée. La traversée du potager dans l’obscurité la plus totale l’avait conduit jusqu’à la porte septentrionale qui n’était jamais gardée.

Mais quelle raison impérieuse poussait la princesse à partir sous une fausse identité ?

Deux jours plus tôt, plusieurs compagnies de gardes suisses⁴⁵, sous pavillon royal, avaient été signalées aux alentours. Un vent de panique se mit à souffler sur Chantilly, quand ces troupes se présentèrent à la princesse douairière. La déclaration de leur commandant, le sieur du Vouldy, fit l’effet d’un coup de tonnerre.

– Sur ordre de la reine, dit-il de sa grosse voix rocailleuse, mesdames les Princesses doivent me suivre jusqu’à la forteresse de Montrond-en-Berry⁴⁶. Notre escorte part demain. Qu’elles se tiennent prêtes.

Il était évident aux yeux de tous, et surtout de Lenet, qu’il s’agissait là d’une ruse de la reine et du cardinal : en

45. Les gardes suisses étaient des militaires employés par les souverains pour assurer leur protection.

46. La forteresse de Montrond, située dans le Berry, ancienne province française au sud de la Loire, appartient aux Condés.

conduisant sous bonne escorte la princesse à Montrond, le fief des Condés, ils espéraient en réalité empêcher les troupes rebelles d'y prendre position. Le rusé Mazarin croyait avoir trouvé un moyen pacifique de s'emparer de ce lieu stratégique ! Dès que l'envoyé d'Anne d'Autriche eut le dos tourné, toutes les personnes présentes hurlèrent leur indignation.

– C'est une véritable arrestation !

Pierre Lenet prit la parole. La confiance que Condé continuait à lui accorder depuis sa prison justifiait son autorité.

– Il est temps d'agir ! Nous devons défendre la forteresse des Condés contre les visées de l'odieux Mazarin. Et si nous voulons imposer à la reine la libération des princes, il faut soulever les provinces du sud de la Loire qui nous sont fidèles, affirma-t-il.

– Organisons une révolte générale du royaume !

En prononçant ces mots, les yeux d'Adélaïde de Brèze ressemblaient à des poignards et sa colère n'était pas feinte. C'est alors qu'à la surprise générale, Claire-Clémence surmonta sa timidité et parla d'une voix où perçait une détermination inattendue :

– On lèvera une Fronde de princesses !

Étonné, Pierre Lenet se tourna vers elle.

– Oui, madame, vous avez raison. Il nous faut donc rejoindre Montrond avant les troupes royales. Voici ce que je vous propose. Dès que possible, vous allez quitter Chantilly en catimini...

– Et mon fils ? l'interrompit la princesse de Condé.

- Votre fils vous accompagnera, bien sûr.
- Monsieur, m’avez-vous demandé ce que j’en pense ? lança alors une petite voix aigrelette.

Madame la princesse douairière semblait sortir de l’abattement qui l’envahissait depuis quelques semaines. Pierre Lenet dissimula son embarras et répliqua avec affabilité :

- Madame, je n’ignore pas votre mauvais état de santé. Il est donc préférable que vous restiez à Chantilly. Mais permettez-moi d’utiliser la faiblesse de votre état comme prétexte pour tromper l’envoyé d’Anne d’Autriche.

Sa stature rassurante, sa détermination avaient imposé le silence. Il expliqua plus en détail son plan :

- Dès ce soir, quand le sieur du Vouldy demandera à vous voir, dit-il à Claire-Clémence, nous dirons que vous êtes, comme votre belle-mère, malade et alitée. C’est l’une de vos suivantes qui prendra place dans votre lit et simulera une forte fièvre. Au fond de la chambre, vos servantes entoureront un enfant. Ce ne sera pas le vôtre, mais le fils du jardinier. Les deux garçons ont le même âge et le sieur du Vouldy ne connaît ni l’un, ni l’autre : il n’y verra que du feu. Pendant ce temps, vous quitterez le château.

Après une longue pause destinée à mesurer l’effet de sa proposition, il poursuivit, sans quitter des yeux la jeune princesse :

- Madame, pour quitter Chantilly en toute discrétion avec votre petit garçon vous passerez pour la dame de compagnie de madame de Montaussier, et votre fils sera déguisé

en fille. Seules sa gouvernante et Margot vous accompagneront. Votre équipage doit être réduit au strict minimum. Surtout, il ne faut pas attirer l'attention ! Vite ! Qu'on aille chercher le fils du jardinier ! Et qu'on lui mette les habits d'Henri-Jules.

Lorsqu'un peu plus tard la jeune princesse raconta à Margot le plan de leur folle équipée, ses joues s'empourprèrent et elle bégaya sous le coup de l'excitation :

– Te... te rends-tu compte, Margot ? Tous me méprisent ici et pourtant je vais les sauver !

Les joues en feu, les yeux brillants, Claire-Clémence se tordait les mains et essuyait avec nervosité la transpiration provoquée par toutes ces émotions. Son joli mouchoir brodé était bon à essorer ! Margot ne comprenait pas grand-chose à toutes ces embrouilles. En revanche, elle était soulagée : la princesse douairière ne partait pas avec elles. Bon débarras ! N'empêche ! Il fallait trouver le moyen de prévenir Lorenzo de ce que tramait par ailleurs Adélaïde de Brèze.

L'excitation retomba peu à peu et la jeune princesse réfléchit à l'organisation de cet incroyable périple.

– Comment choisir les toilettes que je dois emporter ? Combien de malles vont suivre ? Comme tout ceci est excitant !

Redevenue grave, elle prit les mains de sa jeune servante dans les siennes et lui confia :

– Tu sais, Margot, la reine ne m'a jamais aimée. Je suis la nièce du cardinal de Richelieu qu'elle haïssait. Ma seule

vue le lui rappelle et la révulse. Je ne suis pas mécontente de lui jouer ce mauvais tour!

Le plan de Pierre Lenet se déroula comme prévu, et cinq jours durant, le sieur du Vouldy se laissa berner par toute cette mascarade! Il présenta même ses sincères vœux de rétablissement à la fausse malade qui mouchait, éternuait et toussait sous de beaux draps de batiste, tandis que la vraie princesse cavalait vers Montrond-en-Berry!

Chapitre IV

En sillonnant le royaume



*Sur les routes de France, près d'Orléans,
vers le 10 juillet 1650*

– Prêts ?

Les chevaux hennissaient et piaffaient en heurtant leurs fers sur la caillasse du torrent, les roues des canons grinçaient. Soudain, un roulement de tambour domina le vacarme. Le silence fut immédiat, aussitôt rompu par ce cri de guerre :

– Montjoie ! À l'assaut !

– Wwwwoooooooooh !

Une clameur jaillit de mille gorges. De quoi impressionner les ennemis les mieux aguerris ! Dès que les cris avaient fusé, les cavaliers avaient serré court les brides de leurs montures.

C'est alors qu'une ornière profonde déséquilibra la lourde voiture dans laquelle le petit roi dormait profondément. Le cahot le projeta sans ménagement. Sa tête heurta le montant de l'habitacle du carrosse. Quelle embardée ! Louis émergea de son mauvais rêve et se frotta le front.

– Aïe !

Pour se redresser, le petit roi tira sur sa veste coincée sous l'énorme derrière de sa voisine, la Grande Mademoiselle.

Comme d'habitude, elle prenait toute la place. En se tournant vers lui, elle lança d'un ton guilleret :

– Eh bien, mon petit mari ! On a eu peur ?

Louis haussa les épaules. Comme sa cousine était agaçante avec cette plaisanterie stupide ! L'épouser ? Avec ses onze ans de plus que lui ! Qu'elle arrête d'y penser !

Il tourna la tête vers le rideau de cuir dont il souleva le bord. De l'air ! Il voulait de l'air. Les secousses et la chaleur ajoutées à l'horrible parfum capiteux de sa cousine lui soulevaient le cœur. Il ne se sentait pas bien du tout.

Il appuya sa tête contre le coussin de velours cramoisi et ferma les yeux. Quelques gouttes de sueur roulèrent le long de ses tempes et vinrent s'écraser sur son pourpoint de soie. En face de lui, sa mère et madame de Motteville n'avaient rien remarqué et poursuivaient leur interminable bavardage :

– On raconte que la route de Saumur n'est pas carrossable, pensez-vous que ce soit exact ?

– Parfaitement ! Nous devons traverser la Loire à Sully.

– Les chariots de vivres arriveront-ils à temps ?

La Grande Mademoiselle n'écoutait pas, elle s'était remise à boudier. Ce n'était pas nouveau. La mine renfrognée, elle s'étala un peu plus sur la banquette et reprit ses jérémiades :

– Je me demande pourquoi le cardinal a insisté pour que je vienne. Il s'est très bien passé de moi en Bourgogne... Pourquoi ne pas m'avoir permis de rester à Paris ? Je suis

très déçue de rater le bal chez la duchesse de Chavannes. Quand je pense à toutes ces fêtes que je vais manquer... Ce voyage... quel ennui ! Et quel inconfort !

Sur plusieurs kilomètres d'une campagne brûlée par le soleil, s'étiraient les carrosses et les landaus où les femmes de la cour avaient pris place. Puis suivaient les chariots et les charrettes bourrés de vivres et de meubles. Des fantassins battant le tambour précédaient l'interminable procession. À l'arrière, des centaines de cavaliers aux costumes chamarrés suivaient au petit trot.

Après un bref séjour à Paris, la caravane royale avait une fois de plus repris la route, cette fois vers le sud-ouest du royaume, où les Frondeurs, menés par l'incroyable princesse de Condé, gagnaient du terrain. Mais tout ce panache n'impressionnait pas la Grande Mademoiselle, qui bougonnait et usait les nerfs de son entourage. Tout à coup excédée, Anne d'Autriche se tourna vers sa nièce et lui répliqua vertement : – Il n'y a pas à discuter, c'est ainsi ! Monsieur le Cardinal l'a décidé. Vous savez bien qu'il faut pacifier la Guyenne et reprendre Bordeaux aux princes rebelles. En outre, je n'ai aucune envie de rester à Paris. Je ne m'y sens vraiment pas en sécurité. Et puis mon fils apprend ainsi à connaître son royaume.

Madame de Motteville, qui disait toujours et pensait toujours comme la reine, poursuivit :

– Et les populations peuvent lui manifester leur vénération. Chacun a remarqué la ferveur de ses sujets à son égard.

La reine approuva avec une lueur d'admiration dans le regard. Elle était tellement fière de son petit roi ! Sans plus s'occuper de la Grande Mademoiselle, elles reprirent leur conversation, que décidément rien n'arrêtait !

Louis n'écoutait plus le ronron de leurs voix. Il se sentait de plus en plus mal. Sa bouche devenait pâteuse et sa tête tournait.

Aurore, qui tenait Anjou endormi contre elle, finit par remarquer le malaise du jeune roi. Mais avant d'avoir eu le temps de prévenir la reine, elle vit l'enfant se redresser brutalement, secoué de spasmes. Après un hoquet caverneux, il vomit une mixture épaisse et noirâtre. Une puanteur âcre envahit la voiture. La reine, la Grande Mademoiselle et madame de Motteville poussèrent des cris horrifiés.

- Qu'on arrête la voiture !
- De l'air ! Il lui faut de l'air !
- Allongez-le sur une couverture...
- Doucement... Soutenez sa tête.
- Vite des sels !

Une sourde angoisse saisit Anne d'Autriche. Était-il possible que quelqu'un ait songé à empoisonner son fils ? Leurs ennemis étaient tellement nombreux autour d'eux...

Cependant, la brise qui montait de la rivière et du sous-bois suffit à soulager le petit roi.

- Ce n'est rien Maman ! souffla-t-il à sa mère. J'ai mangé beaucoup trop de cerises et le vin de Saumur m'a fait tourner la tête.

Ouf ! Rien de grave. L'enfant avait mal supporté la chaleur accablante. On changea ses vêtements souillés, on le vêtit plus légèrement et Aurore lui humecta le front et les tempes avec de l'eau de rose.

La reine décréta alors d'un ton sec en se tournant vers sa nièce :

– Cherchez une place dans un autre carrosse. Nous devons allonger mon fils et poursuivre notre route sans plus tarder, notre prochaine étape est encore loin et le jour commence à décliner.

Le petit roi ébaucha un sourire. Ouf ! Il était débarrassé de la Grande Mademoiselle. Elle bouda pour la forme, mais personne ne s'en soucia.

Aurore n'avait jamais voyagé en cette saison, ni en cette région de France. Elle se réjouissait de découvrir le Val de Loire. Malgré la terrible sécheresse qui, depuis plus d'un mois, grillait les moissons et vidait les puits, les gracieux vallonnements annonçaient le fleuve à traverser.

Chapitre v

Inquiétude au sujet de la santé de la reine



Paris, début décembre 1650

– Vous voulez donc me faire mourir ? Je n'en peux plus.

Depuis trois semaines, l'état de santé d'Anne d'Autriche inspirait de très vives inquiétudes.

L'interminable expédition militaire de Bordeaux⁴⁷ s'était achevée le 6 octobre. Dès que le traité de paix avait été signé, Mazarin avait pressé tout le monde : il y avait urgence à regagner Paris. Aussi, l'armée du roi était remontée à marche forcée vers la capitale. Pourquoi cette hâte ? Parce que les troupes rebelles menées par Turenne menaçaient désormais l'Île-de-France ! Hélas, sur le chemin du retour, la caravane royale avait dû s'arrêter deux semaines au château royal d'Amboise, où une chambre avait été aménagée de toute urgence pour la reine, fiévreuse et nauséuse. Dès qu'il y avait eu un léger mieux, la caravane était repartie. Cependant, l'état de la reine ne s'était pas vraiment arrangé depuis l'arrivée au Palais-Royal.

47. Mazarin dirigea une expédition militaire en Guyenne. Son succès permit de vaincre les rebelles retranchés à Bordeaux.

En cet après-midi de décembre, Anne d'Autriche avait voulu se lever. Installée dans un fauteuil, près de la fenêtre de sa chambre, elle grelottait sous sa couverture fourrée. Le froid mordant n'arrangeait rien. Le médecin Vallot, appelé encore une fois à son chevet, leva un sourcil dubitatif.

Sa malade se permettait des critiques qu'il jugeait inappropriées.

– Vous m'avez déjà infligé quatre saignées pendant le voyage du retour... lui fit remarquer la reine en le voyant ajuster sa lancette.

– Il n'y en eut que trois.

– Non quatre ! La dernière était à Amboise, je ne suis pas prête de l'oublier ! Elle m'avait laissée livide. Si seulement je voyais la fin de mes misères !

Les joues de la reine avaient perdu de leur éclat et sa maladie creusait de longs sillons gris de chaque côté de son nez. Ses belles mains, dont elle était si fière, reposaient amaigries et diaphanes sur sa robe de velours rouge. Elle soupira, sachant que le médecin n'en ferait qu'à sa tête. Résignée, elle contempla le jardin aux ormes dénudés. Une tristesse immense voila son regard.

Anne d'Autriche serra les dents pendant que le médecin officiait. Puis elle ferma les yeux, sa tête appuyée sur un coussin qu'Aurore avait pris soin de glisser derrière sa nuque. Dès que Vallot fut parti, la reine appela sa suivante préférée.

– Ma chère Aurore, reprends la lecture du *Grand Cyrus*. J'ai hâte de connaître la suite du roman de mademoiselle de

Scudéry. Comment la belle Mandane parviendra-t-elle à se sortir de la ville de Sinope en flammes ? Puissent ses aventures me distraire de mes soucis.

Inquiète de l'épuisement de la reine, la jeune suivante adoucissait son quotidien comme elle le pouvait. Ce n'était pas si simple. Elle-même était dévorée d'inquiétude ! Lui trotta dans la tête le récit des coups d'éclat d'un jeune gentilhomme rebelle. On ne parlait que de lui. Ce mystérieux jeune homme avait multiplié les fanfaronnades à la tête des rebelles bordelais. N'avait-on pas évoqué une tête brûlée ? Se pourrait-il que ce soit François, son frère chéri, dont elle était sans nouvelles depuis si longtemps ? Elle ne le connaissait que trop. Bravache, casse-cou, méprisant le danger, il était bien capable de s'enrôler parmi les Frondeurs par goût de la bagarre... Aurore se sentait bien seule, elle ne pouvait se confier à personne. Elle devait rester forte et ce fut d'un ton apparemment léger qu'elle répondit à la reine :

– Bien sûr Majesté, je me dépêche d'aller chercher votre livre.

L'interminable chapitre était presque achevé, lorsqu'Aurore aperçut la silhouette du cardinal s'encadrer dans la porte. Depuis le retour à Paris, Mazarin se faisait un sang d'encre. Il était d'humeur maussade, mais dès que la reine se tourna vers lui, il prit un air enjoué. Anne d'Autriche, elle, recommença à se plaindre :

– Quelles mauvaises nouvelles m'apportez-vous encore ? Je suis si lasse... La campagne de pacification que nous avons menée en Guyenne m'a rendue bien amère.

- Alors que les Frondeurs ont déposé les armes ?
- Certes... Certes... Mais tellement à contrecœur. Les Bordelais n'ont signé la paix que parce qu'ils craignaient que leurs vendanges ne soient gâtées... Seul le repentir⁴⁸ de la jeune princesse de Condé me reconforte. Au moins, nous n'avons plus à redouter sa folie guerrière. Car enfin qui l'aurait cru capable de se rebeller ainsi, en prenant la tête d'une armée ?

Comme elle retrouvait un sourire, le cardinal la laissa poursuivre.

- Mais finalement, n'avez-vous pas trouvé ridicule cet acharnement à défendre un mari qui la méprise ? Pfff ! Elle me fait plutôt pitié... En revanche, sa belle-sœur, Anne-Geneviève de Longueville, m'inquiète beaucoup plus.

Mazarin mit fin à ces jérémiades un peu rudement.

- Oui, la sœur de Condé ne baisse pas les bras. Depuis la forteresse de Stenay, elle inspire la révolte, tandis que Turenne nous harcèle et nous provoque depuis Rethel⁴⁹ dont il s'est emparé. Tout cela pour nous contraindre à libérer les princes...
- Nous ne pourrions les garder longtemps prisonniers. Nombreuses sont les voix qui dénoncent cette décision !
- Oui, madame ! J'entends bien. C'est pourquoi, aujourd'hui, l'essentiel c'est de gagner du temps. Dans moins d'un an maintenant, votre fils sera majeur.

48. Fin mai 1650, la princesse de Condé et ses partisans ont rejoint Bordeaux, espérant soulever la Guyenne contre le roi. Mais deux mois plus tard, la visite du souverain retourne la situation et le 5 octobre, les Bordelais acceptent de signer un traité de paix.

49. La forteresse de Rethel, au nord-est de Reims et près de la frontière, constituait un point stratégique important.

À cette évocation, Anne d'Autriche reprit quelque couleur. Son fils! Son espoir! Aussitôt, avec une ferveur retrouvée, elle poursuivit :

– Dans un an, mon fils sera majeur! La Régence n'aura plus de raison d'être, ni le Conseil qui cherche à m'abattre. Finies les tutelles⁵⁰ de Condé et de mon beau-frère Gaston. S'opposer au roi? Ce sera autre chose que s'opposer à la régente ou à son ministre. Ce sera un crime de lèse-majesté.

– C'est exactement cela, madame, et je ne cesse de vous le répéter: il faut gagner du temps.

Anne d'Autriche ne demandait qu'à croire son ministre. En revanche, sa moue dubitative trahissait son manque de conviction. Le cardinal lui récitait le même refrain depuis si longtemps. Et s'il se trompait? Et si, malgré leurs intérêts divergents et en dépit de leurs haines, leurs ennemis s'unissaient? L'extrême fatigue de la souveraine, son isolement, la situation périlleuse aux frontières l'incitaient à noircir la situation et à se réfugier dans les prières. Elle n'était pourtant pas au bout de ses peines et les mois à venir allaient lui réserver des épreuves redoutables! Déjà, Mazarin devait reprendre la tête de l'armée royale pour rejoindre la Champagne, où Turenne et les Frondeurs le narguaient depuis la forteresse de Rethel.

50. La Régence était placée sous la surveillance de Condé et de Gaston d'Orléans.

Chapitre VI

Un rendez-vous très discret



Près de Paris, le 20 décembre 1650

– Holà ! Tout doux la belle...

Le cavalier qui ralentissait l'allure était vêtu d'une cape de ratine noire que le froid mordant transperçait. Et voilà que quelques flocons légers s'étaient mis à voler autour de lui. Pour se protéger le visage, il enfonça un peu plus son feutre, noir lui aussi. Le chemin des Veuves⁵¹ qu'il venait d'atteindre était la route qui, en sortant de Paris à l'ouest, menait au village de Passy. L'endroit était désert. Pourtant, l'homme prit soin de vérifier que personne ne l'avait suivi. Rassuré, il franchit les quelques toises⁵² qui le séparaient de l'enseigne de la *Barrique rouge*.

Cette silhouette ? Aucun doute, c'était Lorenzo. Que fabriquait-il donc ici ?

Après avoir accroché sa jument dans la baraque qui faisait office d'écurie, il se dirigea vers la porte de la gargote miséreuse et frappa cinq coups secs : trois d'abord, puis un

51. Actuelle avenue Montaigne à Paris.

52. Une toise est une unité de mesure qui équivaut à près de deux mètres.

court silence, avant les deux autres. Aussitôt, la porte s'entrouvrit en grinçant. Une vieille femme, outrageusement maquillée, lui décocha un sourire édenté.

– Entrez mon bon monsieur, vous êtes attendu...

– Bonjour, la mère Suzon!

Lorenzo tapa ses pieds sur le sol et secoua sa cape pour faire tomber la neige. Il entra, non sans avoir jeté un dernier regard derrière lui. Ouf! Toujours personne en vue. Ce n'était d'ailleurs pas vraiment étonnant à cette heure et à cette époque. On n'était qu'à une lieue de la porte Saint-Honoré, mais c'était déjà la campagne ici. Hormis quelques masures disséminées le long de la route, l'endroit respirait l'abandon et était donc propice pour fixer un rendez-vous discret.

Depuis que le cardinal était parti en Champagne, Lorenzo multipliait les missions secrètes pour déjouer de possibles filatures et se chargeait des missives confidentielles qui circulaient entre la reine et son ministre. C'est au cabaret de la mère Suzon qu'il organisait ses entrevues clandestines.

La vieille femme lui fit traverser la salle commune qui n'était éclairée que par le feu dans la cheminée. La pièce était déserte. La mère Suzon le précéda et lui ouvrit la porte d'un réduit de douze pieds pas plus, sans fenêtre. Une table en bois, deux chaises pailées en composaient le mobilier rudimentaire. Sur la table, une chope, deux timbales et une chandelle de suif qui vacilla lorsqu'il entra.

– Votre visiteur arrive, crut-elle bon d'ajouter.

Lorenzo s'assit et, quelques minutes plus tard, il entendit cinq coups, rythmés de la même manière que ceux qu'il avait frappés tout à l'heure. Lorsqu'il découvrit le visage de son visiteur, son regard s'éclaira : Basile Fouquet⁵³ ! Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

– Tu as donc réussi à traverser la zone des combats !
 – Non sans mal ! J'ai dû me déguiser à plusieurs reprises, me cacher dans des cargaisons malodorantes et jouer de mon poignard maintes fois. Sans oublier la peur de ma vie ! Dans la forêt de Compiègne ! Une horde de loups a failli me dévorer...

L'abbé Basile Fouquet, qui n'avait d'abbé que le nom, était un personnage surprenant. Sa silhouette juvénile faisait oublier ses trente ans sonnés : on le prenait facilement pour un adolescent ! Sous son regard malicieux et son visage aux traits fins se cachait une intrépidité époustouflante. Mazarin, qui appréciait aussi son intelligence aiguë, en avait fait l'un de ses espions favoris. Lorenzo fut content de le revoir.

– Buvons à nos retrouvailles !
 – Et surtout à la victoire du cardinal sur Turenne ! ajouta l'abbé. Enfin, la forteresse de Rethel, prise par Turenne à la fin du mois d'août, a déposé les armes ! Mazarin a bien manœuvré. Les troupes rebelles et espagnoles ont été défaites !

53. Frère de Nicolas Fouquet, procureur général du Parlement, Basile est un personnage peu recommandable, mais rusé et intrépide. Choisi par Mazarin, il devient le chef de sa police secrète.

Une hé-ca-tombe... Leurs pertes se comptent par milliers. Turenne écrasé, le cardinal remporte là une victoire considérable et je peux t'assurer que l'aplomb de la duchesse de Longueville s'est effondré. Ah! Ah! L'impétueuse Anne-Geneviève commence à perdre de sa superbe...

– Certes! Certes! Mais restons vigilants. Les ennemis de Mazarin complotent à Paris. Le coadjuteur Paul de Gondi, à qui il a refusé le chapeau de cardinal, est furieux! Il dresse tout le monde contre la reine. Qu'il fasse alliance avec Gaston d'Orléans et la situation deviendra intenable. L'oncle du petit roi n'attend qu'un infime prétexte pour changer de camp! Et au Parlement, cela gronde aussi. Beaucoup de parlementaires réclament désormais la libération des princes et l'exil de mon parrain. «Sus au Mazarin!» Ils n'ont plus que cela à la bouche.

Lorenzo avala une gorgée de vin de Suresnes. Un peu aigrelet, il n'en était pas moins agréable en bouche, et le jeune Italien remplit à nouveau leurs timbales. Avant de le goûter, l'abbé tira de sa veste un étui de cuir cylindrique et le posa sur la table.

– Même si elle est chiffrée⁵⁴ comme d'habitude, prends garde à toi. Mazarin y confie ses projets, il ne faudrait surtout pas qu'elle soit interceptée. Moi, je repars sur les traces de la duchesse de Brèze. Elle redouble d'activité.

54. Les missives secrètes étaient chiffrées, c'est-à-dire incompréhensibles pour quiconque n'en connaissait pas les clefs.

Cette diablesse est immensément riche ! Ses bijoux rémunèrent fort bien les mercenaires⁵⁵ de Turenne ! Et ils lui sont également très utiles pour payer le ralliement de nouveaux partisans...

Lorenzo et l'abbé Fouquet avaient grand plaisir à se retrouver et poursuivirent leur conversation en plaisantant sur les péripéties de leurs missions. En revanche, le jeune Italien n'osa pas lui parler de ses sentiments pour Aurore. Il savait Basile Fouquet séducteur et tellement amateur de femmes ! Celui-ci n'aurait pas manqué de se moquer de lui et peut-être même aurait-il trouvé les inquiétudes de son jeune ami complètement ridicules. Il écouta donc l'abbé raconter ses multiples bonnes fortunes !

Ils se quittèrent avec émotion. Quel avenir leur était réservé ? Après une dernière accolade, Lorenzo sortit discrètement de la *Barrique rouge*, jeta un coup d'œil rapide à droite et à gauche avant de récupérer sa jument.

Au moment de la monter, il s'arrêta interloqué. Des traces de pas dans la neige fraîche indiquaient que quelqu'un, un homme assurément, était entré depuis peu dans la gargote. Basile et lui n'avaient rien entendu, rien vu. Quelqu'un les avait donc espionnés ? La mère Suzon savait-elle quelque chose ? Les avait-elle trahis ? Il n'avait plus de temps à perdre, ni de risque inutile à prendre. Le jeune Italien enfonça son feutre jusqu'aux yeux, s'assura que l'étui cylin-

55. Soldats qui offraient leurs services à qui les rémunérait généreusement.

drique était toujours dans sa besace et, le cœur battant, fila à bride abattue vers Paris. Quelques minutes plus tard, un individu de haute taille sortait de la gargote. Ce n'était pas l'abbé Fouquet.

Chapitre VII

La fuite honteuse



Paris, le 8 février 1651

– Vite! Vite! Nous sommes en retard!

Le petit groupe des suivantes de la reine se dirigeait vers la chapelle. Anne d'Autriche les avait conviées aux Vêpres. Aurore ruminait son aversion pour les hivers parisiens. Aujourd'hui, il faisait un froid de loup et la moitié du pont de la Tournelle avait été emporté par l'inondation de la Seine.

Un frôlement la fit sursauter. Un marmiton d'une douzaine d'années, surgi d'on ne sait où, lui glissa un petit papier dans la main. Aurore le déplia et le parcourut avant de le fourrer dans son corsage. Ces trois secondes de lecture avaient suffi à la plonger dans un abîme d'angoisse.

Lorenzo, invisible depuis la fuite incroyable du cardinal deux jours auparavant, lui fixait rendez-vous pour le lendemain matin à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le 9 février, aux premières heures du jour, Aurore se faufila rue Saint-Honoré. Pourquoi cette agitation partout? À chaque étal et à tous les carrefours, une foule hétéroclite s'attroupait autour de bourgeois en armes.

- Chassons-le ! Point de Mazarin !
- Quand arrêteront-ils ? songea Aurore. Voilà deux ans qu'ils scandent le même refrain.
- Aux armes ! hurlaient quelques individus éméchés.
- C'est une manie chez eux ! se dit-elle préoccupée. Les gesticulations brouillonnes de ces incorrigibles Parisiens ne cesseront donc jamais ? Toujours prêts à se révolter !

Tout cela pour des rumeurs que Gaston d'Orléans répandait avec gourmandise. L'oncle du petit roi n'avait pas son pareil pour mettre de l'huile sur le feu. Un jour, il se disait l'ami du cardinal, le lendemain, il le dénigrait sans vergogne, racontant pis que pendre à son sujet.

La jeune fille pressa le pas et pénétra dans l'église par le porche nord, moins fréquenté. L'édifice n'était pas très éclairé et le jour qui se levait à peine dispensait une lueur blafarde. Aurore se dirigea sans hésitation vers la minuscule chapelle de Saint-Bonaventure, juste à gauche du transept. Personne. Pour se donner une contenance et calmer ses nerfs à vif, elle s'agenouilla sur un prie-Dieu. L'attente fut brève. Une silhouette surgit silencieusement du confessionnal le plus proche. L'instant d'après, Lorenzo lui prenait la main pour l'entraîner derrière un pilier. Les yeux de la jeune fille s'attardèrent sur la silhouette élancée et sur le visage mince que deux yeux noirs éclairaient. Qu'il était beau !

L'angoisse des derniers jours avait effacé les ressentiments d'Aurore.

– Où étais-tu passé ? Je me ronge d'inquiétude depuis le départ de ton parrain ! Vous êtes partis tous les deux sans crier gare ! Au palais, on colporte tout et son contraire.

Au moment où il s'y attendait le moins, Lorenzo fut submergé par la tendresse et eut l'envie folle de serrer Aurore dans ses bras. Il se retint. Allons ! Ce n'était pas le moment, encore moins l'endroit. Il se contenta de l'envelopper d'un regard ardent. Si fragile et si courageuse, si frêle et si forte, Aurore n'avait-elle pas échappé au pire ? Et s'il la perdait ? À cet instant, il mesura combien son attachement pour elle était fort. Brusquement, il saisit les deux mains de la jeune fille dans les siennes et, avant même de proférer une parole, il les embrassa avec fougue.

– Il m'a été impossible de te rejoindre plus tôt. Je ne reviens à Paris qu'en coup de vent et en me cachant. Je ne peux entrer au Palais-Royal, c'est pourquoi je viens te confier le message du cardinal pour la reine. C'est toi qui lui donneras les détails de notre fuite. Quand nous avons quitté le Palais-Royal, nous sommes partis à pied par la rue de Richelieu pour retrouver la troupe des cavaliers fidèles. Contre toute attente, Mazarin prenait un air bravache avec sa casaque rouge et son chapeau à plumes ! En réalité, dans son for intérieur, je suis sûr qu'il n'en menait pas large !

« Que la voix de Lorenzo était chaude et mélodieuse », se disait Aurore, et à brûle-pourpoint, elle lui demanda :

– Mais alors, la cérémonie où tu devais chanter a-t-elle eu lieu ?

– À Saint-Nicolas-des-champs?

– Oui! La veille de votre fuite.

– Ah! C'était un mariage magnifique.

Nicolas Fouquet⁵⁶, qui ne supportait plus son veuvage, avait, malgré ses trente-six ans, décidé de se remarier.

– Toute la cour ne parle que de cette fête. Mais, dis-moi, est-ce vrai ce que l'on raconte?

– Quoi encore?

– Qu'il est fort amoureux de sa femme?

– C'est exact! Elle est en plus une ravissante jeune fille de quinze ans.

– Alors, tu as bien chanté?

– Oh je crois! Et ce fut un véritable moment de grâce, car Monsieur Fouquet aime passionnément la musique. C'est un homme de goût et un amateur de belles choses... Hélas! Tout a été si vite. Nous avons été rattrapés par des préoccupations plus graves⁵⁷.

Il y eut comme un flottement. Cette belle cérémonie n'était-elle pas annonciatrice d'une autre à laquelle les deux jeunes gens pensèrent sans toutefois oser se l'avouer? Allons! N'était-il pas inconscient de rêver à l'avenir quand tout, autour d'eux, était tellement incertain?

Lorenzo se ressaisit. Prenant Aurore par les épaules, il poursuivit d'un ton grave :

56. Procureur général du Parlement.

57. Le lendemain de son mariage, Nicolas Fouquet fut sommé par le Parlement d'aller porter à la reine l'exclusion de Mazarin que l'assemblée venait de voter.

– La reine sera contrainte de libérer les princes. Les partisans de Condé forment désormais avec les parlementaires de la vieille Fronde⁵⁸ une alliance contre Mazarin. La position de mon parrain auprès de la reine est devenue intenable, il a préféré partir. Provisoirement, je l’espère.

– Alors toi aussi, tu vas devoir partir ? Tu vas le suivre dans son exil ? Pour combien de temps ? Mon Dieu ! Comme tout devient alarmant ! Pauvre petit roi et sa malheureuse mère... Ils seront bien seuls sans les conseils habiles du cardinal.

– Mazarin espère que la reine et ses fils pourront sortir de Paris et le rejoindre au château de Saint-Germain. Va vite remettre à Anne d’Autriche sa missive. Et surtout, sois prudente ! Dieu te garde, ajouta-t-il le cœur serré.

Ils échangèrent un dernier long regard. L’émotion les rendit muets. Puis, la mort dans l’âme, Aurore s’en alla. Lorenzo se sentait ensorcelé par le charme de la jeune fille. Il se jura qu’il ne la laisserait plus jamais s’éloigner de lui. Soudain, il eut peur. De ce qui l’attendait, de ce qu’elle risquait.

Aurore partie, Lorenzo, embusqué dans le confessionnal, patienta quelques minutes. Au moment où il allait sortir de sa cachette, il aperçut un homme qui semblait chercher quelque chose près de l’entrée ouest, à l’autre bout de la

58. La Fronde parlementaire est appelée vieille Fronde au moment de la Fronde des princes.

nef. L'individu se rapprocha. Le jeune Italien se renfonça dans sa cachette et attendit. Une étroite fente dans le rideau lui permettait d'apercevoir tout le bas-côté. Au moment où la longue silhouette atteignit le niveau du transept, Lorenzo fut saisi de stupeur. Il venait de reconnaître l'homme à la balafre.

Chapitre VIII

Une humiliation inoubliable



*Palais-Royal, Paris,
dans la nuit du 9 au 10 février 1651*

– Ding! Ding! Ding!

Minuit venait de tinter à la pendule de la chambre de la reine. Anne d'Autriche, en tenue de nuit, écoutait Aurore lui faire la lecture. Tranquille la reine ? Pas tout à fait... Malgré son apparente désinvolture, sa nervosité était palpable pour ceux qui la connaissaient bien. Un signe ? Ce grattement méticuleux de son pouce gauche sur le drap de batiste brodé.

Quelques princesses et duchesses faisaient cercle autour d'elle. Les commentaires sur le roman de mademoiselle de Scudéry allaient bon train. En revanche, certaines des suivantes commençaient à bailler avec ostentation. Elles ne s'habituèrent pas forcément aux horaires espagnols de la souveraine ! Tout à coup, de façon inattendue, la reine se redressa et lança à la cantonade :

– Mesdames, je voudrais rester seule, vous pouvez vous retirer. Toi, Aurore, j'aimerais que tu me tiennes encore compagnie...

Les princesses et duchesses s'éclipsèrent en multipliant les révérences et les sourires, suivies de près par les sui-

vantes. À peine la porte refermée, Anne d'Autriche poussa un long soupir. Aurore leva la tête et surprit son regard désemparé.

– *Je voudrais qu'il fût toujours nuit... car quoi que je ne pusse dormir, le silence et la solitude me plaisent, parce que, dans le jour, je ne vois que des gens qui me trahissent.*

– Oh, madame ! N'oubliez pas que nous sommes nombreux à vous aimer et à vous respecter.

– Certes ! Cependant, je redoute qu'on ne m'enlève mon fils et que l'on m'enferme dans un couvent !

Tout à coup, elle retrouva sa fierté.

– Moi, l'arrière-petite-fille de Charles Quint ? Imaginent-ils que je vais me laisser faire ? Tu sais que Gaston d'Orléans clame partout que je veux m'enfuir avec le roi.

Puis, de nouveau résignée, elle poursuivit :

– Certes, j'en avais formé le dessein. Hélas, aujourd'hui, je vois bien que c'est impossible, mais il continue à soulever la population contre moi.

– Eh oui ! Écoutez...

Les fenêtres étaient fermées et les rideaux tirés, mais on entendait des coups de feu, des cris, des quolibets.

« Pliez bagages, seigneur Jules !

On n'aime plus le ridicule. »

La noirceur des ténèbres amplifiait la rumeur, sinistre à présent. La jeune suivante confirma :

– J'ai ouï-dire que les bourgeois sont armés et que les portes de la ville sont verrouillées. Les laquais de mon amie

Angélique de Châteauevieux m'ont rapporté que les carrosses sont fouillés pour vérifier que vous n'y êtes pas !

– Que faire pour que cesse cette escalade ?

Aurore ne savait plus que dire. Ce bref silence permit à la reine de se ressaisir. D'un coup, elle retrouva son audace et sa capacité à décider.

– Ils veulent garder le roi ? Qu'on le leur montre... Appelons le maréchal de Villeroi⁵⁹. Qu'il conduise le capitaine des Suisses de mon beau-frère Gaston d'Orléans constater lui-même la présence de Sa Majesté.

Aurore accompagna les deux hommes jusqu'à la chambre de l'enfant. Villeroi tira le rideau du lit et approcha une bougie du visage de Louis. Le petit roi dormait ou feignait de dormir. Le capitaine des Suisses s'avança à son tour.

– Je suis content de voir mon roi ! proféra-t-il avec insolence. Je vais de ce pas rapporter à mon maître, le duc d'Orléans, que j'ai constaté le sommeil du petit roi et que la reine n'a pas l'intention de s'enfuir.

Quelle effronterie !

La jeune suivante regagnait les appartements de la reine quand lui parvinrent, venues du vestibule de la cour d'honneur, des vociférations et des protestations.

– On veut voir le roi ! Qu'on nous le montre !

59. Le maréchal Nicolas de Villeroi est, depuis 1646, gouverneur de Louis XIV : il est chargé d'une partie de son éducation et de sa formation.

Anne d'Autriche avait entendu ce remue-ménage et accourrait, simplement vêtue d'une robe de chambre. Avec un calme tout à fait exemplaire, elle décréta :

– Ouvrez les portes. Qu'on les mène à la chambre du roi !

Aussitôt, elle emboîta le pas au maréchal de Villeroy. La foule qui les suivit s'était tue, intimidée. Ils arrivèrent près du lit de l'enfant et tous le regardèrent dormir en silence. Certains s'agenouillaient, d'autres le bénissaient. Après un temps qui sembla interminable à Aurore, ils regagnèrent la cour du Palais-Royal, avant de clamer partout en ville que Louis XIV était toujours là.

Tout ce temps, la reine était restée impassible. Son visage creusé par la fatigue était plus pâle que d'habitude. Seule la dureté de son regard trahissait une colère muette et féroce. Elle murmura entre ses dents, ce qu'Aurore ne fut pas prête d'oublier :

– Il me le paiera. Très cher.

La jeune fille, qui n'appréciait guère les volte-face du duc d'Orléans, comprit à cet instant que la reine allait lui en garder longtemps rancune. Ce fut vers trois heures du matin qu'Aurore, épuisée, regagna sa mansarde. Angélique de Châteaueuvieux, qui la rattrapa en haut des marches, lui confia :

– Tu as vu comme le petit roi a fait croire qu'il dormait. Quelle maîtrise...

Aurore temporisa l'optimisme de son amie.

– Oui ! En revanche, quelle humiliation ! Heureusement, je ne doute pas qu'il saura tirer une leçon de cette nuit



d'angoisse. Pauvre enfant ! Se méfier de tous, ne pas montrer ses sentiments, c'est un enseignement bien sévère pour un petit garçon de douze ans.

– D'autant que désormais, Anne d'Autriche et son fils sont prisonniers chez eux. N'as-tu pas remarqué que toutes les issues du Palais-Royal sont gardées ?

4^E ÉPISE



Tout peut arriver

Chapitre I

Une libération rocambolesque et un exil pathétique



Le Havre, 13 février 1651

– Forçons l’allure, dans moins d’une heure, nous y serons !

La fatigue n’avait aucune prise sur Mazarin, toujours énergique, malgré ses cinquante ans et les dizaines de lieues avalées depuis la veille. Lorenzo admirait la vitalité de son parrain et sa pugnacité. Après avoir fui Paris le 6 février, le cardinal avait décidé de filer sur Le Havre, quand il avait compris que la reine ne pourrait le rejoindre au château de Saint-Germain.

Pourquoi Le Havre ? Tout simplement parce que c’était là qu’avaient été transférés les princes. N’avait-on pas redouté à plusieurs reprises une évasion ? L’escorte du ministre était réduite et il avait enrôlé Lorenzo. En fin politique, il ne voulait pas perdre la main. Décider le premier, garder l’initiative, il savait faire ! En douceur si possible.

– J’ai un ordre écrit de la reine pour libérer les princes. Si c’est moi qui le leur donne, ils m’en sauront gré, répétait-il, comme pour se convaincre.

Lorenzo n’en croyait pas un mot. Qu’importe ! Il fallait suivre et la traversée de la Normandie se fit à bride abattue.

Pas question que la délégation officielle envoyée par le Parlement avec le même ordre ne les devance ! Ils prirent à peine le temps de changer de monture près de Pont-de-l'Arche, juste après avoir traversé la Seine.

La forteresse du Havre fut en vue aux alentours de midi. Elle les rendit bavards.

– Ses tours sont encore plus massives que je ne l'imaginai...

– Avec un fossé pareil, c'est sûr que les prisonniers n'ont aucune chance de s'échapper, renchérit Lorenzo.

– Sans compter que le duc de Bar chargé de leur garde y exerce une surveillance soupçonneuse et tâtilonne...

– Peut-être, mais cette surveillance n'a pas empêché les princes de communiquer avec leurs amis de Paris !

– Non ? s'écria Mazarin.

– Savez-vous que, pour faire passer des messages, ils ont inventé des écus creux qui se ferment avec des vis. Ils les mélangeaient à ceux qui étaient destinés au jeu des prisonniers. C'est le duc de Bar lui-même qui recevait ces présents faits aux prisonniers et leur donnait. Ce benêt n'y a vu que du feu !

– Ah ! Ah ! Ah !

Le rire de Mazarin s'éteignit comme ils approchaient de la lourde porte de bois. Le visage revêche d'un garde apparut dans le judas. Méfiance ! Le cardinal sortit son sauf-conduit⁶⁰. Derrière la porte, ce furent des allées et venues,

60. Autorisation de voyager.

des palabres et enfin, le vantail pivota en grinçant pour les laisser entrer. Pas tous ! L'escorte de Mazarin fut sommée de rester dehors. Une petite troupe de gardes armés encombra la cour d'honneur en terre battue. De grosses flaques boueuses réduisaient l'espace des manœuvres et renforçaient l'impression d'étouffement.

Mazarin arrêta son cheval et en descendit pour saluer le gouverneur de la place qui s'était approché. D'une voix ferme, le cardinal délivra son message :

– Je viens libérer les princes, voici l'ordre d'élargissement.

Le duc de Bar lut le pli de la reine et se contenta de lâcher :

– Vous pourrez dîner avec Monsieur le Prince de Condé. Seul à seul.

Le duc de Bar avait pris son air le plus farouche et personne n'eut envie de discuter son ordre.

Ce que se dirent Mazarin et Condé pendant le dîner ? Lorenzo n'en entendit un traître mot. Cependant, quand ils sortirent de la salle où leur table avait été dressée, on aurait juré les meilleurs amis du monde ! Le jeune Italien était stupéfait devant ce retournement invraisemblable. Il se tourna vers l'un des gardes qui les avait accompagnés et lui glissa :

– Quel comédien ce cardinal ! Il vient de perdre une manche et voilà qu'il cherche à prouver qu'il maîtrise la situation et que tout va bien.

– Mais, qu'allons-nous faire maintenant ?

– Regarde plutôt...

Condé, superbe et arrogant, le menton relevé comme pour lancer un assaut, s'approcha d'un carrosse que le duc de Bar venait de réclamer. Son jeune frère, le prince de Conti, toujours aussi malingre et hésitant, le suivait. Le duc de Longueville fermait la marche. Lorenzo eut du mal à reconnaître le mari de l'impétueuse Anne-Genève : il avait maigri et semblait abattu. Cette année d'emprisonnement l'avait éprouvé. Ils montèrent tous les trois dans la voiture, tandis que Mazarin multipliait à leur égard d'ultimes salutations.

– Fouette cocher ! On nous attend à Paris ! lança Condé de sa voix puissante. Puis, se tournant vers le cardinal toujours plié en deux avec ses courbettes, il partit d'un énorme éclat de rire vengeur et moqueur, qui résonna comme une gifflé dans les oreilles de Lorenzo.

Toute honte bue, le cardinal se redressa et, comme s'il ne s'était rien passé de fâcheux, décréta à son escorte :

– Allons-y ! Nous aussi sommes attendus...

Personne, bien sûr, n'attendait Mazarin nulle part. Ce qu'il était contraint de faire désormais ? Se mettre très vite à l'abri. Très, très vite ! La reine prisonnière à Paris avec le petit roi, la vieille Fronde et la Fronde des princes unis pour jurer sa perte un peu partout dans le royaume... Le cardinal n'avait plus beaucoup de choix : une véritable chasse à l'homme allait se mettre en place.

Accompagné d'un groupe qui se renforça de partisans, jusqu'à atteindre une centaine de cavaliers, il partit vers le nord, direction la Picardie.

Le soir, dans une auberge mal tenue, son amertume l'emporta et il confia à Lorenzo :

– Personne dans le royaume de France ne souhaite plus ma présence. Je ne garde que la confiance de la reine, mais jusqu'à quand ?

– Nous ferons tout pour que vous puissiez garder contact avec elle. Comptez sur Basile Fouquet et sur moi pour déjouer les pièges et permettre aux courriers d'arriver le plus vite possible.

– Merci, mon cher filleul. Je sais que je peux m'appuyer sur vous deux. Mais tu n'ignores pas que ce sera très dur. Vous devrez parcourir des distances encore plus longues et des routes encore plus périlleuses. Entre Brühl en Allemagne où j'espère trouver refuge et Paris, il faudra compter un minimum de quatre jours... Et puis tu devras rencontrer un dénommé Colbert. Je l'ai chargé de veiller sur mes intérêts financiers. C'est un obscur commis, mais j'ai entièrement confiance en lui.

Chapitre II

Impuissance de la reine et de son fils



Palais-Royal, Paris, 20 février 1651

Le jeu de cartes voltigea, un coup de pied partit et atteignit le tibia du roi. Aussitôt, Louis gifla son petit frère qui pleurnicha, comme d'habitude.

- Aïe ! Maman ! Louis m'a fait mal.
- C'est Philippe qui a commencé !
- Quand cesserez-vous de vous chamailler ? Louis ! Approchez... J'ai quelque chose à vous dire...

Depuis le départ en exil de Mazarin, deux semaines auparavant, l'atmosphère au Palais-Royal s'était encore assombrie. La reine, assise près d'une fenêtre de son antichambre, relisait une missive du cardinal. Lorenzo, Basile et quelques autres espions réussissaient des prodiges pour faire transiter secrètement le courrier chiffré. C'était pour Anne d'Autriche un immense réconfort. En dépit de son isolement, elle devait absolument faire bonne figure. À tout prix.

- Le petit roi obéit à sa mère et s'approcha d'elle.
- Maman, je vous demande pardon de m'être emporté contre mon frère. Il est vraiment insupportable et il triche au jeu.

– Allons! Allons! Soyez gentil avec lui, il est plus jeune et plus fragile que vous. C’est dur d’être roi et prisonnier, je le sais. Cependant, il faut être courageux pour mériter votre royaume.

L’enfant se blottit contre elle, lui caressa la main et lui souffla dans l’oreille :

– Il faudra un jour que mon oncle Gaston d’Orléans se décide à choisir. Il est le frère de mon papa, non? Je ne comprends pas pourquoi il choisit le parti des princes et non le vôtre.

Les événements des derniers mois avaient fait mûrir le petit roi. La reine soupira et son regard se perdit dehors. Les arbres prenaient des allures de figures décharnées, à l’image du royaume dont la situation empirait de jour en jour depuis deux ans. Soudain, elle pensa au cardinal. Il répétait dans ses courriers qu’il fallait tenir jusqu’à la majorité du roi.

Comme toujours, dans ces instants de désarroi les plus intenses, une force venue du plus profond d’elle-même la submergea et elle se ressaisit. Se cramponner, elle devait se cramponner. Pour le roi, son fils de douze ans.

– Majesté? Puis-je poursuivre ma tapisserie près de vous?

Aurore d’Erquy venait d’entrer. Cette petite phrase anodine était un code entre elles. La jeune fille l’utilisait, lorsqu’elle voulait confier à la reine les rumeurs qui circulaient dans le palais et en ville.

– Viens t’asseoir sur ce petit tabouret!

Puis se tournant vers son fils, la reine ajouta :

– Louis ! Restez près de nous...

Elle attendit que la jeune suivante fût assise pour s'enquérir, anxieuse :

– Alors ?

Aurore réfléchit quelques secondes avant de se lancer. Par où commencer ? Il y avait tant de nouvelles menaçantes et contradictoires.

– En ville, on ne parle que du retour des prisonniers ! On raconte que, dès qu'ils ont été annoncés près de Pontoise, des gens sont partis à leur rencontre. À Saint-Denis, c'était l'embouteillage. Il y avait un fort grand nombre de carrosses et une foule considérable criait : « Vive le roi ! Vivent les princes ! »

– Je sais, je sais... J'ai aussi appris que le duc d'Orléans a été jusqu'au-delà du village de la Chapelle et les a fait monter dans son carrosse, lâcha la reine excédée. Et quand je les ai ensuite reçus, j'avoue que ce n'était qu'à regret... J'étais hors de moi. En revanche, ajouta-t-elle bravache, je crois avoir réussi à ne pas le montrer !

– Il semblerait que Condé soit redevenu plus puissant que jamais, souffla Aurore.

À ces mots, la main du petit roi se crispa sur celle de sa mère et il demanda :

– Et que dit-on dans les rues de Paris ?

Aurore se tourna avec déférence vers lui pour confirmer ce qu'il pressentait.

– Majesté, vous connaissez la versatilité du peuple. Il témoigne autant d’amitié et de bonheur au retour des princes qu’il en a eu lors de leur arrestation. Dans la nuit, il y eut même des feux de joie en plusieurs endroits. On a encore beaucoup bu. Alors que Condé, Conti et Longueville dînaient chez votre oncle, ils ont été ovationnés dans la rue.

La reine décréta sèchement :

– En somme, les criminels d’hier sont devenus des héros. Et que dit le Parlement ?

– Il a voté un arrêt d’innocence en faveur des princes.

Les épaules d’Anne d’Autriche s’affaissèrent, elle était accablée. Le petit roi n’avait pas perdu un mot de l’échange. Son visage se ferma, il serra les lèvres et son regard d’enfant se durcit. Enveloppant le menton de sa mère avec ses deux petites mains encore potelées, il lui confia :

– Hormis vous, ma mère, et mon parrain, qui songe à maintenir intacte mon autorité ? Je deviens le roi d’un jeu de cartes, n’est-ce-pas ? De cela, je ne veux pas. Ce que je vais faire ? Écouter les conseils de mon parrain... Semer la brouille chez nos ennemis et empêcher mon cousin Condé de redevenir tout puissant.

Chapitre III

Un retour insolite



Hôtel de Condé, Paris, 15 mars 1651

- Margot, donne-moi mon bouillon ! Je me sens si lasse...
- Tout de suite, madame. J’y ai ajouté une décoction d’orties, vous êtes si pâle encore. Elle va vous requinquer.

Allongée et couverte d’un épais édredon, les traits creusés, Claire-Clémence de Condé repoussait de sa main amaigrie une mèche de cheveux qui s’était collée sur son front. Très attentionnée, la petite servante lui avait préparé une mixture qu’elle espérait efficace. Jusqu’à présent, ses tentatives étaient restées vaines.

Depuis un mois, une fièvre tierce⁶¹ terrassait la chétive épouse du Grand Condé. Sa constitution malingre, sa mélancolie retardaient sans doute la guérison et Margot entreprit de la distraire. Rien ne valait les cancanes de la cour pour cela !

- Tout le monde en ville ne parle que du retour de Monsieur le Prince et de l’émotion qu’il a manifestée à votre égard, en vous revoyant !

61. C’est une fièvre caractérisée par des moments de répit.

– Que ces souvenirs sont doux à mon cœur. Cela faisait plus d'un an que je n'avais pas vu mon mari et j'ai failli ne pas le reconnaître. Il est tellement décharné ! Son visage n'en est que plus osseux et cela accentue son regard d'aigle. Comme il m'impressionne ! Te souviens-tu quand je l'ai retrouvé ? Comme j'ai pleuré à gros sanglots quand il m'a pris les mains et baisé le front. Toute l'assistance a applaudi et j'ai rougi jusqu'à la pointe de mes cheveux. Pour un peu, j'allais défaillir.

– Tous vous regardent avec admiration depuis votre équipée en Guyenne, où vous avez réussi à soulever Bordeaux contre le roi ! Quelle audace d'avoir ainsi pris la tête d'une armée ! Et puis vous êtes la seule princesse de Condé depuis la mort de la princesse douairière⁶²...

Claire-Clémence poussa un long soupir et but une gorgée en grimaçant.

– Cela ne m'enchanté même pas. Hélas ! Tu sais bien que sitôt notre arrivée ici à Paris, Monsieur le Prince a retrouvé ses méchantes habitudes. Je ne compte déjà plus pour lui et il m'ignore comme il le faisait auparavant. En outre, ses belles amies s'empressent pour lui faire les yeux doux, même en ma présence. Je vois bien qu'Adélaïde de Brèze manigance quelque chose : elle s'arrange toujours pour rester seule avec lui.

– La duchesse de Brèze ?

62. La princesse douairière est décédée le 2 décembre 1650.

En prononçant ce nom redouté, Margot posa le mortier où elle pilait ses herbes. Quoi ? Cette comploteuse était de retour ?

- Si tu savais... reprit la princesse Je n'ose pas te dire...
- Vous pouvez me faire confiance, je sais garder un secret.
- J'ai honte de l'avouer, mais je suis sûre qu'elle veut me prendre mon mari. Je l'ai vu lui faire des yeux si enjôleurs.

«S'il n'y avait que cela!» pensa Margot. «Pauvre Claire-Clémence!»

La jeune princesse se sentait si maladroite et si désespérée que son aveu lui tira un torrent de larmes, ce qui agaça un peu Margot.

- Allons ! Ne pleurez pas. Tenez ! Mouchez-vous et séchez vos pleurs. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, on ne parle plus que de cela ; la sœur de Monsieur le Prince est revenue !
- Non ! Anne-Geneviève de Longueville ?
- Oui ! Elle est arrivée, il y a tout juste deux jours ! La voilà de nouveau triomphante. Accompagnée d'une petite escorte, elle a été accueillie sur le chemin du retour par des vivats et des cloches qui carillonnaient.
- Pourquoi vient-elle à Paris ?
- On raconte qu'elle n'a pas envie de retrouver son barbon de mari à Rouen dans son gouvernement de Normandie ! Pensez ! Il a cinquante-six ans et elle, seulement trente-deux. Elle préfère faire la guerre, devenir une héroïne et

surtout séduire les fringants capitaines. C'est beaucoup plus excitant que les romans de mademoiselle de Scudéry!

Margot ne savait pas lire, mais elle savait faire son miel de tout ce qu'on racontait.

– Et tu trouves que c'est une bonne nouvelle? l'interrompt Claire-Clémence.

Margot partit d'un rire franc et clair et affirma avec bonne humeur:

– Oui! Parce qu'elle est brouillée à mort avec sa cousine Adélaïde de Brèze. Elle tient tellement à préserver l'influence qu'elle a sur son frère qu'elle ne supportera pas de la voir tourner autour de lui. Ça, c'est sûr!

Soudain, une pensée fulgurante arrêta net le rire de Margot. Si la duchesse de Longueville était à Paris, Jacquet était peut-être revenu?

Attachée au service de la jeune princesse de Condé depuis près d'un an, la jeune suivante l'avait suivie à Chantilly, puis à Montrond, en Guyenne enfin. Pendant ce temps, qu'étaient devenus ses véritables amis? Aurore restée près de la reine? Lorenzo envoyé en mission? Et Jacquet que personne n'avait revu depuis l'arrestation de Condé? Comment avaient-ils réagi devant tous ces événements dramatiques?

Un goût bizarre envahit sa bouche et elle frissonna. Elle crut qu'elle allait vomir. Alors elle prit sa respiration, souffla un bon coup, et cela lui fit comme un coup de fouet. Sa détermination reprit aussitôt le dessus. Il était temps qu'elle

en ait le cœur net : cette séparation avait-elle été fatale à leur amitié, aux sentiments très doux qu'elle éprouvait pour Jacquet ?

Elle incita la jeune princesse de Condé à prendre du repos, la cajola quelques instants puis, s'étant emparée d'une houppelande, elle fila dehors. Après avoir traversé la Seine au Pont-Neuf, elle atteignit la rue Saint-Thomas-du-Louvre. À son extrémité, s'ouvrait le Palais-Royal. Hélas ! Elle y fit chou blanc !

Aurore avait accompagné la reine faire ses dévotions au couvent du Val-de-Grâce. La peur, la solitude affective, l'angoisse de l'avenir poussaient Anne d'Autriche à se réfugier de plus en plus souvent au milieu des religieuses. Là-bas, au moins, personne ne la tracassait. Mais Aurore absente, Margot n'avait personne à qui se fier. Elle regarda partout, traversa mine de rien la salle des gardes fort encombrée de soldats bruyants, se faufila dans la cour des écuries et traversa la cour des offices. Mais de Jacquet ? Point. Elle rebroussa chemin, dépitée.

Chapitre IV

Des positions irréconciliables



Palais-Royal, Paris, 20 mai 1651

– Toi? Ici?

L'interpellé ricana.

– La fortune tourne, que veux-tu!

Aurore rougit sous l'affront. Elle descendait vivement le grand escalier du Palais-Royal lorsqu'elle était tombée nez à nez avec... Jacquet.

Le jeune garde avait bien changé depuis un an. Elle le trouvait plus grand, plus carré, en un mot plus viril. En revanche, pas vraiment courtois. Ce qu'il venait de lui répondre n'augurait rien de bon. Elle décida de ne pas se laisser faire.

– Il est dangereux de se fier aux apparences! lui répliqua Aurore. Tu vas voir, tout va bientôt rentrer dans l'ordre et il faudra filer doux. Gare aux fortes têtes! N'oublie pas que la majorité du jeune roi approche!

– D'ici là, tout peut changer. Déjà, nous sommes débarrassés de Mazarin. Qu'il aille au diable ce faquin doublé d'un voleur! Ce n'est pas parce que ses espions transmettent ses directives à la reine qu'elle continuera à dicter toutes ses

volontés! D'abord, elle va se lasser. Tu sais aussi bien que moi que le gouvernement l'ennuie. Avant la saint Jean, elle s'en remettra totalement à Condé. À ce propos, sais-tu que je lui ai fait des offres de service?

– À qui? À Monsieur le Prince?

Aurore n'en revenait pas. Que Jacquet ait abandonné l'année dernière son poste de garde auprès de la reine pour suivre la duchesse de Longueville, c'était déjà renversant! Qu'il choisisse maintenant le parti du frère était inconcevable! Il n'allait tout de même pas commettre l'irréparable! La jeune fille revint à la charge avec de nouveaux arguments.

– As-tu seulement constaté que les nouveaux amis de Condé sont ses ennemis d'hier? Ils se sont mis d'accord pour chasser Mazarin, et après? Qu'ont-ils en commun? Leur soif de pouvoir? Leur clientèle à satisfaire? Leur...

Jacquet s'énerva. Agacé de voir Aurore lui tenir tête, il lui coupa la parole en rétorquant d'une voix sifflante et agressive:

– C'est un peu fort quand même! Alors que la reine a fait enfermer Condé une année entière, il faudrait qu'il lui soit fidèle? Comment veux-tu qu'il ait confiance? Quant à Mazarin, tu as appris que le Parlement l'a exclu de tout conseil. Cette décision s'applique désormais à tout étranger, même naturalisé et à tout cardinal, même français.

– Et la duchesse de Longueville? Tu la laisses tomber?

Mouche! Jacquet, interloqué, ne sut quoi répondre. Refusant de s'humilier en se justifiant, il planta Aurore d'un «Salut!» très méprisant. Aurore, hors d'elle, était troublée:

la position de Jacquet reflétait tellement les tourbillons de la cour. Elle décida d'aller retrouver la reine et ses fils qui prenaient l'air au jardin.

Louis et Philippe jouaient une fois de plus à faire la guerre. Depuis la prise de la citadelle de Bellegarde, un an auparavant, le jeune roi se passionnait pour les activités militaires. Son petit frère, quoique frêle et très sensible, manifestait le même engouement. Aurore les entendit hurler leurs ordres à une armée de petits pages enthousiastes.

Un fauteuil avait été sorti pour Anne d'Autriche, qui appréciait les premiers rayons de soleil un peu chauds. Elle sourit en apercevant Aurore. Sa présence la réconfortait, et elle avait gardé l'habitude d'échanger avec sa jeune dame d'honneur quelques phrases en espagnol. Rien de tel qu'un petit rappel de son enfance pour la réconforter.

– ¿ *Como está Pequeñita*⁶³ ?

– ¡ *Muy bien Señora*⁶⁴ !

Aurore s'approcha de la reine et s'agenouilla près d'elle. Anne d'Autriche arrangea une mèche rebelle de la coiffure de la jeune fille et lui caressa la joue. Toutefois, elle ne parvenait pas à cacher sa nervosité. La majorité de son fils, qui la libérerait du pouvoir, lui paraissait encore si loin. Quant à la puissance retrouvée de Condé, c'était pour elle une obsession lancinante. Excédée, elle confia :

63. Comment vas-tu ma petite ?

64. Très bien, madame !

– Te souviens-tu, ma chère Aurore ? Anne-Geneviève de Longueville est venue ici même me présenter ses devoirs⁶⁵, en guise d’excuse. Pour la mortifier devant toute la cour, je ne l’ai pas embrassée. Eh bien ! Elle en tire gloire désormais. Son hôtel, ainsi que celui de son frère Condé, ne désemplit pas. Mon Dieu ! Que je déteste ces courtisans versatiles qui se précipitent pour faire leur cour à celui qu’ils croient le plus fort !

– Patience Majesté ! On raconte qu’il y a déjà une brouille entre le camp de Paul de Gondi et de la vieille Fronde et celui des princes. Pour une histoire de mariage ! Si la Fronde parlementaire et celle des princes ne s’entendent plus, c’est bon signe !

– Je sais, je sais ! Le cardinal me supplie de patienter. Acceptez tout ce qu’exige Condé, répète-t-il ! Pour le rendre haïssable aux yeux de tous.

Le visage de la reine, que l’hiver et les soucis avaient terni, s’éclaira d’un sourire. Au plus fort de la tourmente, elle aimait désarçonner ses adversaires. Et elle s’en réjouissait ouvertement. La pensée du bon tour qu’elle allait jouer acheva de la détendre.

– Et surtout aux yeux de mon beau-frère Gaston ! Lorsque ce cher duc d’Orléans va apprendre que j’ai offert à Condé le gouvernement de Guyenne, il sera fou de rage, j’en suis sûre.

65. C’est-à-dire la soumission et le respect qu’elle doit à la souveraine.

«Quelle bonne élève ! pensa Aurore. Quel maître ce Mazarin ! Son emprise sur la reine est efficace. Même à distance...»

Cet échange confiant, hors de tout protocole, avait ragillardisé la reine. Son optimisme naturel balaya ses soucis et elle redevint frivole.

– Qu’as-tu pensé des Fêtes de Bacchus ?

– Oh ! Quel ballet merveilleux ! Sa Majesté votre fils a un talent de danseur exceptionnel. Il a maîtrisé les pas les plus compliqués ! Tout était enchantement : les masques, les danses, les costumes... Les spectateurs ont été conquis par son aisance.

La reine laissa un silence s’installer. Puis elle poursuivit en regardant ses enfants jouer :

– Je ne peux pas vivre dans un climat de tragédie permanente. La futilité m’aide à gouverner. Et je suis persuadée qu’offrir la première place au jeune roi est une mise en scène appropriée. Tous l’admirent et il se coule à merveille dans ce rôle de premier plan.

– Il a été si gracieux... acquiesça Aurore.

Chapitre v

Une situation de plus en plus tendue



Palais-Royal, Paris, 6 juillet 1651

– Pssst ! Pssst !

Aurore, bien que surprise par cet appel, pressa le pas. Comme chaque matin, elle descendait prendre son service auprès de la reine et tout retard était très mal vu.

– Pssst ! Pssst !

Qu'est-ce qui se passait ? Qui pouvait bien l'interpeller ici, à cette heure ? Un pressentiment l'arrêta. Elle fit demi-tour et remonta les quelques marches qui la séparaient du réduit à mi-étage. C'était de là que provenait la voix. La porte s'entrouvrit et quelqu'un en sortit.

– Margot ? Que fais-tu là ?

Pour toute réponse, la petite silhouette éclata en sanglots.

– Que t'arrive-t-il ? Parle donc ! Mais que fais-tu là ? Mon Dieu... Dans quel état es-tu ? Pourquoi as-tu quitté le service de la princesse de Condé ?

La petite servante avait une mine chiffonnée, comme si elle n'avait pas dormi... Un air terrorisé aussi. Ses vêtements étaient sales, le bas de sa robe mouillée, sa chemise

déchirée. En outre, ses larmes avaient dessiné sur son visage couvert de poussière de longues rigoles noirâtres. Aurore crut y voir des traces de sang et s'affola.

– Parle, je t'en prie ! Dis-moi ce qui t'est arrivé !

Margot n'arrivait pas à se calmer. La jeune suivante la prit dans ses bras, la serra contre elle, la cajola. Puis elle l'entraîna dans l'escalier à vis qui descendait directement à la cour des cuisines. Elle se dirigea vers le petit bassin des offices et entreprit de lui débarbouiller la figure. En la questionnant avec douceur, elle réussit à faire parler la petite servante.

– Je veux reprendre mon service ici, au Palais-Royal. Je ne veux plus être à l'hôtel de Condé. D'abord, ils sont tous partis. Comme je ne voulais pas aller avec eux, je me suis cachée dans les écuries et après...

Aurore interrompit le torrent de paroles :

– Qui est parti ? Où ?

– La famille de Condé ! Monsieur le Prince, Madame la Princesse, leurs enfants et les autres aussi. Avec Jacquet qui vient de se mettre au service du prince ! Ils sont partis parce qu'il y avait dans la rue des compagnies d'hommes armés qui s'approchaient de l'hôtel de Condé. Monsieur le Prince disait qu'on voulait l'assassiner et qu'il fallait se réfugier dans leur château de Saint-Maur, à quelques lieues de Paris.

– L'assassiner ? Quelle fable ! C'est vraiment n'importe quoi !

– J’assure que c’est vrai. Sont tous partis. Monsieur le Prince en premier et à cheval avec une petite escorte. Les autres, après, ont déguerpi en carrosses. Ils ont emporté les meubles, l’argenterie, les bijoux de Madame la Princesse... Et moi, je me suis cachée dans la paille des écuries parce que j’ai peur avec eux. Ils sont querelleurs et Monsieur le Prince criait tout le temps et disait qu’il fallait enlever le roi... pour que la reine ne puisse plus rien faire.

Aurore était médusée.

– Et après, qu’as-tu fait ?

– J’ai attendu longtemps, longtemps. Jusqu’à ce qu’il n’y ait plus un bruit. Puis je me suis enfuie ! J’ai marché dans le noir en descendant jusqu’à la Seine. J’ai eu peur ! Des brigands, des mendiants et des ivrognes. Y’en avait partout. J’ai couru parfois et je suis tombée aussi. Regardez mes mains et mes genoux tout écorchés. Et je me suis perdue. Il faisait si sombre...

Margot continua son récit en hoquetant. Soudain, une lueur d’effroi traversa ses prunelles et l’émotion l’envahit de nouveau. Ses pleurs redoublèrent.

– J’ai eu peur, tellement peur...

– Je suis là, c’est fini. Tu es en sûreté ici. Dis-moi ce qui te fait peur.

– Aurore, c’est horrible. Parmi les hommes armés qui protègent Monsieur le Prince, je suis sûre que j’ai reconnu...

Margot sanglota de plus belle.

– Qui ? Parle, je t’en prie.

– Je suis sûre que c’était l’homme à la balafre.

Aurore fut saisie de stupeur. Elle se raidit. Une peur panique commença à l’envahir. Non ! Il fallait réagir. Très vite. Elle se domina et décida d’une voix qu’elle espéra posée :

– Margot, tu montes tout de suite dans ma chambre. Tu te glisses sous mon édredon, tu dors et tu n’en bouges pas tant que je ne suis pas rentrée. De mon côté, je file prévenir la reine.

Dans la chambre d’Anne d’Autriche, c’était l’agitation habituelle du matin. Frou-frou des dames admises au lever de la reine et chuchotements ponctués de rires discrets. Le petit roi présentait à sa mère la chemise qu’elle allait revêtir. Il tenait son rôle avec un sérieux non dénué d’affection. Dès qu’elle aperçut Aurore, la reine devina la gravité de la situation. S’excusant auprès des dames, elle prit le petit roi par la main et entraîna la jeune fille dans son oratoire. Ils y étaient seuls et Aurore raconta les péripéties de la nuit. La reine l’interrompit avant qu’elle ait terminé.

– J’ai appris le départ précipité de mon cousin Condé. On m’a réveillée, à cinq heures ce matin, pour me l’annoncer. Monsieur le Prince prend peur pour rien. Un capitaine du régiment des gardes transbordait des tonneaux de vin par le faubourg Saint-Germain pour éviter de payer des taxes ! Ce n’est pas de notre faute si mon cousin a pris cette troupe pour des gens d’armes !

Elle ajouta, non sans malice :

– Je crois que son séjour à Vincennes l’a ébranlé.

Le petit roi avait écouté le récit d’Aurore avec une grande attention. Il n’hésita pas à contredire sa mère :

– Pas seulement, Maman ! Mon cousin n’a de cesse de faire l’insolent avec vous. Et l’important devant moi. Oublie-t-il que je suis le roi ? Que je ne suis plus un enfant... L’autre jour, nos carrosses se sont croisés au Cours-la-Reine et il n’est même pas descendu pour venir me saluer.

Au souvenir de cette insulte, Louis poursuivit, rageur :

– Si j’avais eu mes gardes auprès de moi, j’aurais donné une grande peur à Monsieur le Prince !

– Tiens donc, pensa la jeune suivante, notre petit roi a mûri. Il prend de l’assurance...

Chapitre VI

L'inévitable rupture



En forêt près de Charenton, août 1651

Woooooh! Woooooh!

- Ces sales bêtes n'arrêteront donc jamais d'aboyer?
- T'énerve pas gamin! Au moins, ça nous tient compagnie...

Jacquet ne supportait plus ces hurlements à la mort. Des chiens? Des loups? Cela rendait l'obscurité du sous-bois encore plus lugubre. Pour se donner du courage, il relança son compagnon, un dénommé Lacloche :

- Tu crois que la relève est pour bientôt?
- T'as qu'à regarder la lune, nigaud, elle est très haute! Prends ton mal en patience, ça va venir. Tu ne trouves pas qu'on est bien ici? Au moins, on est tranquilles et tu ne risques pas de te faire plumer au jeu...

«Et il se croit drôle...», se dit Jacquet qui venait de perdre vingt sols au tarot. «Allons! Il valait mieux penser à autre chose...»

- Tu sais pourquoi on nous a collés ici, en pleine forêt? À plus d'une lieue de Saint-Maur?
- Parbleu, pour surveiller la route de Paris. Des fois que la milice du roi reçoive l'ordre de s'emparer du prince de Condé.

- Il paraît pourtant que la reine lui a juré son amitié...
- Tu parles! Condé n'en croit pas un mot et il est sur ses gardes. Une année en captivité l'a échaudé, vois-tu.

Jacquet, depuis peu au service de Monsieur le Prince, cherchait à comprendre et questionna son compagnon :

- Depuis quand t'es à son service?
- Oh! J'suis presque un vétéran! Je combats aux côtés du prince depuis la grande bataille de Rocroi, l'année de la mort de Louis XIII. Huit ans déjà.

Le vieux soldat continua avec complaisance. Les faits d'armes du Grand Condé étaient un peu les siens après tout.

- Et j'en ai tâté de l'Espagnol, à Lens aussi. Quel carnage... C'est là-bas que j'ai perdu un œil. Par chance, l'autre marche encore bien. Et toi, le jeunot? Pour qui tu faisais la guerre avant de t'engager ici?
- J'ai rallié la duchesse de Longueville avant le soulèvement raté de Dieppe. Pas découragé, je l'ai suivie à Stenay. Maintenant, c'est pour Condé que je veux me battre.
- Chut! Quelqu'un approche... Restons cachés.

Jacquet savait jouer du mousquet⁶⁶ et l'odeur de la poudre ne lui faisait pas peur, n'empêche! Dans le noir, en plein bois, en face d'hommes de guerre aguerris, il ne se sentait pas si fier.

Lacloche, aux aguets, détendit l'atmosphère :

66. Ancienne arme à feu ressemblant à un fusil.

– Écoute ce petit chant flûté, trois à cinq notes ; cet air... celui du loriot⁶⁷. C'est le signal. La relève arrive !

Les deux cavaliers discrets qui s'étaient approchés en émettant le sifflement de l'oiseau de nuit descendirent de leur monture. Ils échangèrent des bourrades amicales. L'un des deux fouilla dans sa besace.

– Tiens, regardez ce que j'vous apporte ! Une miche et un morceau de lard aimablement offerts par la donzelle d'une mesure. On l'a trouvée un peu trop isolée pour être honnête. Ah ! Ah ! Je n'ai même pas eu à supplier ! Elle nous a tout donné tout de suite !

Satisfait de lui, il partit d'un rire rocailleux, qui révolta Jacquet devenu silencieux. Il en fallait plus pour émouvoir Lacloche qui demanda :

– Du nouveau à Saint-Maur ?

– La guerre se prépare à coup sûr !

Leur service achevé, Lacloche et Jacquet regagnèrent le château. Un branle-bas incroyable animait la cour des écuries. Partout des carrosses aux armes des plus grandes familles du royaume : les « clients » de la maison de Condé affluaient, accompagnés des opportunistes⁶⁸ de tout poil. La fortune n'allait-elle pas encore tourner ?

En entrant dans le grand vestibule, Lacloche repéra tout de suite une brune au verbe haut et au rire en cascade : la

67. Petit oiseau chanteur.

68. Un opportuniste change d'avis pour se mettre du côté du plus fort.

nouvelle maîtresse de Monsieur le Prince. Il émit un discret «Waoou!», avant de poursuivre :

– Tu as vu qui vient d’arriver? La grande amie de la duchesse de Longueville!

Jacquet tomba des nues, sidéré.

– Ce n’est pas possible! marmonna-t-il entre ses dents. Cette brune arrogante, bien sûr que je la connais, c’est Adélaïde de Brèze! Que fabrique-t-elle ici?

Un brouhaha joyeux, auquel se mêlait le chant des violons, noyait les conversations. Des tables de jeux avaient été dressées dans la grande antichambre que Jacquet traversa d’un pas rapide. Il allait retrouver le capitaine Destouches, auquel il devait rendre compte de sa mission de surveillance.

Le petit corridor qu’il emprunta était désert. C’est pourquoi, il entendit distinctement, provenant du salon parme, la voix claire et assurée d’Anne-Geneviève de Longueville.

– Mon frère! Je vous assure que Mazarin est en train de gagner. Si vous ne réagissez pas, nous serons tous réduits à un rôle de figurants dans ce royaume. Prenez les armes, battez-vous, soulevez les populations! Ne laissez pas ce faquin de Mazarin humilier nos familles. La reine n’est qu’une marionnette entre ses mains. Quand comprendrez-vous qu’il tire encore les ficelles depuis sa résidence en Allemagne?

Jacquet s’immobilisa. Il se fit tout petit. Au ton de la duchesse, à son assurance, il sentait que ses arguments ébran-



laient les convictions de Condé. Au bout d'un silence qui lui sembla interminable, le jeune soldat entendit la réponse du Grand Condé. Il n'en fut pas tellement étonné.

– Vous avez gagné ! Je vais me battre. En revanche, *souvenez-vous que je tire l'épée malgré moi et que je serai peut-être le dernier à la remettre dans le fourreau ! Quand je serai le cul sur la selle, je n'en descendrai pas.*

Chapitre VII

Ultime provocation



Palais-Royal, Paris, 7 septembre 1651

– S’il te plaît, Margot, donne-moi ma collerette... demanda Aurore. Non, pas celle-ci ! Je préfère l’autre, en dentelle de Tournai. Où as-tu la tête ? Il me semblait t’avoir également demandé mes gants de cuir fauve ?

Margot, qui avait réintégré le Palais-Royal depuis le mois de juillet, était vraiment étourdie ce matin.

– Oui, oui ! Tout de suite...

– Ne me mets pas en retard une journée pareille ! Alors que je voudrais être partout en même temps.

Pourquoi toute cette agitation ? Qu’était donc cette cérémonie qui provoquait chez Aurore, si calme d’habitude, une telle fébrilité ?

La petite servante sautillait autour d’Aurore en lui proposant ses rubans, puis son éventail, enfin ses gants. Sans cesser de la questionner sur tout.

– C’est si important que Louis XIV fête ses treize ans ?

– Bien sûr que oui ! C’est sa majorité⁶⁹.

69. Louis XIV vient d’avoir 13 ans, le 5 septembre 1651. Pour un roi, c’est l’âge de la majorité.

– Et alors ? Qu'est-ce que cela change ?

– Tout ! À partir d'aujourd'hui, il n'y a plus de régence. Ce n'est plus Anne d'Autriche qui assure le pouvoir, mais le roi Louis XIV. C'est lui désormais qui détient toute l'autorité. Et désobéir à ses ordres devient très grave.

Aurore répondait posément aux questions de Margot, mais un pli sérieux barrait son front. Qu'est-ce qui la préoccupait un jour pareil ? Et pourquoi son regard se voilait-il de tristesse ? La petite servante, tout à la joie de la fête, n'avait rien remarqué et continuait son babillage. Après une énième virevolte, elle appliqua sur le cou de la suivante de la reine quelques gouttes de parfum et lui murmura :

– Vous serez la plus belle et les hommes seront tous ensorcelés, grâce à mon eau de senteur secrète.

Aurore fit une petite moue et, d'une voix tremblotante (Margot aurait juré qu'elle allait pleurer) répondit :

– Tu es gentille ! Mais il me plairait de n'en ensorceler qu'un seul ! Et il est absent ! Il galope en tous sens sur les chemins du royaume, prend des risques fous et est pourchassé par des ennemis sans scrupules.

Elle s'arrêta, rêveuse, puis reprit d'un ton saccadé rendu nerveux par l'angoisse :

– Te rends-tu compte que Lorenzo n'a pas réapparu depuis un mois ! Tu comprends pourquoi j'ai peur ?

À cet instant, le fracas métallique des roues de plusieurs carrosses et le martèlement des sabots de dizaines

de chevaux annoncèrent l'arrivée de grands personnages dans la cour d'honneur. Cela créa une heureuse diversion.

– Vite ! Vite ! Margot, je veux voir l'arrivée de la reine chez son fils. Toi, tu files rue de la Ferronnerie. Mon gantier a accepté que tu grimpes en étage, dans sa maison, pour voir passer le cortège. Si tu restes dans la rue, tu seras écrasée par la foule et tu ne verras rien.

Margot déguerpit comme une musaraigne. Aurore se saisit aussitôt de son éventail et gagna la grande antichambre de l'aile occidentale du palais. Quelle cohue ! On aurait dit que tous les courtisans s'étaient donné rendez-vous ici ! La reine suivie d'Anjou venait de passer. Elle allait rendre les hommages au roi. Aurore aperçut Gaston d'Orléans.

– Il en fait une tête celui-là ! Il est vrai que la fin de la Régence lui enlève l'espoir de régner un jour !

Des talons claquèrent dans le corridor : se présentaient les ducs de Mercœur, de Vendôme, de Beaufort... suivis des maréchaux de France et des grands officiers de la couronne.

Aurore se faufila si bien qu'elle réussit à dénicher une toute petite place, presque à l'entrée de la chambre du roi. Le bruissement des soieries, le bourdonnement des chuchotements, les effluves d'ambre et de musc qui envahissaient l'atmosphère trahissaient l'excitation des jours de grande fête.

Sur la pointe des pieds, dans l'embrasure de la porte, elle resta bouche bée en voyant la silhouette du jeune roi. Ma-

gnifique ! Il était magnifique. Ses belles boucles d'un blond doré tombaient sur ses épaules et un sourire imperceptible éclairait son visage grave. Avant qu'un courtisan ne lui bouche la vue, Aurore remarqua que l'habit du roi était tellement brodé d'or qu'on n'en distinguait plus la couleur. Pour ne pas manquer le départ de la procession vers le Parlement, elle décida de filer dans la cour d'honneur.

Dès la salle des gardes, c'était la folie ! Les cheveu-légers⁷⁰ du roi en uniforme écarlate et les chevaliers du Saint-Esprit attendaient déjà. Dehors, elle aperçut les trompettes⁷¹ du roi, des maréchaux et aussi des centaines de gentilshommes à cheval.

Soudain, un brouhaha ! Le roi descendait rejoindre le cortège. La foule des courtisans s'écarta pour le laisser passer. À ce moment, Aurore chercha Condé du regard. Où était-il ? Il ne pouvait être absent aujourd'hui ! C'est alors qu'elle aperçut le prince de Conti. Toujours aussi gauche, il s'approchait de Louis XIV pour lui remettre un pli. C'était un mot d'excuse de son frère... Condé, le cousin du jeune roi, le premier prince du sang, avait donc l'audace de ne pas assister à la majorité du souverain ! Aurore n'en revenait pas.

Devant l'affront, Louis perdit son affabilité. Ses lèvres se pincèrent et son regard devint dur. Sans jeter un œil sur

70. Les cheveu-légers sont des soldats appartenant à la cavalerie légère.

71. Soldats qui sonnent de la trompette.

la missive, le jeune roi la remit encore scellée à son gouverneur, le maréchal de Villeroy. Il tourna la tête, comme pour chasser une pensée désagréable, et flatta l'encolure de sa monture avant de mettre un pied à l'étrier. Dominant son évidente contrariété, le jeune roi reprit son maintien aimable et grave. La procession s'ébranla alors selon un protocole bien précis.

Chapitre VIII

Une journée euphorique



Paris, 7 septembre 1651

«Vive le roi! Vive le roi!»

Ces hurras mille fois répétés, Aurore les entendit toute la journée. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Cette foule délirante qui hurlait sa joie au passage du petit roi n'était-elle pas celle qui huait Mazarin, si peu de temps auparavant? Après la messe dans la Sainte-Chapelle, elle avait suivi la longue procession jusqu'à la grande salle du palais de l'île de la Cité. Ambassadeurs, chambellans, chanceliers, princesses, filles d'honneur, gentils-hommes et membres du Parlement se pressaient autour de Louis XIV. Tous.

Jamais Aurore n'avait vu un tel déploiement de magnificence. Bien sûr, elle était contrainte de se tordre le cou et son amie Angélique de Châteaueux lui glissa à l'oreille: – Une fois de plus, la Grande Mademoiselle s'étale au premier rang. Elle le fait exprès, ce n'est pas possible...

Si la jeune suivante ne voyait rien, en revanche elle entendait bien. Au moment où Louis s'exprima d'une voix claire et très distincte, le silence devint presque religieux:

– *Messieurs, je suis venu en mon Parlement en ce jour de ma majorité...*

Angélique réussit à grimper sur le socle d'une colonne et chuchota :

– Ça y est ! Le roi remercie sa mère. Il va l'embrasser.

– A-t-il signé le registre ? C'est la première fois qu'il signe seul !

L'aisance du jeune souverain frappa toute l'assistance.

– Quelle dignité !

Aurore n'attendit pas que les discours officiels s'achèvent. Elle voulait admirer la fin de la cavalcade. Pour cela, il fallait absolument se placer sur le trajet du cortège. Comme il devait traverser le Pont-Neuf pour regagner le Palais-Royal, elle remonta l'île de la Cité en longeant la Seine. À cet endroit, le quai était étroit. Comme la foule s'était clairsemée, elle marcha d'un bon pas. Cependant, le vin qui coulait à flots depuis plusieurs heures commençait à chauffer les esprits. Ça criait, ça s'interpellait, ça se bousculait.

Aurore s'approchait de la place Dauphine, lorsqu'un cri suivi d'un hurlement la fit sursauter. Elle se retourna.

– Aaaaaahhhhhh !

Aussitôt, un attroupement se déplaça vers la source des cris. Aurore comprit très vite la raison du drame. Un homme perché sur le parapet venait de dégringoler sur la berge dix mètres plus bas. La jeune fille frémit, lorsque les témoins lâchèrent un murmure grave.

– Ohhhhhhhh !

Quelle horreur! La chute avait été probablement mortelle. Aurore ne s'attarda pas et fila vers le pont. Il n'y avait plus grand monde. Il est vrai que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis le début des festivités.

C'est au moment où la jeune fille approchait de la statue d'Henri IV, juste au milieu du Pont-Neuf qu'elle repéra un homme qui se dissimulait. Elle s'arrêta brutalement. Cette silhouette? Qui pouvait se cacher aujourd'hui? L'homme à la balafre? Aurore prit peur. Que faire?

Alerter un garde? Il fallait alors rebrousser chemin et perdre de vue l'individu suspect. Non! Elle devait agir. Tout de suite. Aurore se sentit investie d'une mission et sa peur s'estompa. Elle avança vers la statue de bronze et fit le tour du piédestal. Personne. Elle commençait à soupirer de soulagement lorsque, surgissant derrière elle, deux bras lui empoignèrent les épaules en la serrant fortement. Elle voulut crier. En vain. Une main s'était plaquée sur son visage. Qu'elle avait été naïve! Elle en aurait pleuré de rage. C'est alors qu'elle entendit dans un souffle :

- Chut! C'est moi! Ne crie pas!
- Lo-Lo-Lorenzo! bégaya-t-elle de stupéfaction. Que fais-tu ici?
- Chut! Je dois te confier un message pour la reine. Personne ne doit le savoir, chuchota-t-il.

Le jeune Italien avait fait pivoter Aurore et la tenait toujours serrée contre lui. À la terreur que la jeune fille venait d'éprouver, succédèrent des tremblements et un torrent de

larmes incontrôlables. Elle nicha sa tête contre l'épaule du jeune homme. Il l'enlaça un peu plus et lui caressa les cheveux.

– Je suis là, avec toi. Ma chère Aurore...

– Que j'ai eu peur, Lorenzo. Je t'en supplie, ne recommence pas...

À son tour submergé par l'émotion, il enfouit son visage dans la soie des boucles blondes qu'il embrassa fiévreusement. Son abandon fut de courte durée. Tout à coup, il pensa au danger de sa mission, au risque qu'il faisait courir à Aurore.

Il repéra une porte cochère entrouverte et ils s'y engouffrèrent.

– Viens, cachons-nous ici. Écoute ! J'entends les tambours. Le cortège qui rentre au Palais-Royal va passer ici dans quelques minutes...

Il prit la jeune fille par la main et ils grimperent à l'entresol de la maison. Par chance, elle avait été désertée par ses habitants. Accroupis devant un œil-de-bœuf⁷², ils dominaient le quai de l'Horloge juste au débouché du Pont-Neuf. Aurore, quoiqu'encore très émue, ne quittait pas des yeux le défilé qui arrivait à leur hauteur.

– Là ! C'est le carrosse de la reine tiré par huit chevaux blancs ! Regarde comme elle est rayonnante.

– Tu ne la trouves pas un peu mélancolique ?

72. Petite fenêtre de forme arrondie.

– Tu as raison. Oh ! As-tu vu qui vient après les deux cavaliers en habit de satin écarlate... C'est le roi !

Les vivats sur le quai redoublèrent au passage du jeune souverain gracieux qui saluait la foule.

– Comme il est beau !

– Que ce salut, chapeau à la main, est charmant !

Tandis que le cortège continuait de passer au-dessous d'eux, Aurore et Lorenzo restèrent enlacés. Blottis l'un contre l'autre et silencieux, ils savouraient ces minutes de bonheur volées au tumulte des événements.

Un chien qui aboya, un porteur d'eau qui ahanait, quelques lavandières éméchées et rigolardes qui regagnaient leur bateau-lavoir les ramenèrent à la réalité. Aurore soupira.

– Maintenant, que vas-tu faire ?

– Je dois repartir.

Aurore tourna la tête pour qu'il ne voie pas les larmes qui menaçaient de la submerger. Très doucement, Lorenzo prit le visage de la jeune fille dans ses mains et y déposa une multitude de petits baisers. Il savait l'avenir encore bien incertain, mais il lui affirma avec assurance :

– Aurore, ne sois pas inquiète. L'exil de Mazarin va s'achever et je reviendrai avec lui. C'est une certitude. Le roi l'aime beaucoup et il a encore besoin de lui. Ce ne sera pas la régente qui rappellera Mazarin, ce sera le roi. Tu le sais, un ordre du roi n'est plus contestable. Patience, ma douce Aurore... Ce sera l'affaire de quelques semaines... ou un peu plus.

Lorenzo avait en partie raison. Quelques mois plus tard, Louis XIV exigea le retour de son ministre. Et le jeune Italien rentra lui aussi à Paris. Mais Condé, parti pour Montrond, puis pour son gouvernement de Guyenne, y préparait la guerre. Contre son roi.

Fin du tome II

CAHIER DOCUMENTAIRE





REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1650

18 JANVIER

Sur ordre de la reine, Condé, son frère Armand de Conti, et leur beau-frère, le duc de Longueville, sont arrêtés et emprisonnés au donjon de Vincennes.

Une nouvelle Fronde éclate, dite la Fronde des princes, pour dénoncer l'injustice de cette arrestation et la toute-puissance du pouvoir monarchique.

Anne-Geneviève de Longueville, sœur de Condé et épouse du duc de Longueville, prend la tête d'une armée et part soulever la Normandie contre le roi.

21 JANVIER

La mère et l'épouse de Condé sont contraintes de rejoindre le château de Chantilly, où elles sont assignées à résidence. Une petite cour les y rejoint.

1^{ER} FÉVRIER

Mazarin décide de lancer une campagne royale pour arrêter les Frondeurs en Normandie et apaiser la révolte : la reine, le jeune Louis XIV et la cour partent sur les routes du royaume. Premier arrêt à Rouen où la visite du roi suscite l'engouement de la population, qui lui renouvelle sa fidélité, mettant en échec le soulèvement conduit par Anne-Geneviève de Longueville, qui doit fuir en Hollande.

23 FÉVRIER

La cour regagne Paris.

6 MARS

La caravane royale reprend la route pour aller en Bourgogne, où les Condés sont fortement implantés et où la rébellion gagne du terrain.

5 AVRIL

La cour s'installe à Dijon.

21 AVRIL

La citadelle de Bellegarde (près de Dijon), où se sont réfugiés les Frondeurs, capitule devant l'armée royale, dont le jeune Louis XIV prend la tête pour la première fois.

30 AVRIL

La duchesse de Longueville rentre en France, où le maréchal Turenne, fidèle partisan des Frondeurs, lui offre refuge à la forteresse de Stenay (dans les Ardennes).

DÉBUT MAI

Pierre Lenet, le plus proche conseiller de Condé, s'est installé au château de Chantilly. Il organise la fuite secrète de l'épouse de Condé pour la forteresse de Montrond-en-Berry, une place stratégique au sud de la Loire qui appartient aux Condés et où se regroupent ses partisans.

22 MAI

Les troupes rebelles (6 000 hommes à pied et 1 000 chevaux) menées par la princesse de Condé partent pour le Sud-Ouest.

31 MAI

La princesse de Condé et ses partisans arrivent à Bordeaux, d'où ils veulent organiser le soulèvement de la Guyenne (province du Sud-Ouest de la France). Le parlement de Bordeaux leur accorde son soutien.

JUIN

Les partisans de Condé font appel au soutien du roi d'Espagne Philippe IV, toujours prêt à affaiblir son ennemi, le roi de France. Une armée espagnole est envoyée en France pour soutenir les Frondeurs.

DÉBUT JUILLET

Au nord du royaume, le danger est écarté : les Espagnols repartent aux Pays-

Bas (qui font partie de l'empire espagnol). Mais une semaine plus tard, trois frégates espagnoles arrivent à Bordeaux pour aider les Frondeurs.

JUILLET

Condé apprend l'incroyable équipée de sa femme, et s'exclame :

« Qui aurait cru que j'arroserai des œillets pendant que ma femme fait la guerre ? »

4 JUILLET

Après un bref séjour à Paris, la cour reprend la route pour pacifier le royaume.

Direction la Guyenne et Bordeaux, aux mains des partisans de Condé.

FIN JUILLET

Arrivée de la régente Anne d'Autriche et de Mazarin à Bordeaux, où les Frondeurs acceptent de déposer les armes (plus par lassitude de la guerre et crainte pour leurs vendanges que par réelle fidélité au roi).

5 OCTOBRE

Signature d'un traité de paix à Bordeaux entre les Frondeurs et Anne d'Autriche.

La reine accorde son pardon à la princesse de Condé, qui se retire dans l'une de ses maisons.

Mazarin veut très vite regagner Paris, où la situation est préoccupante : les parlementaires sont de plus en plus nombreux à réclamer la libération des princes et à demander le départ du ministre.

15 NOVEMBRE

Les princes prisonniers, qui, par mesure de sécurité, avaient déjà été transférés du donjon de Vincennes au château de Marcoussis (à quelques lieues de Paris), sont conduits au Havre, sous l'escorte de 800 cavaliers.

1^{ER} DÉCEMBRE

Mazarin conduit l'armée royale en Champagne pour combattre le maréchal Turenne, qui maintient la pression depuis la forteresse de Rethel (près de Reims).



15 DÉCEMBRE

À Rethel, défaite de Turenne et de ses 7 000 hommes contre l'armée royale (15 000 hommes). Le parti de Condé est atterré : n'y a-t-il aucun espoir de libérer les princes ?

31 DÉCEMBRE

Retour de Mazarin à Paris.

1651

DÉBUT JANVIER

Le Parlement s'élève de plus en plus fortement contre l'emprisonnement des princes. Mazarin perd du terrain.

FIN JANVIER

La vieille Fronde (c'est-à-dire les acteurs de la Fronde parlementaire) s'allie à la Fronde des princes pour exiger la libération des princes. C'est l'union des deux Frondes.

7 FÉVRIER

Face au mécontentement grandissant, Mazarin s'enfuit au château de Saint-Germain-en-Laye.

9 FÉVRIER

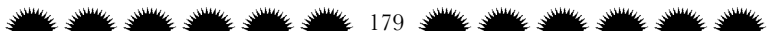
Un arrêt du Parlement bannit du royaume le cardinal Mazarin, sa famille et ses domestiques. Au nom de Gaston d'Orléans, le coadjuteur Paul de Gondi lance aux Parisiens un appel aux armes pour empêcher Anne d'Autriche et le petit roi de rejoindre Mazarin à Saint-Germain-en-Laye.

11 FÉVRIER

Anne d'Autriche ordonne la libération des princes.

13 FÉVRIER

Mazarin se rend au Havre, où il fait lui-même libérer les princes. Puis il part aussitôt en exil en Allemagne.



A decorative border at the top of the page consisting of a series of black sunburst or gear-like shapes.

16 FÉVRIER

Gaston d'Orléans va accueillir les princes, de retour dans la capitale. Anne d'Autriche et Louis XIV sont en liberté surveillée au Palais-Royal. Le cardinal en exil, Condé semble de nouveau tout puissant. Mais il est traumatisé par son année d'emprisonnement et multiplie les faux-pas.

« Je suis entré en prison innocent, je suis sorti le plus coupable des hommes », dit-il.

15 AVRIL


Rupture de l'union entre la vieille Fronde et la Fronde des princes.

NUIT DU 5 AU 6 JUILLET

Condé, qui craint pour sa vie, décide de quitter Paris pour se réfugier dans son château de Saint-Maur, à quelques lieues de la capitale.

7 SEPTEMBRE

Deux jours après sa date anniversaire (le 5 septembre), le roi fête ses treize ans, l'âge de sa majorité. C'est la fin de la Régence. Mazarin est toujours en exil. Et Condé, toujours aussi bravache, n'assiste pas à la cérémonie.


1649-1651

LA SITUATION EN FRANCE

Été 1649. La Fronde parlementaire a pris fin. C'est acclamé par le peuple que le jeune Louis XIV fait son retour dans la capitale, après plusieurs mois d'exil au château de Saint-Germain-en-Laye, où toute la cour s'était réfugiée pour échapper à la colère des Parisiens.

Une semaine plus tard, le 5 septembre, son anniversaire est célébré avec faste. C'est un véritable triomphe pour la reine régente Anne d'Autriche.

Cependant, l'autorité du cardinal Mazarin est toujours mise à mal par les grands seigneurs du royaume. Le prince de Condé, le chef de file de l'aristocratie, tout auréolé de ses récentes victoires militaires, se montre toujours plus audacieux et arrogant vis-à-vis d'Anne d'Autriche. Il s'oppose au mariage d'une nièce de Mazarin avec Louis de Mercœur, petit-fils d'Henri IV, mais soutient avec entêtement l'un de ses protégés, malgré l'insolence dont il a fait preuve envers la reine. La tension monte et, sur les conseils de Mazarin, la reine prend une décision spectaculaire : le 18 janvier 1650, au Palais-Royal, elle fait arrêter Condé, son frère, Armand de Conti, et leur beau-frère, le duc de Longueville. Les trois princes sont enfermés au château de Vincennes.

La riposte est immédiate ! Les partisans des princes se rebellent contre le pouvoir monarchique. Ainsi commence la Fronde des princes.

La duchesse de Longueville, la sœur de Condé, prend la tête d'une armée pour soulever la Normandie. Mais pour ramener le calme dans les provinces du royaume, Mazarin lance une campagne de pacification : la reine, le jeune roi et la cour partent sur les routes de France. Toute apparition du jeune Louis XIV ravive la fidélité du peuple. Ainsi, le soulèvement mené par la duchesse de Longueville est mis en échec. Puis c'est au tour de la princesse de Condé, la jeune épouse de Condé, de lever une armée pour tenter de soulever la Bourgogne et la région de Bordeaux (la Guyenne). Mais de nouveau, l'arrivée de l'armée royale, avec à sa tête le petit roi, incite les Bordelais à se soumettre.



L'armée royale multiplie les victoires, jusqu'en Champagne contre le maréchal Turenne, l'un des chefs de file les plus influents des Frondeurs. Cependant, les parlementaires sont de plus en plus nombreux à demander la libération des princes et le renvoi de Mazarin. La reine doit céder et Mazarin s'enfuit au château de Saint-Germain-en-Laye. La reine prévoit de le rejoindre avec le petit roi, mais Paul de Gondî (le coadjuteur de l'archevêque de Paris qui a été l'un des chefs de file de la Fronde parlementaire) en est informé et il met tout en œuvre pour soulever les Parisiens : une délégation viendra en pleine nuit jusqu'à la chambre du roi vérifier qu'il ne s'est pas enfui. Désormais enfermée au Palais-Royal, la régente est seule avec son fils.

Le 13 février 1651, Anne d'Autriche est contrainte d'ordonner la libération des princes. Mazarin s'en acquitte lui-même, avant de quitter la France, où il est plus que jamais indésirable. C'est en Allemagne qu'il trouve refuge. Condé devient alors tout-puissant.

Toutefois, grâce à un efficace réseau d'espions, Mazarin garde le contact avec la reine et lui prodigue ses conseils. Anne d'Autriche retient deux leçons. Tout d'abord, elle doit gagner du temps pour atteindre sans encombre les treize ans du jeune roi, l'âge de sa majorité, qui signifie la fin de la Régence. Ensuite, elle couvre Condé d'honneurs pour le rendre odieux à ses propres alliés !

Le 5 septembre 1651, le roi atteint sa majorité. Deux jours plus tard, dans une ferveur populaire incroyable, Louis XIV prononce le discours qui met fin à la Régence. Mais Condé n'a pas dit son dernier mot...

PORTRAITS DES GRANDS PERSONNAGES

La princesse de Condé

Quel destin romanesque que celui de la femme de Condé !


Née en 1628, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, est destinée par le tout-puissant ministre lui-même à devenir l'épouse du rejeton de la plus illustre famille du royaume : Louis de Bourbon, le fils aîné du prince Henri II de Bourbon et futur prince de Condé.

Ce mariage fera d'elle une princesse du sang et la jeune fille en est toute éblouie !

Pour le cardinal, l'entrée de sa nièce dans la famille des Bourbons marque l'apogée de sa puissance ; pour le père du marié, c'est la fortune assurée ! Le fiancé, de son côté, n'est pas du tout enthousiaste : il juge cette union humiliante, et puis il est amoureux d'une autre femme. Mais à cette époque, il est inconcevable de désobéir à son père, et il accepte donc ce mariage, qui est célébré en 1641 (la jeune mariée n'a que treize ans, son époux en a vingt).

La naissance d'un fils, Henri-Jules, n'améliore pas le moins du monde leurs relations. Le prince de Condé préfère s'illustrer sur les champs de bataille, délaissant son épouse.

Mais pendant la Fronde, de manière tout à fait inattendue, la timide Claire-Clémence est propulsée sur le devant de la scène. Lorsque son époux, devenu prince de Condé à la mort de son père, est fait prisonnier en janvier 1650 sur ordre de la reine Anne d'Autriche, elle est assignée à résidence avec sa belle-mère au château de Chantilly. Révoltée, elle se rebelle et lève une armée de fidèles partisans. Au cours d'une incroyable chevauchée, elle atteint d'abord Montrond-en-Berry (fief des Condés au sud de la Loire) puis Bordeaux, où elle réussit à soulever la population contre le pouvoir monarchique, jusqu'à ce que la visite du roi ne mette fin à cette rébellion cinq mois plus tard. La jeune princesse offre alors sa soumission à la reine qui lui accorde son pardon.

A decorative border at the top of the page consisting of a series of black sunburst or gear-like shapes.

À la libération des princes, Claire-Clémence est associée à la gloire de son époux. Mais très vite, les relations du couple continuent à se détériorer... jusqu'à ce que Condé décide de conduire sa femme, jugée trop fragile, dans l'une de ses propriétés où elle finira sa vie.

Turenne

Turenne figure parmi les grands héros militaires de la France et son rôle pendant la Fronde des princes fut déterminant.

Né le 11 septembre 1611, le jeune vicomte de Turenne a été d'abord élevé dans le protestantisme. Initié à la guerre dès l'âge de quatorze ans, il entre au service de Louis XIII pendant la guerre de Trente Ans.

Après la mort du roi, la régente Anne d'Autriche récompense sa bravoure, son aptitude à diriger les soldats et son sens de la stratégie, en le nommant maréchal de France, alors qu'il n'a que trente-deux ans.

Quand éclate la Fronde parlementaire en 1648, il se laisse entraîner dans la rébellion. Sans grand succès, puisque ses troupes ont été corrompues par Mazarin et refusent de le suivre. Provisoirement, il fuit en Hollande.

Lorsqu'en janvier 1650, Condé est arrêté sur ordre de la reine, Turenne s'engage du côté des princes. Il occupe la forteresse de Stenay (sur la Meuse) où il accueille la duchesse de Longueville, sœur du Grand Condé. Redoutable séductrice, celle-ci n'a pas de mal à entraîner le naïf soldat dans la révolte.

Du coup, Turenne met son talent au service du roi d'Espagne (ennemi juré du roi de France) et retourne ses armes contre le roi de France. Son élan est stoppé le 15 décembre 1650, lorsque l'armée royale lui inflige une sévère défaite à la forteresse de Rethel, dans les Ardennes.

Après la libération des princes, il se réconcilie toutefois avec Mazarin. Sa fidélité au roi ne sera plus jamais prise en défaut et lorsque Condé se révolte à nouveau, c'est à lui que l'on confie le commandement des troupes royales.

La brillante carrière militaire de Turenne se prolonge après la Fronde dans les nombreuses guerres engagées par Louis XIV, jusqu'à ce qu'un boulet de canon le tue à la bataille de Salzbach en 1675. Guerrier intrépide, Turenne a toujours été bon et simple avec ses soldats, et sa mort est alors vécue comme un deuil national.

Resté jusqu'à soixante-trois ans un stratège remarquable, Turenne a été l'un des meilleurs généraux de Louis XIII et de Louis XIV.

Le cardinal de Retz


À lui seul, Jean-François Paul de Gondi, futur cardinal de Retz, résume la complexité de la Fronde ! Complots, intrigues et trahisons, il a tout essayé et tout pratiqué avec brio. Rien pourtant ne le prédestinait à jouer un rôle de premier plan. Né en 1613, ce neveu du premier archevêque de Paris appartient à une famille italienne de petite noblesse venue en France à la suite de Catherine de Médicis, un siècle plus tôt.

Très jeune, il est destiné à l'état ecclésiastique, ce qui ne lui convient pas du tout. Lui ne rêve que de se couvrir de gloire sur les champs de bataille. En outre, il se sent incapable de respecter le vœu de chasteté (sa vie sera d'ailleurs jalonnée de nombreuses conquêtes féminines).

À la mort de Louis XIII, il devient coadjuteur de son oncle archevêque de Paris, c'est-à-dire son adjoint. Ses sermons éloquentes, ses aumônes généreuses lui attirent de nombreuses sympathies.

Son ambition première, c'est de devenir cardinal. Il déploie donc toute son énergie pour acquérir le chapeau qui symbolise cette fonction.

Pour parvenir à ses fins, il tente plusieurs stratégies. Pendant la première Fronde, il se présente comme médiateur entre Anne d'Autriche et les parlementaires. Mais la reine se méfie de lui et le congédie brutalement. Vexé, Gondi rejoint le camp des Frondeurs, dont il devient l'un des principaux chefs de file.

A decorative border at the top of the page consisting of a series of black sunburst or gear-like shapes.

Il cherche ensuite à convaincre Condé d'entrer dans la révolte. Comme cela ne marche pas, il se rapproche d'Armand de Conti, le frère de Condé.

Après la Fronde parlementaire, lorsque la régente estime Condé trop puissant, elle se cherche un allié et se tourne de nouveau vers Gondi. Elle lui propose le chapeau de cardinal qu'il convoite tant, en échange de sa neutralité ! Il accepte et les princes sont arrêtés le 18 janvier 1650. Comme convenu, Gondi ne proteste pas.

Mais quelques mois plus tard, Mazarin, revenant sur la promesse de la reine, refuse de soutenir la candidature de Gondi auprès du pape et voilà que le chapeau de cardinal lui passe sous le nez ! Furieux, Gondi rumine sa vengeance.

Le jour où il apprend que, à la suite de la fuite de Mazarin au château de Saint-Germain-en-Laye, la reine veut l'y rejoindre avec le roi, il ameuté les Parisiens. Aussitôt, la foule se rend au Palais-Royal pour vérifier que le roi est bien dans son lit. La tactique de Gondi fonctionne : la reine est prise au piège, mais Louis XIV ne pardonnera jamais au coadjuteur cette humiliation.

L'acharnement de Gondi à briguer le titre de cardinal finit par payer : il obtient enfin le chapeau des mains du pape Innocent X et devient cardinal de Retz.

Mais quand le roi rentre à Paris en octobre 1652, l'un des premiers gestes de Mazarin est de faire jeter en prison le tout nouveau cardinal. Alors qu'il est placé en résidence surveillée au château de Nantes, il réussit à s'échapper et s'enfuit à l'étranger.

Quand Mazarin meurt en 1661, le cardinal de Retz espère rentrer en grâce, croyant éteinte la rancune de Louis XIV. Il se trompe et doit renoncer à son siège de cardinal. En échange, il obtient l'abbaye de Saint-Denis et ne se mêle plus guère de politique.

C'est dans cette abbaye qu'il meurt en 1679 et qu'il est inhumé, mais Louis XIV interdit qu'on lui dresse un monument.

Entre 1675 et 1677, il a rédigé ses mémoires. Il raconte son rôle dans la Fronde, avec beaucoup d'esprit, un peu d'invention et énormément de fantaisie !

